UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02185330 4

EXAMEN

PHILOSOPHIQUE

SUR LE BEAU ET LE SUBLIME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

EXAMEN

PHILOSOPHIQUE

DES CONSIDÉRATIONS

SUR LE SENTIMENT

DU SUBLIME ET DU BEAU,

DANS LE RAPPORT DES CARACTÈRES, DES TEMPÉRAMENTS, DES SEXES, DES CLIMATS ET DES RELIGIONS,

D'EMMANUEL KANT;

PAR M. KERATRY.

Pour faire suite à l'ouvrage *du Beau dans les Arts d'imitation*, de ce dernier auteur.

« Quandocumque autem natura repetet spiritum, « testatus exibo, me bonam conscientiam, bona studia, « semper amasse, nullius per me libertatem immi- « nutam, minimè meam. » (Sen.)

PARIS,

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE SEINE, N° 12.

MDCCCXXIII.

AVIS SOMMAIRE

SUR CET OUVRAGE.

Le livre, sur la traduction duquel nous publions un travail, porte le nom d'un écrivain qui a donné, dans son pays, une nouvelle direction aux études philosophiques. Dans les lettres, comme ailleurs, les révolutions ne se font pas sans que ceux qui en deviennent les chefs, ne justifient ce rôle hasardeux par un certain mérite. Ils sont toujours grands par quelque côté. L'auteur de la *Critique de la raison pure* a de nombreux partisans en France et à l'étranger: il en aurait davantage, si sa doctrine, souvent ardue et nébuleuse, était abordable à toutes les intelligences. Le dire, c'est sans doute lui intenter un reproche grave; car la vérité doit briller constamment d'une douce lumière; il convient même que tous

les yeux puissent supporter son éclat, au moins chez les hommes qui ont cultivé leur raison.

Nous nous abstiendrons de parler ici des écrits de métaphysique transcendante du docteur KANT. Ses *Considérations sur le sentiment du* SUBLIME *et du* BEAU ont dû fixer notre attention, comme elles arrêteront probablement celle de tout lecteur qui se plaira aux aperçus neufs et pris dans un ordre de choses positif. Le grave philosophe est aimable et attachant dans cet ouvrage, parce qu'il s'y tient toujours près de la nature. Ses observations ont souvent de la profondeur; mais elles ne s'en éloignent pas davantage de la sphère de la vie commune; ainsi, l'application en devient facile à chacun. Les lire, c'est ne pas sortir de chez soi, pour peu que l'appartement soit meublé. Les femmes surtout, auxquelles cet écrit est, en majeure partie, consacré, doivent y prendre goût. Bien traitées de l'auteur, elles sembleraient l'en avoir récompensé, en l'aidant à crayonner ses traits les plus fins et les plus délicats.

Au niveau de son sujet, KANT en a toute la grace, en quoi nous le trouvons bien supérieur à notre immortel MONTESQUIEU, qui cessant d'être publiciste, a esquissé, sur le BEAU, non sans recherche de style, quelques pages dont nous avons fait l'examen(1). Ajoutons que les conseils d'une indulgente sagesse accroissent le prix du tribut, payé par le professeur de Kœnigsberg au sexe qui a été chargé de maintenir, par le charme de ses vertus et peut-être de ses séductions, l'harmonie du système social.

Cet ouvrage parut en Allemagne vers l'année 1771, qui tient encore à la première période littéraire de KANT; la seconde période fut remplie par des productions de philosophie transcendante, et signalée, en 1781, par la *Critique de la raison pure*, conception aussi élevée qu'extraordinaire, où il posa les fondements de la doctrine controversée aujourd'hui dans les plus célèbres univer-

---

(1) Tom. Ier de l'ouvrage sur le BEAU *dans les Arts d'imitation*, chez Audot, libraire-éditeur, rue des Maçons-Sorbonne, n° 11.

sités. Ce dernier écrit renferme quelques idées sur le BEAU et le SUBLIME, envisagés (1) par rapport à leur nature abstraite. Cela n'empêche pas que le traité, dont nous présentons au public la traduction fidèle, ne contienne des germes remarquables, des pensées vives, souvent fortes et parfois pleines d'avenir, ainsi que les temps l'ont justifié. On y aperçoit la belle inquiétude du génie qui se cherche et qui est certain de se trouver. Déja les observations se lient, les réflexions s'enchaînent, l'esprit de suite et de méthode annonce le philosophe. Si KANT a contracté des obligations envers le livre de l'*Esprit des lois,* dans la confection du sien, comme nous en sommes persuadé, il n'en a pas moins composé un ouvrage, qui a un caractère original. Suivant nous, il dit même plus de choses à l'esprit que le fameux traité de Burke sur une matière

(1) Nous aurons occasion d'en donner connaissance au lecteur, soit en analysant quelques parties de la *Critique de la raison pure*, ou de la *Critique du jugement,* soit en plaçant sous ses yeux un extrait de l'excellent article biographique, consacré à Kant, par M. Stapffer.

pareille, quoique le penseur anglais y ait incontestablement consacré beaucoup plus de pages.

Nous faisons des vœux et des efforts pour que la même remarque ne nous soit pas appliquée. En passant du travail de KANT au nôtre, le lecteur est prié de croire que nous avons moins en vue de lui donner un commentaire, que de lui offrir quelques-unes de nos idées propres. C'est pour l'y préparer que nous l'invitons à lire l'Avis suivant, imprimé sous le titre de Préface de l'Éditeur principal. Il y verra *ce que nous avions à défendre ;* il jugera d'abord si *cela* en valait la peine, et ensuite, si nous y avons réussi. A cet égard, nous n'aurons jamais le droit d'attendre son opinion sans inquiétude ; quant à l'ouvrage étranger que nous mettons sous ses yeux, nous sommes certain que le premier sentiment, provoqué par sa publication, sera la surprise qu'en France elle ait été différée jusqu'à ce jour.

PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR PRINCIPAL.

L'ACCUEIL fait par les gens de lettres et par le public à notre dernier ouvrage sur le BEAU dans les arts d'imitation, mérite toute notre reconnaissance : mais nous ne saurions nous dissimuler que des doutes se sont élevés sur la partie systématique de cette composition, même sur les principes qui lui servent de base. On a eu quelque peine à nous pardonner d'avoir vu le BEAU ailleurs que dans les qualités abstraites auxquelles sacrifia l'école de Platon; on nous a su mauvais gré de l'avoir attaché à des idées aussi fixes et aussi positives dans les productions de la nature et de l'art, qu'elles sont fécondes, quand, introduites dans les

sentiments qui échauffent les cœurs, elles répandent leur charme sur la vie humaine; pour tout dire, on nous en a voulu d'avoir eu la hardiesse de contester, après une sorte de prescription, chez les artistes anciens et chez les modernes l'existence du BEAU IDÉAL. Une grande pensée pourtant avait été présente à notre esprit; ainsi qu'elle nous avait déja guidé, lorsque nous traçâmes nos *inductions morales et physiologiques*, nous avions cru que nous pouvions, avec succès, la faire marcher devant nous, et comme une lumière fidèle, dans l'examen de ce qui est en possession de captiver les sens par la représentation de la vie animée, ce chef-d'œuvre de la Toute-Puissance divine! Il nous plaisait, et ce projet nous souriait, d'assujétir aux mêmes règles les notions du BEAU MORAL et du BEAU PHYSIQUE, pour les ramener ensuite, l'un par l'autre, à un même principe. Nous espérâmes nous assurer ainsi une échappée de vue sur les plans du grand ordonnateur, dont la sagesse, avare de causes et prodigue d'effets, s'est élevée de l'unité individuelle aux espèces, et de l'atome

imperceptible au magnifique ensemble de l'univers. La vertu ajournant presque toujours ses jouissances, quand elle ne les immòle pas au bien public, dont elle prend sa part, dans un temps ou dans un autre ; le vice presque toujours renfermé dans le point étroit du moment présent et de sa stérile individualité; les plaisirs par lesquels s'embellit une existence honnête ; les privations qui l'affligent, les peines qui la déchirent, les douces sympathies qui l'entraînent, les répugnances qui la rejettent en arrière, tout recevait sa place, tout s'expliquait dans ce système. Au profit du bonheur, nous y laissions encore à l'imagination la pâture des tendres illusions, d'un souvenir attachant quoique triste, d'une prévoyance pleine de charmes et d'une possibilité de vie, à l'aide de laquelle s'éclaircira, sans doute, la partie mystérieuse de notre destinée.

Quant aux arts, ils n'étaient, pour nous, que la représentation de ce qui a été ou de ce qui est susceptible d'une réalité positive dans l'économie actuelle. Leur première condition fut, à nos yeux, la vérité ; leur droit de séduc-

tion leur vint de la nature; nous leur donnâmes, pour tributaires, nos besoins les plus pressants, et parmi ces besoins, ceux du cœur reçurent, de notre plume, une honorable priorité. Un but de conservation organique pour tous les êtres, et d'amélioration morale pour ceux que leur perfection conduit à la moralité, devint pour nous la limite et le point précis du BEAU, soit dans les formes, soit dans l'expression qui les anime; des traits contraires, indicatifs de tout ce qui se met en résistance avec les intentions d'une bonté providentielle, nous servirent à signaler la dégradation des espèces et des individus; par suite du même principe, ils constituèrent le DIFFORME. Il est vrai que l'idéalisme était banni de cette théorie, mais elle méritait quelque attention. En cela, nous n'avons point été suffisamment compris, et, à coup sûr, c'est notre faute; car, lorsqu'un écrivain n'est pas entendu, ou est mal entendu du public, pour lequel seul il coordonne des pensées, il ne peut en adresser le reproche qu'à lui-même : en effet, ou celles-ci n'ont point été entourées d'un jour suffisant;

ou les termes dont on les a revêtues, par leur impropriété, ont donné le change à la pénétration du lecteur.

Peut-être aussi nous n'avons pas apprécié à toute sa valeur la force des préventions que nous avions à vaincre, car ce n'est pas avec une armure faiblement trempée que l'on doit entrer en lutte contre le divin Platon, auquel il a été accordé quelquefois de lire dans les archives célestes; Raphaël Mengs, qui, à la pratique de son art, joignit la science des principes; Winckelmann auquel il ne manqua qu'un peu plus de goût dans son enthousiasme, mais qui eut l'avantage d'être le premier à fixer nos regards sur les belles productions des anciens; et Burke, ce célèbre orateur anglais, dont les pensées, sans avoir toute la profondeur qu'il a semblé y mettre, provoquent au moins les nôtres et nous appellent dans le vaste champ de la méditation. Nous avons combattu ces écrivains, et au lieu de chercher à nous assurer des secours, pour la route assez difficile que nous avions à parcourir, nous avons semblé multiplier les obstacles sur nos pas; si ce n'est

un tort qui nous soit absolument personnel, à tout le moins, c'est un tort de position, qui disparaîtra dans ce nouvel écrit.

Nous nous garderions de demander que la barrière nous fût encore ouverte, si nous ne comptions nous y produire d'une manière moins défavorable. Ce n'est pas précisément que nous rentrions dans la lice avec d'autres moyens d'attaque et de défense; quand on combat avec des principes, on ne change pas ses armes : mais les anciennes seront mieux aiguisées; nos arguments, en passant par une autre bouche, arriveront peut-être plus directement au but; notre pensée, en perdant toute apparence de paradoxe, ressaisira le plus essentiel de ses droits, celui d'être comprise; et, c'est au fondateur de la philosophie allemande qu'elle en devra le bienfait.

Qui le croirait? L'auteur de la *Critique de la raison pure*, celui dont les ouvrages commentés et peut-être détournés de leur sens primitif, ont servi à fonder l'empire de l'idéalisme, l'immortel Kant, est celui-là même qui va nous prêter un appui. Le sage de Kœnigs-

berg a publié divers traités, presque tous remarquables par une grande indépendance d'opinion. Dans ce nombre, il en est un presque totalement ignoré en France, et connu en Allemagne sous le titre de *Considérations sur le sentiment du beau et du sublime* : nous avouerons n'avoir pas éprouvé une médiocre surprise à la lecture de cet ouvrage. L'idée que nous nous étions formée du philosophe allemand, ce que nous en connaissions par des traductions et des commentaires, les exagérations mêmes de ses disciples, tout nous portait à supposer qu'en traitant un pareil sujet, il renchérirait sur les platoniciens et que, négligeant le positif de la vie présente, il s'élancerait vers les régions où le chef de l'Académie plaça l'image de la beauté pure et abstraite, type elle-même de tout ce qui a été réalisé d'excellent ici-bas, en conformité du concept divin. C'est là que, suivant les termes de l'école, la justice existe avant les rapports qui en déterminent l'application, elle qui pourtant ne saurait les précéder, puisque la justice n'est que le respect des rapports! C'est-là que sont

tracées les formes les plus parfaites des êtres, d'après une science mystérieuse de nombres, indépendamment de l'utilité de l'objet proposé dans l'emploi de la matière, ou dans l'intérêt du mouvement organique, quoique la beauté de ces formes ne puisse avoir d'autre mesure, dans l'esprit de celui qui les juge, que leur concordance avec l'usage auquel elles sont adaptées !

Emmanuel Kant n'avait pas encore plané à cette hauteur d'intelligence, lorsqu'il a composé le livre dont nous allons nous occuper; car il y a parlé du BEAU et du SUBLIME dans le seul ordre des destinations de la matière quant aux formes, comme il les a envisagés uniquement sous le rapport de nos sentiments, de nos émotions et des besoins mêmes de notre nature mixte, quant aux aperçus moraux. Voilà donc un tort qu'il aura eu de commun avec nous, selon les partisans du BEAU IDÉAL, sur lequel il a eu le malheur de garder le silence; mais c'est dans son propre ouvrage qu'il faudra le juger.

Cependant ses autres productions sont loin

de nous être défavorables. Dans sa *Critique du jugement*, il dit d'une manière expresse (1): que l'idée du BEAU naît, en nous, d'un jugement de réflexion; ailleurs, que la forme en est précise et déterminée, que cette forme doit toujours répondre à une destination; que la quantité en est une partie intégrante; qu'il fait un appel direct à une sensation de plaisir; et que, si le SUBLIME vient nous remuer jusque dans les profondeurs de notre ame, où réside sa source mystérieuse, le BEAU au contraire existe par soi, et résulte de la nature même de l'objet qui en réveille le sentiment.

L'auteur des *Considérations* a bien plus négligé cette fois de flatter le goût des idéalistes; nous nous félicitons, malgré cet oubli, de ce

---

(1) Pulchrum naturæ formam spectat rei objectæ, quæ cernitur in finitione..... in pulchro directè inest sensus promovendæ vitæ..... pulchritudinem naturæ dicemus, in se se consistentem, convenientiam in formâ suâ continere, quâ res objecta facultati judicandi nostræ quasi prædeterminata videatur, atque ita per se rem esse complacentiæ obnoxiam... pulchritudinis ratio extra nos quærenda, sed sublimitatis solum in nobis modoque cogitandi..... etc., etc.

Immanuelis KANTII *Opera, volumen III, a pag.* 209 *usque ad pag.* 272. *Lipsiæ.*

que, en mettant sous les yeux de nos lecteurs la doctrine du philosophe allemand, il nous sera loisible de donner un plus large développement à la nôtre, et par là de nous laver du reproche auquel nous nous sommes exposé auprès des chauds amis du BEAU IDÉAL, qui n'est trop souvent qu'un beau conventionnel éloigné de la nature, s'il ne la contrarie même dans ses plus savantes dispositions.

Kant a divisé son livre en quatre parties qui traitent successivement : des sujets propres à faire naître le sentiment du sublime et du beau; de la propriété du sublime et du beau à l'égard de l'homme; du sublime et du beau dans les rapports d'un sexe à l'autre; et enfin du sublime et du beau dans le sens de l'aptitude des différents peuples à les concevoir.

Nous respecterons cette division qui a bien aussi son mérite. A chaque chapitre de l'auteur, nous ferons succéder un chapitre consacré à l'examen de sa doctrine, ou plutôt une suite de remarques qui, tout en faisant passer les idées du sage de Kœnigsberg, au moins

autant qu'il dépendra de nous, par une juste appréciation, deviendront le complément de notre propre ouvrage (1). Ce dernier, il est vrai, s'applique encore plus au travail des arts imitateurs qu'aux actes de la vie humaine; mais celle-ci devant elle-même être représentée par les plus habiles produits du ciseau et de la palette, ou par une savante disposition des mots figuratifs des choses et de la pensée, nous croyons que les principes, à l'aide desquels Kant a déterminé, dans la morale ou dans les habitudes corporelles, les caractères du BEAU et du SUBLIME, sont également ceux auxquels le génie bien dirigé du peintre et du statuaire doit sacrifier dans la pratique de l'art. Effectivement, voulez-vous être artiste; il est de rigueur que vous connaissiez le jeu de notre machine organique pour la transmission des formes sur la toile ou dans le marbre, et vous n'arriverez pas à l'expression, cette partie non moins importante de votre

(2) *Du* BEAU *dans les Arts d'imitation*, publié l'année dernière.

tâche, sans une égale connaissance du mouvement des passions et de leur reflet sur la figure humaine.

Ainsi, nous ne quitterons pas le terrain sur lequel nous nous placâmes l'année dernière. Puisse l'estime du public y suivre, par continuation, nos efforts! Si, après avoir eu le malheur de nous croire obligé de le contredire dans quelques notions, que nous persistons à regarder comme des idées d'emprunt, nous avons eu encore à nous louer de son indulgence, s'il nous a su gré d'avoir esquissé notre traité du BEAU avec ce que nous avions en réserve de sentiments tendres dans l'ame, et de fraîches couleurs sur notre palette, nos droits à son attention, cette fois, seront bien mieux établis. Le nom de Kant demandera grace pour le nôtre, et qu'on se garde d'imaginer que nous cherchions à nous prévaloir de cette alliance! tout en reconnaissant ce qu'elle a de flatteur pour nous et d'engageant pour une studieuse curiosité, nous ne nous dissimulons pas ce qu'elle renferme d'inquiétant pour notre amour-propre. Sans donner ici trop de

poids à des craintes modestes en apparence, mais au fond presque toujours vaniteuses, nous savons que nous allons nous exposer aux chances d'un dangereux parallèle; qu'importe après tout! L'écrivain allemand chercha la vérité : nous la chercherons aussi; il lui a élevé un temple : elle recevra notre humble hommage; ce point de contact entre nous aidera à faire oublier, au profit de la bonne foi, la distance respectueuse dans laquelle le talent force toujours les derniers venus à se maintenir.

Cependant notre abnégation n'ira pas jusqu'à supposer que Kant lui-même perde quelque chose par un rapprochement, dont le premier effet sera de le montrer un peu plus à découvert qu'à travers les nuages au milieu desquels le place son école. Moins vaporeux, il semblera plus substantiel; il gagnera à être connu par le plus positif de ses nombreux écrits. Le public remarquera, avec nous, que la troisième partie des *Considérations sur le sentiment du beau*, consacrée aux rapports entre les sexes, décèle une grande finesse d'aperçus et que la vérité d'observation, tant par

la propriété des termes que par la grace des images, s'y revêt d'un charme inexprimable. Si les successeurs de Kant l'ont idéalisé, nous le rendrons plus conséquent aux affections sensibles, et nous le ferons rentrer dans le cercle de la vie de relations à laquelle on a trop cherché à le soustraire. Dans ce commerce avec un grand homme, peut-être contracterons-nous nous-même quelques-unes de ces qualités qui lui ont été amplement départies, mais dont il serait possible que nos pages eussent, plus d'une fois, fait regretter l'absence.

Nous savons qu'en adoptant la doctrine du BEAU IDÉAL, nous eussions pu espérer de lui devoir quelques pages brillantes. Notre tendance naturelle nous eût porté, comme un autre, à nous repaître d'illusions. Celle-ci eût eu ses charmes et ses périls; car s'il est doux d'imaginer quelque chose de mieux que ce qui existe en dehors du cercle des relations ordinaires, le mécompte ensuite a ses amertumes. A l'exemple de nos prédécesseurs, nous eussions aimé à raisonner avec enthousiasme, et

à parler par des images, plutôt que par des arguments empruntés à la vie positive : le sacrifice auquel nous nous sommes résigné, sacrifice que nous continuons ici, attestera au moins notre conscience littéraire. Quand un écrivain trouve, dans son sujet, un grand moyen de flatter le goût de ses lecteurs et qu'il y renonce, il faut que l'intérêt de la vérité soit bien puissant sur ses déterminations. Peut-être alors serait-il convenable de lui en tenir compte, par un examen plus réfléchi de ses pensées.

Pour arriver à la meilleure traduction que nous pussions hasarder du philosophe de la moderne Germanie, nous nous sommes aidé des soins d'un jeune littérateur allemand, parfaitement versé dans la connaissance de sa langue maternelle; et, lorsque l'impropriété des termes, ou le non-sens de la période nous ont conduit à croire qu'il pouvait bien avoir rendu le texte dans la teneur relative des paroles, mais non dans l'esprit de l'original, nous nous sommes permis des rectifications que nous croyons toutes favorables à la pensée

primitive. Encore avons-nous consulté sur ces points délicats plus d'un compatriote du célèbre Prussien.

Pourquoi dissimulerions-nous que nous nous sommes occupé, d'une manière spéciale et personnelle, de cette traduction? Précédé, dans ce travail, dès l'année 1796, par M. Peyer Imhoff, nous avons cru que, si cet écrivain possédait la langue de Kant, il n'était pas suffisamment familiarisé avec la nôtre. La version française que nous devons au jeune littérateur déja cité, et qui livre les loisirs d'un état laborieux à des études philosophiques, nous a été beaucoup plus utile; mais nos propres réflexions n'ont pas laissé de nous apprendre qu'elle était encore insuffisante pour donner une véritable idée de l'original. A quelques parties près que nous en avons conservées, la traduction que nous offrons au public, dans ce qui concerne sa rédaction française, est toute entière de notre main. Nous espérons qu'après avoir constamment rendu honneur à la pensée de Kant, nous aurons contribué à la naturaliser parmi nous. Les nobles sentiments qui germent dans

les ames, les belles actions qui font passer ceux-ci à la réalité de la vie animée, et les heureux essais des arts, par lesquels ils renaissent, soit sur la page des livres, soit sur la pierre et la toile historiques, sont la première et la plus précieuse propriété des peuples; il n'est permis d'en approcher qu'avec respect. Scrupuleux observateur de cette loi, nous avons donné, à la production du professeur de Kœnigsberg, les soins qu'eût pu attendre de nous celle de notre meilleur ami; c'est sur leur succès que les lecteurs sont appelés à prononcer, dans leur justice quant à nos intentions, et dans l'indulgence à laquelle ils ont bien voulu nous accoutumer, sous le rapport de nos moyens.

Nous regrettons qu'un arrangement typographique, auquel nous ne saurions apporter d'excuse, puisqu'il provient uniquement de notre faute, ait obligé à placer notre travail particulier, avant celui du célèbre penseur allemand, qui devait naturellement prendre sur nous la préséance. On y suppléera à la lecture, en rétablissant l'auteur des *Considérations sur le sentiment du* BEAU *et du* SUBLIME, dans un droit

de priorité dont il nous appartenait moins qu'à tout autre, de dépouiller le second fondateur de la philosophie germanique.

Une traduction de l'ouvrage de Kant, que nous avons pris pour sujet de nos propres méditations, est mise au jour, en même temps que nous publions ce volume : c'est dire que nous avons perdu le droit de la juger; ce droit est passé au tribunal devant lequel nous comparaissons nous-même.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différents sujets propres à faire naître le sentiment du Sublime et du Beau.

Avant d'entrer dans son sujet, avant de définir le beau et le sublime, Kant établit que chacun possède, en soi, une aptitude innée à concevoir l'un et l'autre. C'est presque un sens particulier, auquel il confie cette appréciation; et, selon que la nature, sous ce rapport, aura doté l'homme avec plus ou moins de libéralité, celui-ci deviendra susceptible de se passionner pour les choses relevées, ou de prendre goût à celles qui flattent davantage ses penchants physiques : telle est la pensée du philosophe de Kœnigsberg. Mais, tout en admettant, dans l'être humain, une faculté chargée de prononcer des jugements sur les objets qui affectent le plus vivement notre existence, ne serait-ce pas accorder beaucoup trop à l'organisation,

vers laquelle, en définitive, on est toujours assez contraint de se retourner (1), que de lui attribuer uniquement ce droit? ou plutôt, pour nous expliquer d'une manière moins défectueuse, ce sens, bien que dépendant de l'organisation qui, chez tous les hommes, présente des résultats à peu près similaires quant aux parties essentielles, ne serait-il pas destiné à recevoir des développements plus larges dans telles circonstances données, et à subir ainsi les modifications, par lesquelles se déterminent les différentes manières de voir et de juger? Ainsi se ferait encore la part de l'expérience qui, chez nous, n'est qu'une éducation prolongée.

L'être humain est éminemment perfectible, et c'est à cette propriété qu'il doit sa suprématie sur tout ce qui respire. Le sens observé par Kant, et qui n'a pas reçu, de sa plume, une dénomination spéciale, est la source, comme le moyen d'une amélioration, dont la

---

(1) Il est incontestable, en effet, que nous ne sommes HOMMES, que parce que nous avons l'organisation humaine. On est fondé à refuser ce titre aux Crétins, aux Albinos et aux enfants acéphales; chez eux, l'être humain n'a pas été constitué, dans sa partie essentielle. Pascal a très-bien dit qu'il ne pouvait concevoir un homme sans tête.

possibilité tourmente nos jours, quand elle n'en fait pas le bonheur. Bien examiné, il nous offrirait un beau titre sur l'avenir. S'il donne des directions variées à nos recherches, cela provient uniquement des diverses positions qui nous sont assignées par l'état social, ou par des causes souvent indépendantes de notre volonté. Voilà comment s'explique, de la manière la plus raisonnable, la différence des goûts dans l'espèce humaine qui, abandonnée à ses seuls besoins de conservation, comme les autres espèces, serait entraînée en masse vers les mêmes objets. En nous appelant à la vie, Dieu a voulu quelque chose de mieux que cette uniformité; c'est une création à part qu'il a méditée, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il ne s'est pas contenté de fonder des rapports entre les membres de cette grande famille; il a veillé à ce que chacun y devînt, à la fois, un être distinct et corrélatif, un centre individuel et une portion intégrante du tout. En modifiant cet instinct de félicité qui agit sur l'universalité des cœurs, et cette inquiétude de mouvements qui jettent chacun en dehors de soi, l'organisation a commencé merveilleusement à servir les projets de la sagesse ordonnatrice. Par cela seul que les besoins

ont varié, ils ont pu être tous satisfaits : comme il ne fallait pas le même bonheur à tous, chacun a eu le sien propre ; et il a été loisible à plusieurs d'étancher leur soif avec la coupe dédaignée par des convives plus difficiles.

L'éducation qui, chez l'homme, se particularise encore plus que dans aucune autre espèce animée, achève de pousser nos appétits dans des voies et des directions diverses. L'harmonie du système social y a gagné ; les pièces innombrables de cette grande charpente se sont encastrées, et l'édifice y a trouvé un surcroît de force. Que l'opinion ait varié sur LE BEAU dans les esprits, quoique tous les instincts aient eu un même point de départ, et, par des routes particulières, tendent tous au même but, qui est celui du bien-être, il n'y a plus rien là qui doive nous surprendre : c'est une des marques les moins suspectes de la supériorité de notre nature ; car, malgré l'opinion de M. Bernardin de St.-Pierre et de quelques autres célèbres penseurs, il y a tout lieu de présumer que ce qui serait BEAU aux yeux de quelques quadrupèdes, le serait également pour tous les membres de la même famille. La similitude de formes, de moyens palpébraux et de goûts, ne fait, à bien dire, qu'un seul individu de

chacune de ces agrégations, quelque étendue qu'elle puisse être. Le caractère et les penchants ne commencent à se diversifier qu'avec le perfectionnement des espèces. Ils sont infinis, au moins indéfinis, en nombre, pour l'homme, parce qu'il a le droit de se présenter et qu'il sera appelé, un à un, devant son créateur. Ce n'était qu'en le contrastant d'une manière harmonique, qu'on pouvait le signaler, soit dans une acception morale, soit dans une acception matérielle; par sa diversité même et ses oppositions, toujours concordantes, il a été admis à compter *comme unité*, tandis qu'une parfaite homogénéité de sentiments et d'aperçus l'eût annulé dans sa propre espèce.

Il est toutefois des choses dans le jugement desquelles nous nous accordons tous; et, si nous exceptons certains objets, qui ont une même manière de satisfaire ou de contrarier les premiers besoins de la vie assimilante, celles-là sont peu nombreuses. Nous comprendrons, dans cette catégorie, la commisération et les notions invariables du droit et du devoir, c'est-à-dire, du juste et de l'injuste; car c'est à la fois la grande charte de l'humanité et sa condition de vie. Quant aux autres objets, leur appréciation se détermine plus par des

motifs d'UTILITÉ relative, que par des règles fixes et précises ; ou plutôt cette utilité, jusque dans l'inconstance de ses modes, devient la seule mesure positive des opinions, comme des affections humaines.

Ainsi une BELLE femme, pour un paysan, sera celle qui, brillant de fraîcheur et de santé, lui promettra, dans son jeune âge, des nourrissons robustes, en certains moments une compagne active de ses travaux, en d'autres et par continuation du même avis instinctuel (nous prions qu'on nous pardonne l'expression) un champ de volupté, où la moisson s'offre avec une certaine largesse à la main. L'ampleur des graces flamandes de Rubens plaira autant à un tel juge du BEAU, que tel autre sera attiré par les formes plus légères et plus dégagées de la Vénus de Florence. Placez le laboureur au front bruni et aux bras musculeux, devant une de ces beautés délicates, qui sont destinées à produire ailleurs de violentes passions, parce qu'elles flattent des goûts d'une autre nature ; dites-lui qu'il est en son pouvoir de conduire cet être aussi frêle qu'intéressant sous son toit rustique, et ne doutez pas qu'il ne vous réponde aussitôt, comme un certain homme de sens, en circonstance

à peu près pareille : « Que ferons-nous de cela « au logis ? »

Il faut reconnaître ici que les partisans du BEAU idéal se sont créé en ce genre des notions exagérées, avec lesquelles de grands artistes ont été souvent en contradiction. La belle statue qui nous est venue de Mélos, et dans laquelle nous croyons qu'on a vu improprement la reine de Gnide, est d'une vigueur de contours et d'une fierté de dessin, devant lesquelles se réduirait à bien peu de chose le mérite des nymphes que le ciseau moderne cherche à idéaliser. Admirables d'expression, les Vierges, les Vénus et les Galatées de Raphaël ne manquent pas de corps sous le pinceau de ce maître, qui a senti qu'un certain renflement de formes n'exclut pas la grace; et si, dans ses figures, il donne de la légèreté et de la fuite au trait, c'est seulement lorsqu'il veut représenter des êtres d'une nature fantastique, comme les diverses Heures du jour et cette suite d'arabesques, dans laquelle s'est presque joué son génie. Il a vu la nature telle qu'elle arrive à son parfait développement; c'est ainsi qu'il s'est attaché à la rendre, parce que c'est là précisément son point de beauté. Cette fidélité qui lui a valu les éloges du vrai

goût, l'a exposé, plus d'une fois, au reproche de *lourdeur*, de la part d'enthousiastes qui, à la place d'hommes et de femmes doués de la force d'un sexe ou des charmes de l'autre, lui eussent volontiers demandé des ombres élyséennes. Ce n'est pas, tout-à-fait, une Sylphide que les Zéphyrs de M. Prud'hon enlèvent, pour l'Amour, dans la galerie de M. le comte de Sommariva : on n'en querelle pas plus l'artiste; et l'on n'en veut pas trop à M. Gérard, de ce qu'en peignant sa Corinne, dans l'attitude d'une muse inspirée, il nous a montré une belle femme, assez bien traitée de la nature, pour soutenir la présence du dieu qui l'anime.

Nous avouerons qu'il existe des goûts tristement sensuels et qui ne semblent rien permettre à la pensée, rien en attendre. Le premier caractère du BEAU, l'expression leur échappe. Les êtres réduits à cette nullité d'aperçus moraux ont été sévèrement traités, dès l'heure de leur naissance; plus souvent ils ont été victimes des conjonctures fâcheuses qui l'ont accueillie; car, le SENTIMENT que Kant se propose d'examiner, sentiment qui s'exalte pour nous transporter à la vue du BEAU, dépend beaucoup, suivant nous, de nos études, des

réflexions qui les ont suivies, des situations sociales par lesquelles nous avons passé, et de l'organisation primitive qui nous y a jetés avec des goûts plus ou moins entraînants. Le plus grand nombre des hommes a reçu en partage ce sens moral qui nous permet de nous plaire aux choses relevées; mais il ne se développe pas chez tous: quelques-uns même en sont totalement privés, et il ne faut chercher la cause de cette absence que dans l'imparfaite disposition des moyens intellectuels, ou dans un manque absolu d'exercice. A de tels êtres que fera la beauté d'un ciel étoilé? Les douze lampions, dont se garnit la fenêtre d'un sous-préfet, le vingt-cinquième jour du mois d'août, flatteront plus agréablement leur vue; et, s'ils s'enfoncent dans la profonde obscurité d'une forêt, leur émotion, provoquée par le seul effroi, ne leur permettra de réfléchir que dans l'intérêt de leur sûreté personnelle.

Prenons garde, pourtant, qu'un instinct de crainte ou d'espoir (dussent ces deux mobiles ne pas trouver, au moment même, leur application directe) ne peut jamais être totalement banni de nos impressions, lorsque nous avons le plus d'aptitude, naturelle ou ac-

quise, à ouvrir notre ame au sentiment du BEAU et du SUBLIME. C'est sur quoi nous aurons, plus d'une fois, occasion de revenir. Ce sentiment est inné, en ce qu'il résulte, dans chacun, de sa qualité d'homme et de sa coordonnance intime avec les objets extérieurs; il se fortifie par l'éducation des organes; souvent même, il doit la faculté de se produire, presque spontanément, à la délicatesse de ceux-ci, ou à l'irritabilité de leur fibre nerveuse. L'habitude des grandes conceptions le tient constamment éveillé dans certains êtres, qui se plaisent à saisir ce qu'il y a de noble dans la création, qui s'y attachent et essaient d'en pénétrer le dessein primitif. Ceux-là, dans un ciel étoilé, verront le bel accord d'une nature immense, marchant vers un but commun de conservation : comme le sage d'Égine, ils prêteront leur oreille déçue à l'harmonie des sphères célestes ; ils calculeront, avec Képler, les retours de ces savantes révolutions sidérales ; et, abaissant leurs regards sur la terre, ils permettront à leur ame de se remplir d'une innocente joie, à la vue des bienfaits qu'une main généreuse répand, pour l'homme, dans les vallons et sur les coteaux, si riches déja, dans un beau jour, des heureux effets de l'ombre et de la lumière.

Kant a très-bien vu ces choses : mais il n'eût peut-être pas dû oublier que la description d'une tempête, ou du pandæmonium de Milton, renferme une sorte de menace indirecte pour le lecteur attentif, tandis que la vue d'une campagne plantureuse réjouit le spectateur, en lui faisant presque une promesse de bien-être, à laquelle il n'est pas insensible, alors même qu'il n'en peut jouir, effet produit tous les jours sur nous par un tableau bien conservé de Claude le Lorrain. Si l'auteur allemand avait eu égard à la marche de nos idées dans ces deux cas, l'impression produite par le premier n'eût pas été attribuée à *un sentiment de satisfaction* mêlé de frissonnement; dans l'autre, il se fût abstenu de prêter un caractère de BEAUTÉ à de petits buissons et à des arbres taillés avec art. Cette dernière inadvertance l'a conduit à confondre LE BEAU et le joli ou l'orné, comme il lui est arrivé de le faire du SUBLIME et de l'horrible. Pour ce qui est de ce dernier caractère, nous lui eussions pardonné d'y comprendre une grande crainte, pour autrui, tempérée par la conscience de notre sécurité personnelle. C'est là ce que Lucrèce décrit dans des vers d'une vérité de sentiment admirable; c'est là ce que nous demandons sans cesse à nos livres et ce

que nous allons chercher au théâtre, quand nous souhaitons nourrir nos yeux et nos oreilles de l'expression encore plus vive d'une douleur qui ne nous atteint pas et qui nous touche pourtant sans exiger, de notre part, le tribut d'une trop gênante pitié. Cette disposition de notre nature bien observée assurera toujours le triomphe des arts d'imitation; c'est ainsi qu'ils deviennent *beaux* de l'horreur dont ils nous pénètrent, pourvu qu'elle s'épanche dans notre ame avec une discrète réserve.

Adoptera-t-on la distinction de Kant entre le sentiment du SUBLIME et celui du BEAU? Pour nous, nous n'aurons garde d'y voir deux facultés distinctes de l'ame, l'un et l'autre nous semblant provenir d'une même perception, plus ou moins exaltée dans sa cause, qui a constamment, pour base, une grandeur morale ou physique. Lorsque cette grandeur renferme l'idée de l'infini, ou se prête à l'admettre, celle DU SUBLIME l'accompagne; contre l'opinion de notre auteur, nous pensons que l'espace ascendant, dans la direction de la voûte céleste qui n'a point de terme, produira plutôt la sensation analogue à ce genre de mérite, que la vue d'un précipice, à moins que les ténèbres, dont celui-ci se couvre, ne

nous portent à le supposer sans fond, comme la crevasse où s'abîma volontairement Curtius (1).

Ainsi, quand mes yeux plongent dans un gouffre et peuvent en sonder la profondeur, le frisson qui m'agite ne tient en rien du SUBLIME; c'est tout simplement de l'effroi. Je vais en donner pour preuve un évènement qui, dans les deux scènes, dont il se compose, et dans les impressions qu'il provoque, se présente avec un double caractère. Madame Blanchard se dirige en ballon vers la région éthérée : cette élévation prend un aspect SUBLIME; je l'admets telle, parceque, avec la délicate et intéressante aéronaute, ma pensée monte vers un séjour où se place, en esprit, le pouvoir créateur des grands phénomènes qui dominent la nature; la fusion de l'édifice ambulant dans la nue, à mes eux , semble même l'associer aux lambris célestes : tout à coup, l'infortunée voyageuse tombe avec les débris de sa nacelle que dévorent les flammes. Certes, il se crée à l'instant, pour elle,

(1) On sent bien qu'ici c'est le dévoûment qui fit la beauté de l'acte; la profondeur de l'abîme n'y importe aucunement, dès qu'il y fallait périr.

une grande profondeur d'espace à parcourir ; mais aucun sentiment du SUBLIME n'agite mon sein en présence d'une si déplorable catastrophe. Je suis saisi de terreur, je gémis, et je donne des larmes à l'audace malheureuse d'un sexe, qui n'était pas fait pour affronter cette nature de périls.

Kant a eu raison de dire qu'une longue durée est SUBLIME. Il était d'autant plus fondé à s'exprimer ainsi qu'elle prend alors une apparence d'infinité; mais il a eu tort de dire qu'elle est *noble*, quand elle s'applique au temps passé qui, sous le rapport des évènements humains, aura toujours un principe. Nous citerons en témoignage la généalogie des patriarches antidiluviens, telle que nous la présente Moïse dans le premier livre du Pentateuque. Il y est dit : « Caïnan fut engendré « par Énos ; Énos fut engendré par Seth ; Seth « fut engendré par Adam ». Bien certainement, dans cette suite de générations ascendantes, la prit-on de plus loin, comme le fait l'historien sacré, rien n'est extraordinaire, ni remarquable; mais l'Écriture, en y ajoutant deux mots, lui communique à l'instant un caractère SUBLIME : « et Adam le fut DE DIEU » ! Qui ne sent qu'au seul ajouté de cette parole, la pensée,

presque effrayée, passe d'un ordre de choses à un autre, franchit le temps pour se jeter dans l'espace incommensurable de la première éternité, et, laissant derrière elle les confins des deux mondes, va planer dans le ciel et s'y prosterne devant CELUI auquel toute génération remonte et s'arrête?

Le docteur de Kœnigsberg sacrifia aux idées encore vivaces du dernier siècle, lorsqu'il découvrit *de la noblesse* dans les années écoulées. Il eut en vue les seize quartiers des barons allemands : et l'armorial de la Germanie vint se placer devant lui, avec toute la science héraldique, basée sur le plus ridicule des préjugés, qui est un accroissement d'illustration, à fur et mesure que l'on s'éloigne du point auquel celle-ci doit son origine. Ainsi, le fils étant plus noble que son père, le voluptueux François Ier primerait le bon roi Louis XII, et le très-insignifiant Louis XIII prendrait le pas sur Henri IV. La saine philosophie réclame une autre règle de calcul dans les avantages que l'on se croirait autorisé à tirer d'une belle naissance : il serait juste que, l'intervalle croissant d'une souche célèbre à des rejetons sans gloire, l'illustration s'effaçât progressivement, ainsi que vont s'éteindre dans les ténèbres

d'une nuit profonde, les rayons éloignés du foyer lumineux qui les a vus naître; en ce sens, le fils du Catinat de ce siècle, du respectable Drouot, serait plus noble pour moi, que l'arrière-neveu du connétable Duguesclin, à supposer que celui-ci eût laissé lignée; mais les choses se passent tout autrement.

Cependant, en cette matière même, l'opinion publique de l'Europe se donne un démenti bien formel, lorsqu'elle traite, avec rigueur, une nation qui tient une place importante dans toutes les croyances religieuses, qui a produit plusieurs citoyens d'un grand caractère, et chez laquelle il n'y a pas si obscur manœuvre, qui ne puisse se flatter de descendre d'un roi. Le moindre Israélite, en effet, sans recourir à d'Ozier ou à Chérin, prouve d'une manière péremptoire, par le seul fait de sa qualité d'Israélite, une filiation en ligne directe, qui ne remonte à rien moins qu'à Abraham. Et cet Abraham, il y a quatre mille ans, n'était pas un homme de rien, puisqu'aidé de ses seuls serviteurs, il battit tout un congrès de princes syriaques. Indépendamment des pieuses traditions de l'Histoire sacrée, il est de toute évidence que tel misérable de la rue des Lombards à Paris, se dresserait sans peine

un arbre généalogique, devant lequel pâlirait celui des maisons de France et d'Autriche : il est non moins incontestable que l'écusson des Hugues Capet et des Rodolphe de Hapsbourg reculerait vers nous, de trois mille ans (et trois mille ans sont quelque chose, quand il s'agit de noblesse), devant le bâton pastoral, signe antique d'un pouvoir presque toujours paisible dans la main des patriarches. Cependant les enfants de ceux-ci, qui ont une assez belle légitimité, sont loin de jouir de l'illustration à laquelle leur naissance semblerait leur assurer des droits! C'est que les gouvernements européens n'ayant aucun motif pour maintenir le préjugé en faveur des Israélites, l'opinion, qui rentre ici dans sa ligne de droiture, ne sait aucun gré à un homme de remonter à des têtes couronnées : elle lui demande ce qu'il est lui-même; le reste la touche peu.

Nous ne nierons pas qu'un véritable intérêt s'attache aux grandeurs déchues; mais il ne résulte pas de la cause indiquée par notre illustre professeur, quand il parle de la noblesse des âges écoulés. L'incertitude des choses humaines et le peu de durée de nos établissements les plus solides se présentent alors à l'esprit. Notre pensée s'attriste de ses propres

prévisions, et c'est cette voix là même qui se fait entendre en faveur des ruines: plus elles sont imposantes, plus ses accents deviennent SUBLIMES; car, en nous apprenant quels grands coups le temps leur a portés, elles nous donnent l'avis mélancolique de notre prochaine décadence. Les années laissées derrière nous ne font rien à l'affaire ; elles ont roulé sur les minces débris d'un pauvre village, comme sur les superbes portiques de Thèbes et de Memphis : il y a pourtant, entre les impressions produites, un intervalle qui n'est pas médiocre. Ainsi le descendant des rois de Suède, promenant sa déchéance dans la Suisse, nous attachera bien moins que Napoléon, sur le rocher de Briars, à Sainte-Hélène, au milieu du plus grand dénûment des siens et de sa personne, disant à ses amis : « Faites vos plaintes, mes-« sieurs; que l'Europe les connaisse, et s'in-« digne !... Quant à moi, J'ORDONNE, OU JE ME « TAIS » (1). Voilà du SUBLIME, ou il n'en fut jamais ; l'antiquité n'en eut pas de mieux étoffé, car il renferme deux sentiments également

(1) *V.* le Mémorial de Ste.-Hélène, véritable monument historique de M. le comte de Las Cases. Page 319 du tome Ier.

grands, celui du pouvoir immense qu'on a perdu et de la force d'ame qui reste.

Nous l'avons déja dit, le beau, le noble, le sublime ne s'obtiennent pas pour rien, soit dans les effets matériels, soit dans la morale pratique. Le SUBLIME principalement ne marche qu'à la suite des vives émotions, et n'apparaît qu'en frappant les yeux de sa grandeur inopinée (1). Tout ce qui en revêt le caractère, même dans le vice, remplit ces conditions. Interrogez Médée: après tous ses crimes, après tous les ressentiments qu'elle a provoqués, demandez-lui ce qui lui reste à opposer à ses nombreux ennemis: avec Corneille, elle vous répondra : « MOI ! » Et le mot sera SUBLIME, non pas, parce qu'il sortira de la bouche d'une femme implacable dans sa colère et atroce dans ses vengeances; mais parce qu'il tient à de grandes qualités, parce que c'est le cri d'une ame forte qui se roidit contre le malheur, qui brave les périls les plus imminents, et qui, à la conscience peut-être exagérée de ses moyens, joint celle de sa propre énergie. Mettez ce mot dans la bouche d'un défenseur du sol natal;

(1) Voyez le chapitre consacré à cette matière dans le premier volume de notre ouvrage sur les arts d'imitation.

appliquez-le à une poignée de Grecs luttant contre le colosse de la Turquie; supposez-le, si vous le voulez, venant de la nation française, attaquée de main par l'Europe, et ce mot sera encore plus BEAU qu'il ne l'est chez l'épouse de Jason. Il ne le paraît même là, que comme participant de la fierté d'une noble résolution, et ce n'est que par une sorte de surprise, à laquelle on se prête volontiers, qu'il plaît encore, en passant par les lèvres d'une furie.

Ce chapitre du célèbre professeur prussien renferme des beautés bien remarquables; nous n'avons garde de vouloir les atténuer. Ce qu'il dit des deux éternités décrites par Haller est d'un grand sens; et l'effet, que produisent sur l'imagination ces deux natures d'infini, est bien exprimé. D'un trait, Kant a peint le passé et l'avenir sans limites; d'un mot, il en réveille le sentiment. Et le moment présent, comme un point toujours central et toujours fugitif, se trouve entre ces deux infinités! et l'homme gravite sur ce point! Atome imperceptible, il est emporté dans un espace immense, où il n'a qu'un souffle de vie et un éclair de durée! mais il réfléchit; mais il saisit des rapports; mais il les juge, pour se juger ensuite lui-même: il est grand, il est SUBLIME!

Après avoir placé sous les yeux de nos lecteurs les pages où Kant s'est attaché à envisager son sujet d'une manière positive, nous croyons devoir terminer ce chapitre par un aperçu rapide et un résumé des opinions du docteur de Kœnigsberg sur la même matière, quand il s'est permis de la considérer d'une manière plus abstraite et plus indépendante, en apparence, de ses rapports avec la vie commune. Il sera bon de voir comment le philosophe, lorsqu'il semble le plus secouer le joug des sens et répudier ce que ses sectateurs ont, après lui, appelé du nom d'empirisme, ne laisse pas de rendre hommage aux réalités de notre existence, prises dans notre nature mixte, la seule qu'en définitive il nous soit possible de soumettre à nos recherches; sans altérer le sens de sa pensée, nous essaierons, par notre examen, de la réduire à sa véritable valeur. C'est au plus profond des écrits de l'auteur, c'est au *critérium* même, que nous allons emprunter un passage bien remarquable (1).

---

(1) Nous devons cet extrait analytique à la plume de M. Stapffer, qui en a fait usage dans sa savante notice biographique, sur l'auteur de la *Critique de la raison et du jugement.*

« Pour que le sentiment du BEAU soit excité par un objet, son action sur la sensibilité doit, selon Kant, mettre en jeu l'imagination, de telle sorte qu'il en résulte, dans ce cas particulier, un accord spontané de l'exercice de cette faculté avec une règle de l'entendement, sans que cette dernière faculté ait besoin de contraindre l'imagination à se conformer à la règle, comme il arrive dans tous les cas où l'imagination concourt à la formation d'une conception, et se trouve, pour arriver à ce but, assujettie au contrôle de l'entendement. La découverte inopinée de cet accord, qui nous offre l'image d'une harmonie primitivement établie entre ces deux pouvoirs, est, d'après cette théorie, la source du plaisir que nous fait éprouver le BEAU, et se trouve liée au sentiment d'un degré plus élevé de la vie, puisque tout exercice aisé et concordant de plusieurs facultés accroît la confiance que nous aimons à placer dans la sagesse et la stabilité de notre organisation.

« Les éléments dont Kant compose ensuite le sentiment du SUBLIME, sont d'une nature plus élevée. Il en a trouvé la source dans le concours de l'imagination et de la raison, s'exerçant tour à tour et avec un succès inégal

sur un objet de grandeur illimitée; l'imagination s'efforçant d'abord vainement d'en embrasser l'étendue, et obligée de renoncer à son entreprise, avec le sentiment pénible de son impuissance, fait naître, en nous, celui du néant de nos forces, et appelle à son secours la faculté de concevoir l'infini : cette faculté est la raison. Son action ne tarde pas à réveiller la conscience de notre dignité morale; alors l'être intellectuel, s'élevant avec énergie contre le découragement qui était près de le saisir, met la noblesse de sa nature en balance avec les objets qui paraissent insulter à sa faiblesse; et, sortant victorieux d'une comparaison qui avait commencé par l'humilier, il plane avec le sentiment de ses forces mystérieuses au-dessus des images gigantesques, dont les dimensions accablantes semblaient l'anéantir. »

Dans ce brillant exposé d'une philosophie, qui creuse avec profondeur la mine de nos plus riches émotions, nous ne voyons rien qui contredise notre doctrine sur le BEAU et le SUBLIME positifs. Kant, en effet, ne rend pas l'imagination arbitre souveraine du sentiment du BEAU. Il se borne à vouloir qu'il se fasse un accord de l'entendement avec cette faculté, sans toutefois que celle-ci en reçoive

les ordres. C'est une concordance spontanée, facile, simple et presque inaperçue qu'il exige; de manière que, comme il arrive ordinairement, on trouve une chose BELLE dès le principe, sans se dire pourquoi et comment elle est belle. Le premier cri partira de l'imagination : l'entendement n'en sera, à bien dire, que l'écho. Qu'il ne réclame pas, c'est la seule chose essentielle; car on ne saurait oublier que l'imagination n'est jamais créatrice, qu'elle n'invente rien, et que tout son pouvoir se réduit à séparer, à unir ou à combiner les éléments, dont la mémoire lui ouvre le magasin. Or, quand elle est frappée par le sentiment du BEAU, sans que l'entendement murmure, c'est que le type primitif est respecté, c'est qu'il n'est point altéré par des alliances trop hétérogènes. Ici, l'accord de l'imagination et de l'entendement prouve qu'un grand besoin de notre nature organique ou morale va être satisfait, s'il ne l'est déja. De la conscience intime de cet aperçu, résulte dans l'ame le plaisir d'une possession réelle ou simplement illusoire, mais suffisante, dans les deux cas, pour en assurer le charme.

L'imagination appellant, à son secours, la raison pour concevoir l'infini ou le SUBLIME,

et s'agrandissant avec lui, après avoir éveillé par ses soins le sentiment de sa dignité morale, offre, en peu de traits, un tableau achevé de la plus belle des opérations de l'esprit humain. Nous nous permettrons d'y ajouter un coup de pinceau, dans le dessein d'en étendre l'application; car cette définition du SUBLIME, toute belle qu'elle soit, nous semble plus appartenir aux grands phénomènes de l'art et de la nature, qu'au sentiment du SUBLIME, en ce qu'il résulterait des actions éclatantes, dont l'humanité s'honore. Au lieu de planer sur celles-ci, comme l'entend le célèbre professeur, nous nous y attachons, nous cherchons à nous y incorporer. Dans le moment de l'exaltation, où elles nous jettent, elles deviennent, à bien dire, une partie de nous-mêmes. Ainsi nous marchons, la hart au cou, vers la tente d'Édouard III, avec Eustache de Saint-Pierre; nous allons jusqu'à souhaiter que nos ossements soient déja recouverts de la belle inscription de Léonidas. Voilà ce qui fait que la circonstance la plus décisive, pour exciter une armée contre l'ennemi, et pour l'enlever tout entière, est celle où un grand trait de dévouement est mis à l'ordre du jour : de cette heure, il n'y a plus de lâches. En confirmation du système

auquel nous avons consacré tous nos ouvrages de philosophie, nous remarquerons que cette nature de SUBLIME n'a jamais lieu sans abnégation, par la loi même dont le propre est d'ordonner à la vertu d'étendre sa sphère et de s'élever de l'individu à l'espèce. Alors, l'homme, fortement ému par le spectacle qu'on lui présente, foule fièrement aux pieds son unité matérielle, et l'immole au tout, pour s'y retrouver encore, par une fusion réelle ou fictive d'une plus véritable et plus noble existence! Son être organique n'est plus, pour lui, qu'un moyen d'arriver; il le pousse, il le sacrifie : ainsi le coursier généreux vient expirer en touchant à la barrière.

FIN DE L'EXAMEN PHILOSOPHIQUE DU PREMIER CHAPITRE DES CONSIDÉRATIONS SUR LE SENTIMENT DU SUBLIME ET DU BEAU.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE

DU CHAPITRE II,

De la propriété du SUBLIME et du BEAU, principalement dans l'homme.

Nous passerons quelques lieux communs, plus ou moins susceptibles d'être contestés : mais qui ne sourit à cette pensée et au bonheur d'expression avec lequel elle s'offre? « La « bonne grace est la beauté de la vertu. » Nous irons jusqu'à dire qu'elle en est la séduction. Quel grand sens n'est pas renfermé dans cette autre? « L'amour éveille le sentiment du BEAU. » Mais ne pourrait-on pas la retourner ainsi avec plus de vérité : « Le BEAU éveille le sentiment « de l'amour ? »

Il est certain que, s'il est des personnes conduites par l'amour au sentiment du BEAU, ce qui suppose, de leur part, un retour sur elles-mêmes et sur les causes déterminantes de leurs affections, le plus grand nombre est peu dis-

posé à justifier son choix par cet examen philosophique. Ceux qui ont commencé par aimer, sans se demander pourquoi, ne se le demandent guère ensuite. On nous répète, tous les jours, que la plus belle femme est celle que l'on aime : cela serait vrai, qu'une telle maxime prouverait tout au plus que l'amour n'est pas un excellent juge de la BEAUTÉ. Cependant, comme il n'est chargé que d'apprécier des relations et qu'il n'a rien à prononcer d'absolu, son tribunal ne saurait être décliné en ce qui concerne des préférences personnelles; aussi serait-il peu raisonnable de vouloir, par une sorte d'abstraction, se représenter un attachement dégagé des qualités qui le provoquent. Quelque obscurs qu'ils semblent, des motifs ont déterminé cet attachement : ils ont agi plus d'une fois à l'insu de l'être qui a fléchi sous leur pouvoir; ils ont été antérieurs à sa passion; à défaut de réalité, ils ont été supposés existants dans l'objet aimé; et, tant que celui-ci continue à l'être, ou ils lui appartiennent en propre, ou le charme qui les a créés, à son profit, subsiste encore.

Ainsi, ce n'est pas précisément parce qu'on aime, qu'on aura un sentiment DU BEAU ; mais on aimera, parce que le sentiment du BEAU

aura averti de la présence d'un objet digne de nos recherches. Il faut, en effet, que celui-ci s'annonce au premier abord (car, en cela, nous sommes tous prime-sautiers), comme devant satisfaire à un besoin essentiel de notre nature; il faut que ses propriétés, morales ou physiques, répondent à une de nos nécessités du même genre; enfin il doit nous promettre un plaisir. Or, le plaisir entre dans les plans de l'économie actuelle, pour nous attirer vers les êtres avec lesquels nous sommes destinés à entrer en rapport, comme la douleur fait partie du même plan, pour nous éloigner de ceux dont la proximité nous porterait préjudice. On fera, tant que l'on voudra, de la métaphysique sur le BEAU et le DIFFORME; quand on voudra les ramener à leur véritable expression, il faudra toujours rentrer dans ces principes. Les sympathies et les antipathies, les instincts et les pressentiments, bien analysés, ne s'expliqueront pas d'une autre manière.

Si le philosophe de Kœnigsberg a prétendu que l'amour donne le sentiment des choses élevées et agrandit l'ame, en la forçant de transporter une partie de son existence en dehors d'elle-même, nous adopterons d'autant

mieux cette pensée, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans l'amour, un commencement d'abnégation, et que rien de noble ne s'exécute, ici-bas, sans abnégation. Celle-ci a pourtant soin de se ménager des échappées de vue, qui lui permettent de s'entrevoir elle-même, jusque dans l'oubli absolu, auquel semblent la condamner ses plus beaux sacrifices. Le contester, ce serait vouloir changer les essences; ce serait même, en bonne logique, demander que les êtres fussent et ne fussent pas.

Pourquoi, en affectant d'une manière spéciale le BEAU à l'amour et le SUBLIME à l'amitié, Kant n'a-t-il pas remarqué que cette désignation très-juste a, pour vraie base, la disposition mieux prononcée de l'un de ces sentiments à s'occuper d'autrui, par préférence et par exclusion à nos intérêts personnels? Il est hors de doute qu'un grand nombre d'amants n'a point survécu à l'objet regretté: mais toujours l'histoire et la morale ont apprécié moins haut ce dévouement, que celui d'un ami pour son ami. S'occuper d'une maîtresse ou d'une femme qui a trouvé le chemin de notre cœur, c'est encore songer à soi; c'est, jusqu'à un certain point, avoir encore

un pied dans l'égoïsme, en s'assurant un doux moyen de volupté : se sacrifier à son ami, s'il n'est un acte d'oubli absolu, présente au moins la manière la plus épurée de suivre un penchant personnel. On peut le regarder comme un pas de fait vers l'amour de la patrie, première dette de l'homme social, puisqu'il est la première condition du contrat, par lequel il est uni à son espèce. Aussi les dépôts historiques des anciens peuples nous apprennent-ils que, partout, les meilleurs citoyens furent également les meilleurs amis. Antoine aima éperdument Cléopatre: que fut-il? que fit-il de grand? sut-il pardonner à Cicéron? sut-il se réclamer lui-même dans les périls où le précipita une passion désordonnée? Non. Mais, sur dix cœurs, échauffés par la flamme plus pure de l'amitié, vous n'en trouverez pas deux qui n'aient été pénétrés de la dignité humaine, et qui, l'occasion venue, n'aient parlé et agi dans la conscience de ce sentiment; je n'entends point ceci de l'amitié entre les méchants, qui n'est, à bien dire, qu'une conspiration.

Dans son allure de tous les jours, l'amitié a moins, pour caractère, le SUBLIME, qu'un touchant abandon voisin de la grace : Kant a

eu raison de le dire, sans être plus fondé à prétendre que, si certaines personnes graves et vertueuses ne sont pas autant chéries qu'elles devraient l'être, c'est parce que les qualités qui ordonnent l'admiration, autrement le SUBLIME, dominent trop en elles. Le SUBLIME est moins commun que ne semble le croire notre auteur. Ne le confondrait-il pas ici avec l'austérité, la sévérité, ou tout simplement l'importance? C'est à quoi il faut prendre garde; car je serais tenté de m'enquérir s'il ne manquerait pas quelque chose à ces caractères, qui semblent inspirer trop de respect, pour qu'on puisse les aborder avec la confiance de l'amour? Ce qui nous est parvenu de Fénélon ne nous apprend pas qu'il ait été de ce nombre.

Il fut un homme qui réunit, en lui, ce qui plaît et ce qui attache, ce qui commande la reconnaissance et ce qui impose par l'élévation de la pensée : cet homme fut Socrate. Il se forma dans son être, qui semblait y avoir été peu préparé par la nature, une heureuse alliance du BON, du BEAU moral et du SUBLIME. Par la douceur constante de son commerce, il s'assura ses amis; ses vertus appelèrent le respect; sa haute doctrine le fit regarder comme

un envoyé du ciel. Souvent confondus par lui, les vicieux seuls craignaient son approche, et les vicieux, dans cette crainte qu'il ne sut, ou plutôt, qu'il ne voulut pas ménager, le condamnèrent à la mort; mais ses nombreux disciples le recherchaient, l'abordaient familièrement, se groupaient autour de lui; tous l'ont aimé, tous l'ont pleuré. Je ne sache, en pareille circonstance, aucuns sentiments d'une douceur égale à celle du discours qu'il prononça lui-même devant ses juges. Je l'avouerai : j'en suis infiniment plus touché que du *Phédon* (1). A mon sens, l'*Apologie* nous

(1) Le *Phédon* mérite tout notre intérêt, en ce qu'il nous transmet des détails précieux sur les derniers moments d'un homme de bien, qui a vu la mort d'un œil calme et semble s'être arrangé avec elle, comme avec un ami, dont on se propose de faire prochainement un compagnon de voyage : mais, nous ne saurions dissimuler que les raisonnements en faveur de la persistance de l'âme et de son immatérialité, y sont assez peu concluants. Une saine philosophie en indique de meilleurs; et Platon lui-même, soit par réminiscence de ses entretiens avec Socrate, soit qu'il ait puisé dans son propre fonds, en a rencontré de plus solides pour ses autres dialogues. Nous ne doutons pas que le bel entretien sur la justice, ou l'une des deux *Apologies*, n'eût mieux servi Caton d'Utique à sa dernière heure, que la lecture du *Phédon ;* d'où nous conjecturons que ce fut la partie historique de cet écrit que ce fier Romain donna pour aliments à sa pensée.

offre mieux Socrate en personne (1); elle nous le donne, tel qu'il a dû être : l'autre écrit tient plus de Platon dans la partie, assez souvent obscure, de l'argumentation ; celle du récit a un aspect de vérité qui lève tous les doutes, quant aux faits.

Je le demande, quelles paroles eurent jamais une plus touchante simplicité que celles du sage s'exprimant à peu près ainsi, en présence des Athéniens, prêts à prononcer sur son sort ?

« O Athéniens, je n'ai point fait le mal parmi « vous, à aucun de vous ! Ma conscience, que « j'ai toujours écoutée, ne m'adresse, à cet « égard, aucun reproche : quelle peine voulez-« vous donc que je m'inflige à moi-même? « Comme je me rends la justice de vous avoir « servi de mon mieux, durant ma longue « carrière, n'aurais-je pas plutôt le droit de « vous demander à être nourri dans le Pry-« tanée aux dépens du peuple, ainsi que le « sont les guerriers et les magistrats qui « ont été utiles à la république?... Si j'étais « riche, pour entrer dans vos vues, pour me « prêter à ce que quelques-uns de vous dési-

(1) Il y a eu deux Apologies; la seconde est de Xénophon. Elles ne diffèrent point dans les traits principaux.

« rent peut-être de moi, en ce moment, je « me condamnerais à une amende, telle que « que je pourrais la payer, car cela ne me « ferait aucun tort; mais, dans la circon- « stance présente..., car, enfin je n'ai rien..... « à moins que vous ne consentiez à recevoir « le peu que je suis en état de payer..., et je « pourrais aller peut-être jusqu'à une mine « d'argent (90 fr. de notre monnaie); c'est « donc à cette somme que je me condamne.... « Mais Platon, que voilà, Criton, Critobule, « et Apollodore, veulent que je me condamne « à trente mines, dont ils répondent : je m'y « condamne donc, et assurément je vous pré- « sente des cautions qui sont très-valables. »

Et cette amende ayant été refusée, on sait que Criton engageait Socrate à fuir du cachot où il devait bientôt boire la ciguë. Que lui répond l'excellent vieillard? Écoutez ou lisez encore un moment; j'abrégerai ces lignes, car vous irez sûrement en chercher le reste dans la belle traduction de M. Cousin (1), qui

(1) Édition complète de Platon, traduit par M. Cousin, avec remarques et divers discours philosophiques du traducteur; 9 vol. in-8°, chez Firmin Didot, rue Jacob. *Les premiers volumes ont paru.*

était digne d'attacher son nom à l'un des plus précieux monuments de l'antiquité.

« O Criton, il faut respecter la patrie même « dans sa colère, avoir pour elle la déférence « que l'on doit à des parents; la ramener par « soumission ou obéir à ses saintes volontés; « souffrir, sans murmures, ce qu'elle ordonne; « si elle nous commande d'aller quelque part, « y aller; si elle nous enjoint de rester, ne pas « quitter le poste où elle nous a mis : car le « devoir est là, à la guerre comme en présence « d'un tribunal. Y pensez-vous, mon ami? « moi, fuir! moi, faire ce mal à mon pays, « en y donnant l'exemple de l'infraction des « lois! que n'auraient-elles pas à me dire, ces « lois que je vous appris à respecter? ces lois, « sous la bienfaisante protection desquelles je « suis né, j'ai été élevé, je me suis adonné à « l'étude de la philosophie, j'ai joui des dou- « ceurs du pays natal!.. Que ne pourrait pas me « dire Athènes que j'ai tendrement aimée, et « à laquelle ma honteuse fuite porterait le plus « grand dommage qu'elle pût recevoir? car il « faut que vous sachiez, mon cher Criton, que « dans ma vie (et je suis âgé de soixante-dix « ans), je n'ai jamais quitté Athènes, Athènes, « qui était selon mon cœur, puisqu'une rési-

« dence aussi prolongée le prouve. Y serai-je,
« en effet, resté plus long-temps que les autres
« citoyens, si elle ne m'avait été plus agréable
« qu'à eux tous? Jamais aucune des nom-
« breuses solennités de la Grèce n'a pu me
« faire quitter Athènes, si ce n'est une seule
« fois que je suis allé à l'isthme de Corinthe; je
« ne suis sorti d'ici que pour aller à la guerre;
« je n'ai jamais entrepris aucun voyage, comme
« c'est la coutume de tous les hommes; je n'ai
« jamais eu la curiosité de voir une autre ville,
« de connaître d'autres lois.... et en méditant
« la ruine de cette ville, de ces lois, j'irais faire
« ce que ferait le plus vil esclave! »

Ces paroles, Socrate se les fait adresser par Athènes elle-même et par les Lois qu'il personnifie. Il y a, dans ce passage tout entier, une simplicité de mœurs plus qu'antique et un parfum de bonté que l'on respire d'abord avec joie, en voyant une ville aussi aimée. Mais cette bonté finit par attrister doucement l'ame, quand on songe à la récompense dont fut payé tant d'amour. On y remarque encore une disposition tellement heureuse de caractère, que, dans sa grace naïve et attendrissante, elle tiendrait du SUBLIME, si Socrate ne l'avait atteint d'une manière plus directe, par ses mé-

morables manifestes en faveur des grandes vérités de la morale.

Certes, le jury, qui envoya à la mort un tel homme, avait perverti son sens naturel. Nous sommes révoltés que le sage ait succombé sous une simple majorité de trois voix (1), et pourtant il faut encore en estimer Athènes... Il n'y a pas un de nos lecteurs qui ne voulût avoir été présent à cette célèbre condamnation, pour l'infirmer de son suffrage; telle est, à coup sûr, la pensée de chacun : me sera-t-il permis de hasarder la mienne? En réfléchissant bien au grand âge du fils de Sophronisque, au peu d'émotion que lui causa une sentence à laquelle il s'attendait évidemment, à la joie secrète qu'il en reçut, peut-être parce qu'elle lui fournissait l'occasion de mourir pour une belle cause, pour une cause de son choix, en pensant enfin que toutes mes conjectures se fortifient par le calme inaltérable et sans apprêts de ses derniers moments, je crois que je regretterais que Socrate eût été acquitté. Si l'on songe au grand effet produit, depuis deux

(1) Nombre des juges : 556; moitié de ce nombre, et par conséquent absolution, 278. Socrate en eut pour lui 275; ses accusateurs, 281.

mille ans, par le spectacle d'une telle mort, aux belles paroles qui l'ont précédée, à la noble défense qui lui a été opposée, à la consolation dont cet évènement, dans ses moindres circonstances, est devenu pour les opprimés de tous les pays, et à ce que la croyance de l'immortalité de l'ame y a gagné par toute terre, on ne peut s'empêcher de convenir que l'absolution de Socrate eût appauvri la morale des peuples de l'un de ses plus forts arguments. Le trépas de ce sage est, sans contredit, la plus belle page des annales humaines, puisque la mort, bien mémorable, d'un autre sage ne leur appartient pas.

Nous avons cru devoir nous étendre un peu sur ce sujet, persuadés qu'il ne saurait être déplacé de signaler ce qui relève le plus la dignité humaine, dans un chapitre destiné, par Kant lui-même, à déterminer spécialement le BEAU et le SUBLIME sous les rapports de celle-ci. Ces deux *sentiments*, pour nous servir des termes mêmes de notre auteur, ont trouvé, dans un seul caractère, un modèle qui n'a rien d'idéal : nous espérons qu'on nous saura gré d'en avoir esquissé le simple trait.

Descendons de ce que notre nature a eu de plus éminent, à ces jeux de la scène que nous

chargeons d'en reproduire l'image (1). Dans l'une de leurs divisions principales (la tragédie), Kant reconnaît une tendance plus décidée vers le SUBLIME que dans l'autre division (la comédie) : c'est un jugement que nous n'aurons garde d'attaquer. En effet, ce filon a été seul plus productif, en puissantes émotions, que toutes les autres branches de la mine littéraire ; et peut-être le doit-il à ce qu'il a sur elles l'avantage de mettre en mouvement les acteurs principaux qui ont figuré sur le globe, de les rendre à la partie la plus animée de leur vie, par conséquent de leurs intérêts, de les opposer dans leurs situations les plus critiques, et de faire naître, de cette opposition même, une hardiesse de pensées qui, sans quitter la route de la vérité, s'ouvre celle du cœur et le frappe d'un spectacle toujours imposant, quand on nous permet d'entrer dans le secret d'une ame forte ou généreuse. Un seul cri de la nature, bien rendu, bien accentué, suffit alors pour éveiller le senti-

(1) Nous restons étonnés que le sujet, éminemment tragique, de la mort de Socrate, n'ait pas été encore appelé d'une manière satisfaisante sur la scène française. Il y a pourtant là matière à un beau succès !

ment du SUBLIME. Plus simples que nous dans leurs mœurs, rapprochés de la jeunesse du monde, ou au moins de celle d'une société qui, chez eux, avait eu le bonheur d'échapper à la fausse direction par laquelle, quelques siècles plus tard, les autres nations furent conduites, d'une longue enfance, à la corruption systématique du moyen âge, les anciens ont mieux écouté cette voix et elle les a émus plus fortement. Homère abonde en inspiration de ce genre. Aussi les plus célèbres philosophes qui l'ont jugé dramatique au plus haut degré, l'ont regardé comme le père de la tragédie, par sa belle création de l'Iliade. Des inductions de même nature les ont conduits à voir le germe de la comédie dans l'Odyssée.

Kant accorde à la muse, qui chausse le brodequin, le droit de paraître avec beauté et de marcher avec noblesse à côté de sa sœur. Parfaitement d'accord avec lui, quoique le BEAU ne soit pas le caractère dominant de la comédie, et qu'il appartienne davantage à l'histoire, à la poésie inspirée et à la philosophie, dont les graves discussions, en certains cas, peuvent atteindre au SUBLIME, nous pensons qu'en poursuivant le vice, et qu'en

le forçant à paraître dans sa honteuse nudité, Thalie, surtout chez les modernes, s'est élevée à une très-grande hauteur. Mille coups de vigueur se font remarquer dans les *Femmes savantes* et dans le *Misanthrope*. Certes, nous sommes autorisés à dire de la conception du *Tartufe*, qu'elle est SUBLIME. Si l'on n'y reconnaissait le génie et sa manière de procéder dans ses œuvres les plus admirables, nous demanderions ce que c'est donc que le génie?

Mais, de ce que l'ensemble, ou une partie de production dramatique, brille de ce mérite, on n'en est pas plus fondé à douer nos imperfections morales d'une aptitude à parler ou à emprunter le langage du BEAU et du SUBLIME; encore moins peut-on en conclure que le SUBLIME appartienne, en quelque manière, au crime et comme un bien qui lui soit propre. Nous avons déja prouvé, dans l'examen de ces *Considérations*, que si le vice porte, parfois, ses pas sur le terrain du SUBLIME, c'est par une sorte d'usurpation qu'il se permet de celui de la vertu. Sous le pinceau hardi de Milton, Satan nous offre ainsi certains traits, dont il avait le droit de se parer sous les lambris célestes. C'est une manière terrible de nous apprendre ce que fut une grandeur dé-

chue, que de nous la montrer encore avec un reste de son ancien éclat. La répétition trop fréquente d'actes d'une belle hardiesse attribués, dans un poème ou une tragédie, à un scélérat de profession, aurait pour premier inconvénient d'accréditer l'erreur dans laquelle Kant est tombé lui-même, et que viennent tout récemment de partager, avec lui, Walter Scott et lord Byron. Il suffit d'ouvrir les ouvrages de ces deux écrivains modernes, pour y trouver, à chaque pas, des traces de cette fausse grandeur. Nous le savons, les caractères s'en dessinent plus fièrement; il gagnent, par cette alliance, en relief et en intérêt dramatique; mais ils perdent beaucoup en vérité, et la morale n'y a pas son compte. Dans tous les cas, rapportons au moins chaque chose à sa source, au vice la bassesse et l'ignominie, à la vertu l'honneur et le sublime. Oui, le SUBLIME, car il vient de la seule vertu! Qui pensera, en effet, que cette plante du ciel, arrosée de l'eau du Phlégéton, puisse croître et se laisser cueillir au fond des enfers?

Ainsi, nous dirons que, si la vengeance ouverte et courageuse, après une grande offense, a quelques droits à notre estime, c'est parce que, malgré la violation des lois, qui

obligent de recourir au magistrat, elle répond, plus ou moins, à un sentiment de justice naturelle. Si cette vengeance s'exécute à froid, si elle est celle d'un méchant contre un homme de bien, elle n'est plus qu'atroce. Sous ce rapport, nous nous mettrons en opposition directe avec Kant; et, si le méchant parvient à nous intéresser par son mépris de la mort, comme nous l'avons déja exposé, il ne faut voir, en cela, qu'un hommage rendu, d'une manière indirecte, à une qualité de l'ame, toujours belle jusque dans ses écarts, la fermeté du caractère.

Continuant l'application plus que hasardée de son principe du BEAU et du SUBLIME aux vices qui n'ont, en eux-mêmes, rien qui la justifie, notre auteur, après être convenu du but blâmable de la coquetterie, lui attribue quelque chose de BEAU. Nous sommes surpris qu'il ne se soit pas rectifié sur cet article, en reconnaissant que l'application faite manque d'exactitude et provient d'une véritable confusion d'idées. Il ne fallait pas se jeter dans des réflexions bien profondes, pour voir que l'homme qui arrête, avec plaisir, ses yeux sur une coquette, se borne à suivre ce qu'il y a d'agréable, de séducteur même dans ses mou-

vements, abstraction faite de l'intention qu'elle peut y mettre. C'est uniquement la belle femme, c'est la femme pourvue de charmes et d'attraits, qui reçoit son hommage; et la meilleure preuve que l'on puisse en donner, c'est que, si la poursuite, dont il est l'objet, se réduisait au manége et aux agaceries d'une vieille actrice, impuissante à cacher sur son front les ravages du temps, le dégoût suivrait bientôt ces manières qui, en elles-mêmes, ont encore quelque grace, quand elles sont soutenues de la beauté des formes. D'ailleurs le désir de plaire, renfermé dans des limites de décence, n'a rien de répréhensible. L'action de ce penchant, ainsi modérée, est tout aussi naturelle chez un être faible, que tout autre besoin de sa vie organique. Indépendamment du but conservateur que se proposait la nature, en faisant de la femme un être attrayant, la VOLUPTÉ, que devait y trouver l'époux, entrait dans les vues d'un ordre élevé : nous nommons avec insistance la volupté qui, chez les deux sexes, se prolonge avec la fécondité pour lui survivre encore; la volupté au seul profit de laquelle existent certains organes bornés à un emploi de luxe et d'autres qui, bien analysés, dans la moitié la plus agréable de

l'espèce humaine, sont évidemment destinés à perpétuer la douce illusion du protecteur qu'il fallait retenir, à tout prix, dans les liens de la famille; car l'amour paternel, en beaucoup de cas, n'est qu'une idée sociale transformée en sentiment, tandis que l'amour de mère est une qualité substantielle, inhérente à la femme et qui prend racine dans le fond de ses entrailles! Il était juste que, conformée, surtout extérieurement, pour donner plus de plaisir qu'elle n'en reçoit, celle-ci présentât à l'observation un type de beauté plus décevante, peut-être même plus parfaite que la figure de l'homme: de ce que ses charmes offrent plus de prise à nos goûts physiques, il résulte que ses attachements, moins dépendants de la matière, doivent être plus moraux que les nôtres; et, en général, c'est ce que l'on peut remarquer dans les liaisons entre les deux sexes dignes de quelque examen. Ce sujet recevra des développements par le chapitre troisième, auquel il retourne d'une manière directe.

La disposition, que plusieurs personnes ont à soigner, en elles, des dehors agréables, devient, pour le sage de Kœnisberg, un motif de remarques judicieuses et pleines de goût.

Nous adopterons volontiers son sentiment sur l'effet produit par la couleur des yeux ; la cause n'en ayant pas été indiquée par lui, nous dirons que, si les yeux noirs visent au SUBLIME, c'est qu'ils semblent par préférence receler une pensée grave et profonde, tandis que les yeux bleus aspirent au BEAU, comme plus propres à exprimer ou à communiquer les tendres émotions de l'ame. Leur rapport avec l'azur d'un ciel serein doit entrer, encore pour quelque chose, dans ce jugement.

Suivons les autres appréciations de notre auteur : quoi de plus vrai que ce qu'il dit des avantages accidentels de la fortune? Quoi de mieux pensé que son opinion sur le respect porté aux richesses, même par ceux qui ne les convoitent pas? Il est tout simple que le vulgaire, frappé des prodiges dont elles nous étonnent, y voie un moyen d'exécuter de grandes choses, de se faire respecter, et, quelquefois au moins, de se faire chérir. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'après avoir jeté les yeux sur sa propre détresse, l'indigent, dans son cœur, dressât un autel au dieu, par lequel il pourrait obtenir ce qui lui manque. Tranformé en véritable emblème (et de fait il n'est autre chose), l'argent, dans l'esprit de

la plupart des hommes, prend ainsi la place de la puissance. Pour se pénétrer de cette doctrine, le villageois n'a pas besoin de méditer sur le traité *de la Richesse des nations*. Adam Smith ne lui apprendrait rien de mieux que ce qu'il sait déja. Seulement, le raisonnement étant ici appuyé d'une autre manière, la confusion du signe et de la valeur donne bientôt à l'or un éclat qui tient de la BEAUTÉ : c'est avec lui, c'est par lui que l'on peut beaucoup; c'est donc lui qui est grand, noble et BEAU.

Le mépris des richesses a aussi sa grandeur, et la retraite du sage, éloigné du fracas d'un monde qu'il n'a que trop appris à connaître, se présente avec des traits nobles, comme l'effort généreux d'un cœur cherchant à briser sa chaîne, et à secouer le joug de ses passions ou d'une dépendance étrangère; mais il faut que cette retraite, pour mériter mon attention, n'ait rien de forcé. Arnauld de Pompones aura beau me parler du calme dont il jouit au milieu de ses jardins : j'y croirai peu, sachant que le ministre remercié succomba bientôt au chagrin d'être tombé dans la disgrace de son maître; la philosophie de Bussy ne me persuadera pas davantage, tandis que je suivrai avec intérêt L'Hôpital recueillant son

ame dans les champs de Vigney (1), et se préparant à rendre à son créateur le précieux dépôt qu'il n'a pas laissé périr entre ses mains.

Si l'homme, dans ses égarements, a mésusé de la société, s'il n'invoque le repos de la solitude que pour y oublier le mal qu'il s'est fait à lui-même, ou pour y réparer, autant qu'il le peut encore, celui qu'il a fait aux autres, je ne verrai dans cette retraite qu'un mouvement de sagesse, dont je souhaite qu'il goûte le fruit; s'il va au désert pour s'y tourmenter soi et de malheureux cénobites, à peine m'inspirera-t-il un sentiment de pitié. Catinat peut paraître grand à mes yeux, sous les ombrages de Saint-Gratien, sans que je sois obligé d'admirer les visions d'un abbé de Rancé, toujours prêt à remplacer des folies par d'autres, et à passer du délire d'une passion amoureuse, au délire d'un suicide systématique, inutile à son pays. Celui-là, en effet, se juge bien sévèrement, mais peut-être avec équité, qui, contre l'ordre du ciel, proclamé en nous par l'instinct

(1) Terre appartenant à M. de Bizemont, l'un de mes honorables amis, et qui fut habitée par le chancelier de L'Hôpital jusqu'à sa mort. La chapelle voisine de Champ-Motteux reçut ses restes.

de conservation, anticipe sur la puissance terrible de la mort, se retranche volontairement de la société, comme s'il n'en était que le fardeau; et pousse, à l'aide de ses ténébreuses psalmodies, un temps qu'il eût pu consacrer à l'édification de son prochain. Le monachisme, né de l'indolence des pays orientaux, a été, principalement en Espagne et en Italie, un des fléaux de la race humaine. Tous ceux qui se jettent en dehors du cercle social deviennent atrabilaires, par suite même du sacrifice qu'ils se sont imposé, et despotiques, quand ils le peuvent, par le seul résultat de leur obédience. On croira avec peine, qu'avancés dans le dix-neuvième siècle, des hommes qui ont voulu renouveler, contre leur propre sein, les oisives austérités de la Trappe, aient trouvé d'autres hommes pour leur applaudir, et des administrateurs pour appuyer, de leur autorité, la plus formelle des protestations possibles contre les droits de la patrie sur ses enfants! Ni le BEAU ni le SUBLIME n'apparaîtront pour nous dans ces cloîtres, véritables cachots où l'homme est mis au secret, dût une terreur mystique y faire jaillir quelques traits d'enthousiasme de la profonde obscurité de leurs sépulcres et de leurs sanctuaires

Quant aux restes toujours vénérables de notre mortalité, j'estimerai moins le squelette entier d'un hermite de la Thébaïde, que le tibia de l'honnête villageois confié à la terre, voisine de celle dont il hâta la fertilité. La dépouille d'un grand citoyen appelle tous mes respects; le livre qu'il tint dans la main, ou qui consola ses douleurs, sera hors de prix à mes yeux; je recueillerai avec amour jusqu'à la moindre feuille échappée de ses cartons, surtout si l'une des belles pensées familières à son ame y a laissé son empreinte. Ainsi, dans mes recherches autographiques, tel écrit de Fénélon, dépositaire de ses rêveuses mysticités, m'arrêtera moins qu'une page d'Aristonoüs, touchant épisode, où le style et les sentiments coulent avec une douce mélodie, qui n'eut rien de supérieur dans la plus belle antiquité; et si l'on me donne du François de Sales ou du Bossuet, je ne veux ni de la lettre dans laquelle le premier demande au duc de Savoye, avec une intolérance un peu dure, que les huguenots ne puissent plus s'aider de la cloche pour appeler leurs frères à l'office; ni de l'épître adressée par le second à son neveu, pour lui apprendre, non sans une joie qui tient par trop de

l'ovation, que Rome à fulminé, dans ses plus grandes rigueurs, contre le vertueux archevêque de Cambrai (1).

Dans un commentaire sur le BEAU et le SUBLIME, il ne sera pas hors de propos de remarquer que ce qui emprunte le plus heureusement les traits de tous les deux, c'est la pensée ou son expression. Ainsi, dans les œuvres de la nature, c'est l'intelligence divine qui éclate; dans celles de l'art, c'est l'intelligence humaine qui se montre. Ne cherchez pas le BEAU ou le SUBLIME par-delà ces deux limites; et par la même raison, ne le cherchez pas dans ce qui n'a aucun but d'utilité: car la Providence n'a rien fait sans dessein primitif, et l'homme, dans ses actes les plus désintéressés, s'il ne reçoit de l'estime, veut être payé de la sienne. Quoi qu'il fasse, il faut qu'il lui revienne un intérêt d'émotion ou un accroissement de bien-être. Dussiez-vous ne lui donner que des espérances, promettez, car vous ne l'aurez pas pour rien.

La pitié est belle et aimable, dit Kant: cela est vrai; en quoi elle ressemble à une belle

(1) M. Villenave, l'un de nos premiers écrivains biographiques, possède les deux autographes de ces lettres.

femme, qui peut abuser de sa beauté et la tourner contre elle-même. Nous ne contesterons pour cela ni à l'une, ni à l'autre, leur BEAU caractère. La pitié, si elle conduit à l'abnégation, va jusqu'au SUBLIME; si elle mène à la partialité, elle n'est que de la faiblesse. Dans le premier cas, nous y verrons un des plus beaux mouvements de la nature humaine, une sorte de coopération avec la Providence; dans l'autre, un péril contre lequel la société doit se tenir en garde. Aussi notre philosophe, après s'être laissé entraîner, un moment, aux charmes de cette bienveillance qui nous rend tristes des peines d'autrui, indépendamment des droits de tierces personnes, a fini par la traiter avec une sorte de sévérité. S'élevant au grand intérêt de la conservation du genre humain, il a cherché, dans sa sollicitude, ce qui pouvait le mieux en répondre; et il s'est tourné vers la justice. C'est à quoi sûrement avait pensé la sagesse, qui dicta le Deutéronome, quand elle eut le courage de dire au magistrat, assis sur son tribunal : « Dans tes « jugements, tu n'auras pitié ni de la veuve ni « de l'orphelin »; ordre cruel en apparence, mais sans lequel toute société devient impossible.

Belle de son essence, belle de ses résultats,

la justice, et surtout la justice contre soi-même, rend un caractère SUBLIME. Ainsi Socrate, restant dans les prisons de l'aréopage, pour ne pas désobéir aux lois d'Athènes, est grand de sa soumission à une sentence qui le tue; car ce n'est que lorsque la dissolution de l'ordre social est proclamée, qu'il appartient à chacun d'infirmer, en soi, les paroles sorties de la bouche du magistrat. La justice a cet avantage inappréciable sur la pitié, qu'elle n'a pas besoin, comme cette dernière, pour entrer en exercice, d'avoir sous les yeux le mal d'autrui et de ne se laisser persuader que par des supplications. Sans voir la douleur et les larmes, sans entendre les sanglots, elle restitue chacun dans son droit. Tous ont accès auprès d'elle, les absents et les présents, le riche et le pauvre, le puissant et le faible, et jusqu'au plus obscur citoyen qui l'invoque contre le citoyen en crédit, chargé même d'en être l'organe. Par elle, le prince est vraiment prince : ce n'est pas une belle femme en pleurs et prosternée à ses genoux qu'il relève avec bonté, peut-être avec un motif trop personnel d'intérêt; ce ne sont pas des orphelins dont il se déclare le tuteur dans l'accès d'une trop facile bienveillance, mais c'est un peuple tout

entier qu'il embrasse dans son impartial amour. Aussi me garderai-je d'estimer un monarque par des traits isolés de sa vie : quelque nombreux, quelque favorables à des familles que ceux-ci aient été, je le jugerai par l'action de son règne sur la grande famille dont il fut le chef. Je me demanderai si, pendant qu'il a été assis sur le trône, la justice a été bien administrée, si les peuples n'ont pas été foulés, si les délits venus de haut ne sont pas restés impunis, si les bienfaits de l'ordre social ont été accessibles à tous les mérites; et sur la réponse faite par une génération entière, le dévouant au mépris ou pleurant sur son tombeau, à mon tour j'oserai prononcer sa sentence!

Toutes ces faveurs qui viennent réjouir quelques privilégiés; tous ces dons d'argent que m'annoncent fastueusement des gazettes, prêtes elles-mêmes à en prendre leur part, affligent ma pensée, quand je songe que ce qui comble un petit nombre, par un dégrèvement uniforme des charges publiques, dans un grand état, eût amélioré la destinée commune. Louis XII donna fort peu aux particuliers; il fit mieux : IL FUT JUSTE. Il sentit qu'il n'appartient qu'à des individus de s'occuper des

individus. Ses économies, en soulageant tout un peuple, non de courtisans, mais de contribuables, me rappellent la belle comparaison par laquelle Bossuet assimile les grands à ces fontaines que l'on a soin d'élever à une certaine hauteur, pour qu'elles puissent plus largement épancher leur onde au profit de tous. En continuant la métaphore, on pourrait dire que la moindre dérivation du canal, à l'avantage d'un ou de plusieurs riverains, serait un vol fait à la société. Et ceux qui recueillent ces bienfaits criminels en sont-ils plus heureux? Leurs noms ne vont-ils pas à la postérité chargés des malédictions d'une race d'hommes? ne sont-ils pas d'autant plus haïs, que les prodigalités, dont ils sont l'objet, ont toujours lieu lorsque les peuples souffrent le plus? ne seraient-ils pas, enfin, fondés à dire au prince qui les accable de ces dons perfides : « De quel droit prétendez-vous m'imposer la « honte de la misère publique? Si c'est vous et « les vôtres qui l'avez créée, que le poids en « reste à vous seuls! »

La justice est peut être la seule qualité qui s'allie, sans peine, à une bienveillance générale; c'est la seule bonté possible du pouvoir dans un gouvernement régulier, puisque ce der-

nier exclut les affections particulières. Mais qu'elle va bien au cœur d'un prince! Comme celui-ci, suivant l'heureuse expression de Kant, devient beau de cette SYMPATHIE MORALE qui l'identifie avec tout un corps de nation!

Suivant le même écrivain, « la vertu se « fonde sur des principes qui la rendent d'au- « tant plus SUBLIME et plus noble qu'ils sont « plus universels. » N'est-ce pas là, en propres termes, ce que nous avons avancé dans nos *Inductions morales et physiologiques?* N'est-ce pas ce que répète, presque à chaque ligne, notre traité *du Beau dans les arts d'imitation?* N'avons-nous pas pris chaque penchant, chaque vertu, à leur source? N'avons-nous pas prouvé que simplement BONS, quand ils s'appliquent à l'unité peu féconde de sa nature, ils deviennent BEAUX, NOBLES, SUBLIMES, dès qu'ils ont franchi l'étroite enceinte des intérêts individuels? N'avons-nous pas fait la contre-épreuve de cette règle, en l'appliquant aux vices qui, nuisibles dès le principe, puisqu'ils corrompent le sein qui les a nourris, prennent un caractère monstrueux et atroce par le seul fait de leur action multiple sur la société? Non, nous ne chercherons pas ailleurs des causes du BEAU et du SUBLIME

dans la morale; nous ne les chercherons pas ailleurs dans les produits des arts, qui ne sont que la représentation, rendue sensible, de ce qui entretient l'harmonie voulue par la Providence, de ce qui lutte contre elle, enfin de ce qui élève ou de ce qui abaisse la dignité de la nature humaine!

Le sage de Kœnigsberg, après avoir établi qu'une conduite en rapports constants avec les sentiments de la beauté et de la dignité de l'homme, aurait pour résultat, d'inculquer dans nos cœurs une bienveillance générale, déterminée par le premier de ces sentiments qui naîtrait de notre amour pour le BEAU, et de nous pénétrer d'estime pour autrui par respect pour nous-mêmes, a très-bien vu que, dans son ensemble, la vie du plus grand nombre se gouverne peu par des principes. Il a reconnu que nous agissons plus que nous ne raisonnons; et sa justesse d'esprit ne lui pas laissé ignorer que la Providence, en mettant en nous une faculté toujours prête à nous frapper par des images, décide nos actes, avant même que nous les ayons discutés. A bien dire, ce levier agit à notre insu, et ne recule devant notre volonté, que lorsque celle-ci s'appuie du raisonnement, créateur du libre-arbitre. Mais la première

attaque est chaude, vive; et généralement le vulgaire, qui se tient assez près de la nature, y résiste peu. C'est à cette force répandue dans tous les cœurs que le système social doit sa vie; après l'avoir protégé contre les envahissements d'une autre force, qui est l'instinct de conservation personnelle, elle devient le supplément de la morale raisonnée, si, plutôt, à elle seule, elle ne forme pas un corps de morale d'autant plus nécessaire, qu'il régit les masses avec promptitude, tandis que les principes ne parlent qu'à un très-petit nombre, pour lequel ils se sont transformés en doctrine; encore est-il bon que ces êtres privilégiés ne rompent pas avec le moteur universel. Ce moteur, c'est la PITIÉ.

Nous ignorons pourquoi Kant lui a donné pour auxiliaire la *complaisance*, qui, provenant de la bonté, rentrerait dans le premier sentiment dévolu à l'amour, ou qui, ayant pour origine le désir de plaire, appartiendrait au besoin de l'honneur et de l'estime, dont le philosophe s'occupe bientôt après.

Au premier aspect, on s'étonne encore que le savant professeur fasse de la pitié une *vertu adoptive*, ainsi que la fermeté, qui conduit aux mêmes résultats, par l'observation des

principes, reçoit de sa plume le nom de *vertu véritable et pure.* Dans cette distinction, il y a bien quelque chose de juste; mais il nous semble qu'on eût pu le mieux exprimer, en ne plaçant pas, au nombre des vertus, la pitié qui est un de nos plus admirables instincts, ou en se bornant à l'appeler vertu INNÉE: car, supposez que l'acte qui nous entraîne vers les douleurs d'autrui pour les soulager, provienne de raisonnement ou (ce qui est plus ordinaire) qu'il en soit accompagné, il sera toujours douteux qu'il renferme un principe d'abnégation et une résistance quelconque contre une personnalité réfléchie; or la résistance est le caractère le moins équivoque de la vertu, dans l'exacte acception de ce mot. Qu'est-ce que la vertu en effet? Ce n'est ni l'innocence, ni la bonté native, ni la pitié elle-même, quelque magique que soit la substitution, opérée par elle, d'un être dans un autre, de celui qui jouit, qui posséde, qui est heureux, dans celui qui souffre et se plaint : mais c'est une lutte victorieuse d'un penchant. Plus le penchant est entraînant, plus la victoire est belle. Si le penchant est vicieux, et que le combat se livre pour moi-même, pour me maintenir dans ma dignité humaine, la sagesse a conseillé mes efforts,

et ils me profiteront : une santé meilleure et une vie moins agitée, dès ici-bas, en seront le prix. Si le combat s'engage en faveur de mon semblable défendu par la justice, je m'abstiens d'un crime ; si le droit est de mon côté et que je m'immole, il y a générosité, et DIEU me regarde ; si je sacrifie, avec mon droit, celui de tierces personnes, comme de ma femme et de mes enfants, je suis répréhensible, à moins que je ne le fasse pour le salut du pays, auquel ils appartiennent, ainsi que je lui appartiens moi-même. Dans ce dernier cas, je deviens grand à l'exemple de Régulus, je m'élève au SUBLIME, parce que je m'oublie jusque dans les êtres qui me sont le plus chers ! Mais si je me borne à attaquer, dans mon individu privé, des besoins positifs ou des penchants qui tiennent à ma vie de relations, sans qu'il en revienne aucun avantage à ce qui m'entoure, je suis un insensé en guerre avec la nature, c'est-à-dire avec DIEU lui-même, qui, m'organisant dans sa plus grande sagesse, m'a donné ces besoins, sous la seule condition de ne pas les rendre destructeurs de mon être, et qui, en m'invitant à les satisfaire pour la conservation ou la légitime extension de celui-ci, me défend tout au plus, toujours dans mon intérêt, de m'en-

ivrer du fruit de ma propre vigne. Je n'ai pas le droit d'imposer arbitrairement de la douleur à un simple quadrupède : qui m'autoriserait à en amasser des flots sur ma tête et à affliger, de toute ma colère, la seule créature, peut-être au monde, que le ciel ait mis dans ma dépendance absolue? Ou l'acte par lequel j'exerce cette rigueur, est bon en soi, ou il est mauvais : dans la seconde hypothèse, je suis sans excuse; dans la première, remarquez-le bien, il résulte nécessairement que, ce qui est bon pour quelques-uns devant l'être pour tous, la génération des êtres à face humaine, qui sont répandus sur la terre, ferait bien d'affronter ces tortures jusqu'à extinction de la race entière; mais l'œuvre divine serait détruite! Ainsi, l'impiété marche ici de front avec la démence, et le crime d'une religion corrompue dans sa source ne laisse plus aucun doute. Kant a touché, presque en se jouant, le même sujet: nous sommes bien aises d'y avoir fait descendre les lumières d'une logique rigoureuse, au moyen d'une juste définition de la vertu.

Le célèbre professeur donne pour gardiens à celle-ci, c'est-à-dire, aux principes sur lesquels elle se fonde, l'HONNEUR et la PUDEUR. Cette idée est philosophique; l'alliance de ces

deux sentiments ne l'est pas moins, et le rapport que l'on peut saisir, entre eux, a quelque chose de fin et de délicat. Essayons de le connaître.

Si la pudeur est l'honneur de la femme, l'honneur est, à de certains égards, la pudeur de l'homme. En effet, ni l'honneur ni la pudeur ne souffrent qu'il leur soit porté aucune atteinte; ils disparaissent sous la tache la plus légère. L'honneur, a dit très-heureusement (1) un économiste, doit se mêler à tous les actes d'une éxistence qui se respecte, comme le sel doit relever la saveur de tous les aliments d'une bonne table : de même la pudeur sied bien à la femme dans tous ses mouvements; la pudeur l'embellit jusque dans les bras de la volupté. Bien des probités et des courages ont été maintenus par l'honneur : plus d'une fois aussi, la chasteté et l'innocence eussent succombé sans la pudeur. L'honneur et la pudeur ne sont pourtant pas des vertus, ou, en admettant qu'il fallût les appeler ainsi, ce serait le cas d'appliquer à l'un le nom de *vertu adoptive*, puis-

(1) Mirabeau père. Voyez *l'Ami des Hommes*, tom. II. Nous ne répondrons que du sens de la citation, le texte n'étant pas présent sous nos yeux.

qu'il est créé par l'opinion, à l'autre le nom de *vertu d'instinct*, si tant est que la réflexion n'y ait point de part, ce que nous n'admettrions qu'avec une certaine réserve. Mais ce sont deux sentiments : par l'un, on sollicite même ouvertement de l'estime; par l'autre, on semble redouter et fuir ce que l'on ne serait pas fâché de posséder en toute innocence. La raison de ce contraste analogique est simple, c'est que ce que postule l'honnenr ne s'obtient jamais sans un sacrifice ou un beau dévouement; aussi on ne craint pas de le demander à haute voix, tandis que ce à quoi résiste la pudeur, presque toujours silencieuse (1), est un plaisir qu'elle n'ose s'avouer à elle-même, soit qu'elle le reçoive, soit qu'elle le donne; et, dans les deux cas, elle sait bien que la résistance en accroîtra le prix. Les sordides penchants de l'intérêt personnel se taisent devant l'honneur; admirable prestige de l'ordre social! Par lui, une portion de notre vie semble être transférée tout à coup dans la pensée d'autrui, et cette portion, qui en est la moins matérielle, exerce une forte influence sur l'autre. On devient meil-

(1) Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de la chasteté, dont les devoirs sont plus absolus.

leur pour être aimé : on défend mieux le pays pour en être plus considéré ; on souffre pour lui avec un surcroît de résignation, peut-être uniquement pour être en droit de le dire. Les paiements, faits en cette monnaie, ne sont point onéreux au trésor public, et les nations s'enrichissent alors de leurs propres déboursés. Egalement, en présence de la pudeur, la volupté sensuelle n'ose exprimer des désirs ; elle s'épure, elle s'ajourne : d'où il arrive que l'union des cœurs a le temps de précéder celle des sexes, qui en reçoit elle-même un caractère moral. Ce qui a été à propos différé gagne en valeur ; ce qui a été refusé, est au-dessus de l'appréciation, et les voiles mystérieux, dont on s'enveloppe, en accordant tout, font qu'il reste encore à donner, après qu'on s'est dessaisi. Ainsi le trésor des voluptés devient inépuisable, chez la femme dont la pudeur a réglé les mouvements, comme l'est le trésor des récompenses, pour le peuple chez lequel l'honneur a trouvé des autels. Quelles finances eussent jamais pu solder ce qui s'est fait de grand à Athènes, à Sparte, à Rome ! Quelles femmes, eussent-elles la beauté des formes exigées pour la statuaire, assureraient à l'homme d'aussi doux moments que celle qui, paraissant, la

veille, ne s'être pas livrée tout entière, a toujours, le lendemain, une nouvelle pâture à offrir aux transports? La vie des sérails vient à l'appui de nos observations. Là, les charmes sont usés, avant d'être flétris par l'âge et même par la jouissance. Où la femme n'est en droit de rien opposer à l'amour, où l'homme ne demande rien à l'estime, le plaisir meurt bientôt au sein de la volupté : et la patrie, faute d'autre monnaie pour payer l'exigeance de ses enfants, ne tarde pas à aliéner ce qu'elle a de plus précieux ; le moment n'est pas loin, où vous la verrez forcée de se vendre elle-même.

Nous serions tentés de croire (et tel eût été le sentiment de Kant) qu'on a traité avec trop de sévérité la recherche que fit Cicéron des suffrages de ses compatriotes. Cette austérité de jugement, qui a porté quelques moralistes à blâmer le consul romain, prouve qu'ils n'étaient point entrés dans l'esprit des anciens gouvernements, dont le principal ressort etait le besoin de l'estime publique. La passion à laquelle l'auteur des Tusculanes sacrifia une partie de son existence, puisqu'elle le fit braver si souvent la haine des ennemis de l'état, a été, par tout pays, celle des grandes ames. C'est aussi la seule à laquelle les empires aient

dû leur force et leur gloire. Voyez combien il est avantageux pour une société que chacun des membres, dont elle se compose, consente à ne s'estimer lui-même que par l'opinion qu'on prendra de lui dans cette société! N'est-ce pas déja un gage donné au bonheur de tous? Si le mélange des hommes et leurs réunions systématisées n'amenaient ce résultat, il faudrait le faire naître. Mais, indépendamment des institutions qui partout ont la sagesse de le favoriser, la nature y a merveilleusement disposé notre espèce. Soit qu'attristés de la courte durée de cette portion d'existence qui nous a été départie et que nous nous flattons sans doute de ressaisir quelque part, nous voulions en confier des parcelles, et par manière de dépôt, à des contemporains chargés d'en perpétuer la mémoire, soit qu'il appartienne à l'essence de notre ame de viser à l'extension et d'accroître le cercle de ses rapports, nous ressemblons à l'insecte qui, prêt à tirer, de sa substance, les fils de sa trame, va partout les attachant autour de lui, pour devenir ensuite le point central du mouvement qui doit agiter ce réseau. Le Caraïbe, alors même qu'il entonne sa chanson de mort, veut être estimé des ennemis qui le déchirent; c'est pour cela

qu'il les défie dans un reste d'existence. Voulait-il autre chose le prince qui, guerroyant loin de la Grèce, s'écriait, au milieu de ses fatigues : « O Athéniens, que de maux j'en-« dure pour vous plaire ! » Et Crillon, le brave Crillon, sollicité nuitamment de fuir du château de Marseille, par le duc de Guise, qui, pour le mettre à l'épreuve, lui affirmait la fausse nouvelle d'une irruption subite des ennemis dans le corps de la place, s'apercevant de la feinte après une résolution courageuse, ne prit-il pas le jeune homme au collet, d'un poignet vigoureux, et ne lui cria-t-il pas d'une voix forte, mais altérée : « Par la mort ! « si tu m'avais trouvé lâche, je te poignardais « sur l'heure ! »

Le courage, comme les autres vertus (peut-être est-il encore plus exigeant), a donc besoin de l'estime. Je ne sais si, sans elle, on pourra faire des dévots ; mais j'affirmerai que, sans elle, on ne fera jamais des citoyens utiles. Quelques moralistes recommandent à outrance le mépris de l'opinion publique : vrai propos de jongleur, s'il n'était un lieu commun suranné, puisque ceux qui mettent si bas l'opinion, ne le disent et ne l'écrivent que pour capter encore ses suffrages. J'aime beaucoup qu'on ait,

pour soi, le témoignage de sa conscience : mais une conscience, qui est toujours seule de son avis, est rarement exempte de reproches.

L'honneur et la pudeur, heureusement unis par le sage de Kœnigsberg, comme représentant les deux sexes par leur caractère distinctif, seront donc, à nos yeux, de nobles et de BEAUX sentiments. Ils nous offriront même la source où le génie de l'artiste pourra puiser l'idée du SUBLIME. Nous palpiterons d'enthousiasme, ou nous serons émus d'un tendre intérêt, au récit des actes qu'ils inspirent. Le coup mortel dont se frappa Lucrèce, surtout dans ses résultats, captivera toutes les puissances de notre ame. Nous ne dirons pas d'elle, qu'elle eut de la *pudeur*, puisque menacée du meurtre d'un esclave, avec lequel, sur la déclaration du jeune Tarquin, elle eût semblé avoir été surprise en adultère, elle préféra se rendre aux désirs outrageants de ce prince et mourir ensuite. Mais elle eut de l'*honneur*, et cet honneur, auquel elle sacrifia sa chasteté, réveilla celui de Rome assoupie sous le sceptre de ses tyrans. Nous dirons encore que, plus tard et dans la même ville, ce fut par patriotisme que Régulus, saintement cruel contre lui-même, s'opposa à l'échange des pri-

sonniers des deux républiques; mais que ce fût par *honneur* qu'il retourna chercher des supplices à Carthage, en respect de la parole donnée, et cet honneur fut SUBLIME. La pudeur a des charmes plus doux, et ses triomphes ont moins d'éclat. Aussi rarement, elle atteint à cette élévation. Il lui suffit d'arrêter, par d'utiles barrières, l'entraînement d'un sexe vers l'autre, d'étendre ses teintes modestes et purpurines sur le front de la vierge, et d'abaisser quelquefois son voile sur celui de l'épouse.

Nous allons reposer un moment notre attention. Une théorie brillante est mise en avant par Kant, sur les rapports du BEAU et du SUBLIME avec les divers tempéraments : elle appelle, de notre part, un examen approfondi; et pour que nos lecteurs puissent s'en mieux pénétrer, nous l'enfermerons dans un cadre particulier, en lui consacrant les premières pages de la seconde division de ce chapitre, ainsi que le docteur allemand l'a fait dominer lui-même dans cette belle partie de son travail.

CONTINUATION DU CHAPITRE II.

Suite de l'Examen philosophique, de la propriété du beau et du sublime, principalement dans l'homme.

Rapports du beau et du sublime avec les divers tempéraments.

Comme on l'a vu, dans l'opinion de Kant, le sentiment raisonné de la dignité humaine répond au sublime, et à ce titre il s'alliera avec le tempérament mélancolique : la bonté, fille de la pitié ou d'une bienveillance native, que le même écrivain regarde comme susceptible de s'élever à l'idée du beau, de le rechercher et de s'y attacher, sous quelque forme qu'il se présente, appartiendra au tempérament sanguin : par suite de la même classification, le sentiment de l'honneur, avec tous ses inconvénients et ses avantages, entrera dans le domaine du tempérament bilieux ; et la nullité d'émotions, ou du moins leur peu d'action sur la vie animée, devient le partage du tem-

péramentlymphatique ou phlegmatique comme l'appelle le célèbre professeur.

Il y a une certaine vérité d'ensemble dans ce système, et elle lui fera des partisans : plusieurs vérités de détails s'y groupent encore d'une manière fort piquante ; c'est assez pour décider, en sa faveur, le nombre toujours considérable des personnes qui, se plaisant à rassembler leurs observations dans un point de vue commun, s'épargnent ainsi, au profit de leur paresse, à chaque aperçu nouveau, les frais d'un nouvel examen. Ainsi, le tempérament donné, on aurait connaissance des goûts et des penchants ; ceux-ci une fois manifestés, le tempérament lui-même ne serait plus à mettre en problème. Il y a quelque chose d'expéditif dans cette manière de jauger la vie humaine, et d'en déterminer le côté moral et le côté physique par des réciprocités qui ne sont pas toujours concomitantes. Nous sommes loin de l'admettre sans réserve, car elle mettrait, plus d'une fois, nos calculs en défauts ; cependant, comme généralité, nous ne la repoussons pas non plus. L'étude que nous allons en faire ne saurait être dépourvue d'intérêt, surtout dans la partie qui admet des applications.

L'influence organique sur les affections morales n'est plus contestée. La physiologie peut seule nous présenter le fil nécessaire, pour marcher dans le labyrinthe du cœur humain. Faute de ce guide, la science philosophique ne serait désormais qu'une discussion oiseuse et stérile en résultats. L'immortel Bossuet avait semblé le pressentir, quand il publia son étonnant traité sur la *Connaissance de soi-même*. Il devança son siècle par cette dernière production, et fit un grand pas vers les acquis positifs du nôtre. Tout y est remarquable, jusqu'aux concessions, contenues dans les derniers feuillets; concessions qui, au besoin, confirmeraient notre doctrine. Nous les avons déposées textuellement dans nos *Inductions* (1).

Si le système nerveux n'est tout l'homme, il représente au moins l'homme tout entier; les autres systèmes ne lui ont été donnés que pour supports de celui-là, pour moyens de nutrition, par conséquent de conservation,

---

(1) Nous prions de nous excuser si nous renvoyons, plus d'une fois, nos lecteurs à cet ouvrage; mais ils ne doivent pas se plaindre qu'il y ait de la suite dans nos idées. Leur épargner l'ennui des citations n'est pas non plus un tort à leur égard.

pour moyens d'exécution, et pour complément de moyens de relations (1). Il y a encore lieu de croire que, dans l'union des sexes, c'est la substance nerveuse qui engendre. Envain voudrait-on frapper cette doctrine de réprobation, en taxant d'excès ce qu'elle accorde d'influence, à une partie saisissable de nous-mêmes, sur les destinées humaines. Comme nous n'avons pas dit ce que cette partie renferme, ce qui lui communique le mouvement, ce qui la rend apte à le recevoir et à le reproduire, notre assertion n'a rien de hasardé. Toujours est-il vrai que si l'on pouvait entrer dans le dessein de la création primitive, tel qu'il a dû éclore de la pensée d'un Dieu, s'il était permis de soulever un coin du voile qui recouvre ces belles et sublimes intentions, on verrait, ainsi que nous avons osé plus d'une fois le dire, qu'assez bon pour vouloir partager avec d'autres êtres le bienfait

---

(1) Les systèmes, osseux, intestinal, artériel, musculaire, sexuel et locomoteur. Ce dernier est gouverné par l'expansion des nerfs de la moelle épinière. L'Ecclésiaste nous apprend bien la haute importance du système nerveux, lorsque, pour indiquer l'heure de la mort, il emploie la belle métaphore suivante, par allusion, sans doute, à la moelle épinière : « Quand la chaîne d'argent sera rompue, etc. »

de son incompréhensible existence, l'éternel n'a pu y arriver que par la VIE (1), ou, ce qui est une même chose, par l'adjonction de l'esprit à la matière organisée. La supposition d'une intelligence purement mentale nous a semblé toujours inadmissible, en dehors de l'être-principe. Nous nous flattons d'avoir prouvé ailleurs (2) que cette intelligence manquerait de rapports avec la nature apparente et sensible, qu'elle serait sans relation avec des êtres de son espèce, ou que, dans le cas contraire, comme simple extension du pouvoir créateur, elle se confondrait avec celui-ci et rentrerait, par son essence même, dans le sein de la Divinité. Non sans quelque succès, nous avons fait concourir, à cette démonstration rigoureuse, des arguments empruntés de la théologie chrétienne.

Or, dès que DIEU s'est décidé à sortir de sa solitude auguste, par l'œuvre de son amour, il a ordonné à la matière de vivre et à l'esprit de l'animer. L'esprit n'a point d'éléments; il n'est donc point passible de combinaisons. Il

---

(1) Il est évident que nous n'entendons pas parler ici de la simple vie de végétation, ou d'assimilation.

(2) *Inductions*, livre IV.

eût partout offert la même simplicité, et par conséquent une parfaite similitude dans ses modes d'existence, si la matière avait été disposée d'une manière uniforme pour le recevoir; sous la main du Tout-Puissant, elle pouvait remplir cette condition: quoiqu'elle soit susceptible de se diversifier à l'infini, par une répétition exacte des mêmes calculs physiques l'homogénéité morale devenait possible (1). Quelques tribus animées ou végétantes, dans l'immobilité de leurs caractères spécifiques, extrêmement difficiles à saisir, en rendent témoignage. Mais le but du grand ouvrier n'eût pas été atteint; les intentions providentielles, également, eussent été trompées. Comme nous l'avons dit dans le premier chapitre de cet ouvrage, le fondateur de l'espèce humaine voulait qu'elle se composât d'êtres distincts entre eux, distincts pour lui, destinés tous à mériter, de sa part, une attention spéciale, faits pour se reconnaître entre eux, faits pour paraître sans confusion devant son trône, et pour y être rétribués suivant leurs actes.

---

(4) On n'a pas besoin de dire qu'il ne s'agit dans ce passage que d'une *possibilité divine?* Au reste la naissance des jumeaux donne du poids à notre opinion.

L'extrême division et les changements sans terme, auxquels la matière est toute préparée, ont merveilleusement servi ces vues. Le genre humain s'est fractionné avec noblesse, jusque dans ses moindres éléments, dignes à la fois d'appartenir au tout et de se réclamer eux-mêmes; car les moyens de résistance ont été livrés à la volonté dans la juste proportion des moyens accordés, contre elle, à l'attaque. Le libre arbitre est né au sein de cet équilibre, où il peut transformer en auxiliaires jusqu'aux troupes qui le menacent. Le type originel a prévalu en restant commun; mais chaque empreinte a eu sa physionomie propre. Aucun n'a cédé sa place; aucun n'a usurpé celle d'un autre; chacun sera trouvé à la sienne! Comment ce prodige s'est-il opéré, si ce n'est par une multiplicité indéfinie de combinaisons élémentaires qui ont fondé les divers modes d'existence?

Le système nerveux, dépositaire du SENTIMENT, qui est la plus mystérieuse des créations, puisqu'à parler exactement, il constitue l'ame, est modifié par les autres systèmes placés dans sa dépendance. La dernière et la plus parfaite des vertèbres, le crâne (1) le renferme, au sein

(1) Les anatomistes nous pardonneront d'avoir hasardé,

d'une pulpe médullaire, produit admirable et l'un des premiers jets de l'organisation humaine. Les solides et les fluides, après avoir lutté dans le reste de la machine, sous l'empire de la vie, avec des forces inégales, envoient, à ce dépôt, le résultat le plus pur de leur travail; et les quatre tempéraments, dont on est convenu dans les études physiologiques, mais qui sont susceptibles de nombreuses subdivisions, se forment et concourent à varier les traits, tant internes qu'externes,

---

pour le crâne, une pareille dénomination. Ils savent mieux que nous que la moelle alongée n'est qu'un prolongement de la moelle épinière, qui, par sa création, lui est antérieure ; ainsi que la moelle alongée précède, dans le fœtus, la formation de la pulpe cérébrale. La nature commence par projeter, sur un type commun, les corps des espèces en rapport avec la nôtre ; et comme la moelle épinière est la pièce importante de l'édifice, par son enveloppe osseuse, en tant que charpente, et par sa substance nerveuse, en tant que mobile du système locomoteur, c'est par là aussi qu'elle débute. A mesure que les classes montent, elle donne des annexes, elle sur-ajoute à la moelle dorsale. De vertèbres en vertèbres, qui ont toutes leurs renflements médullaires, elle arrive à la moelle alongée; et enfin, au crâne, sorte de renflement accordé à l'homme dans une capacité immense: ainsi demandons-nous à le considérer comme la dernière et la plus vaste des vertèbres qui, elle-même, n'est plus susceptible d'admettre de superposition. C'est le véritable fruit de l'arbre de vie, résolu ici-bas par l'Éternel.

de notre espèce. Les climats, avec les productions qui leur sont affectées, ajoutent leur influence à celle des humeurs; les conjonctures et les causes occasionelles jettent leurs accidents dans ce monde agité; les penchants y poussent les hommes en sens contraire, et l'harmonie sociale ne laisse pas d'en être l'heureuse et brillante conséquence.

Nous ne croyons pas qu'il fût toujours convenable d'assigner positivement tels goûts, à telle sorte de tempérament, chez un individu indiqué, car on risquerait de voir la nature infirmer plus d'une fois des arrêts aussi décisifs. Le mélancolique a ses accès de gaîté, et le sanguin a ses mauvais jours, où il disputerait d'acrimonie avec le bilieux, qui lui-même souvent parle et agit dans le sentiment d'une touchante bonté. Qui fut plus bilieux que Napoléon? Pour ceux qui l'ont vu après son voyage d'Égypte, son seul aspect déposait de cette qualité de son tempérament. N'ayant jamais eu de part directe ou indirecte à ses faveurs, nous ne pensons pas que notre témoignage devienne suspect, lorsque nous dirons qu'à moins d'un effronté mensonge de la part de tous ses biographes, il y a dans sa vie bien des actes dont s'honorerait celle des

princes les plus humains et les plus débonnaires. Nous irons plus loin, et nous ajouterons, que ce qui a porté à l'accuser d'insensibilité venait, chez lui, de calcul, comme ses conquêtes, ses invasions, ses guerres, ses batailles, où les hommes n'étaient plus à ses yeux que des signes mobiles de sa force et susceptibles dê'tre effacés, à l'instar de chiffres sur une table algébrique après la solution d'un problème difficile, tandis que ses déterminations les plus nobles provenaient de son cœur, contre lequel il s'est souvent armé de précautions malheureuses.

On voit, tous les jours, des êtres froids et phlegmatiques se livrer à des emportements qui répandent la terreur autour d'eux. On sait que ces caractères sont les plus propres aux entreprises commerciales, et à amasser les richesses qui en sont le but; les Hollandais, dans leurs marais plantureux, en fournissent la preuve permanente : eh bien! pour faire fortune, ne faut-il pas réunir, et presque dans la même proportion, l'activité à des soins soutenus? M. Lamoignon de Malesherbes, si cher aux lettres et auquel les lettres ont été si chères, qui, dans sa jeunesse, ouvrit son ame ardente au sentiment du BEAU, et qui, dans sa vieil-

lesse, atteignit le SUBLIME, en se sacrifiant à de royales infortunes, appartenait à cette catégorie. Il se montra, jusqu'au dernier de ses jours, actif, généreux, et sa gravité de magistrat eut, plus d'une fois, à souffrir de la vivacité de son humeur; car, suivant l'expression de Montaigne, il fut tout aussi prime-sautier qu'un autre, et que l'auteur des *Essais*, assez phlegmatique lui-même. Salomon Gessner et Benjamin Franklin, par leur constitution, penchèrent aussi vers ce tempérament: le premier, dans ses charmantes idylles, son *Daphnis*, et quelques parties de *la Mort d'Abel*, nous a bien appris que le sentiment du BEAU ne lui était pas étranger; sa muse, avec un égal succès, nous transporte sous la tente des patriarches, ou dans les champs de l'heureuse Arcadie: le second eût retrouvé le BEAU MORAL, s'il avait pu se perdre; plein d'une simplicité noble et religieuse, son caractère est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'humanité. Virgile n'aurait-il pas eu de l'affinité avec ce même tempérament, lui qui, suivant les traditions, fut exposé à des maux de tête fréquents, des embarras gastriques, une respiration pénible et des coliques auxquels il succomba en Calabre, tous symptômes d'affection

muqueuse ou pituiteuse (1)? Exempt d'irritabilité, contre l'ordinaire des poètes, il nous semble fortifier nos conjectures, par la douceur presque timide de ses mœurs et par ses manières pudibondes, qui lui acquirent le surnom de *chaste*, dont il jouit encore.

Serait-il reconnu que Kant, dans son examen, ne s'attache qu'aux tendances générales, nous n'en serions pas moins tentés de dire qu'il accorde trop à chacun des tempéraments en particulier, qu'il les rend trop exclusifs l'un de l'autre, et que la ligne de séparation qu'a mise la nature entre eux, si tant est qu'elle existe, n'est pas aussi sévèrement prononcée. Par exemple, on peut l'accuser d'avoir chargé le caractère du bilieux, sans en avoir saisi les traits principaux; on s'aperçoit facilement que le philosophe a voulu le mettre en rapport avec sa théorie de l'*honneur*, qui lui-même ne nous semble pas tenir une place assez distinguée dans le tableau. Le besoin de l'estime publique est pourtant le cachet d'une ame grande et élevée. Il

(1) C'est ce qui faisait dire à Auguste, assis à table entre Virgile et Horace : *Ego sum inter suspiria et lacrymas.* Pour sentir ce que ce mot a de plaisant, il faut se rappeler qu'Horace était, de son côté, affligé d'une fistule lacrymale.

ne faut pas davantage pour tuer l'égoïsme, ou au moins pour en changer la direction d'une manière utile à la société. Quand on nous objectera que l'ambition déborde souvent, du cœur qu'elle soulève, pour sillonner les états de sa course désastreuse, nous gémirons de ces excès; mais lorsqu'on voudra les rapporter à l'honneur ou au désir de l'estime, nous répondrons que cette soif immodérée de gloire, comme il arrive des meilleures choses, n'en est que la dégénération.

Nier que les actes de la vie humaine aient une base plus solide, lorsqu'ils sont fondés sur le sentiment raisonné du devoir, c'est ce que nous n'aurons garde de faire; nous soutiendrons seulement que le mobile du blâme et de l'approbation publique est consubstantiel à notre nature, que vu philosophiquement il vient de plus haut qu'on ne croit, et qu'il faut bien admettre comme vérité de fait un penchant louable en lui-même et auquel toutes les législations ont rendu hommage, en prenant pour auxiliaires de leur influence, la gloire et l'infamie.

Les principes, comme rentrant dans le domaine du SUBLIME, sont plus spécialement affectés, par Kant, au tempérament mélan-

colique : pourquoi le tempérament lymphatique, traité peut-être avec trop de mépris par notre auteur, n'entrerait-il pas en partage, à raison de la sagesse de ses vues, de la modération de ses désirs et de l'uniformité avec laquelle il suit une ligne prescrite? La fibre est molle, dira-t-on, chez cette sorte de gens, et généralement ils ont peu de caractère : pure erreur, puisque, l'impulsion étant une fois donnée, on les voit rarement s'écarter de leur route, ne fût-ce que pour s'éviter la peine d'en prendre une autre. Dans ces terres de vallée lourdes et humides (l'expérience de tous les jours l'atteste), les principes, peu amis qu'ils sont de l'exaltation, acquièrent une force de plus; ils deviennent des habitudes.

La théorie de Kant est spécieuse; elle ne manque pas d'éclat, et comme généralité, il faut convenir qu'elle est vraie, sauf le jugement que le lecteur portera de nos remarques. Mais par combien d'exceptions ne serait-elle pas susceptible d'être modifiée? combien de nuances et d'appendices ne pourrait-elle pas admettre? Qui se flattera d'apprécier toutes les causes, seulement physiques, propres à faire passer un tempérament du sanguin au mélancolique, de celui-ci au bilieux? Les ten-

dances du sentiment varieront-elles alors avec ces mutations? De la bonté native, déja inclinée vers le BEAU, puisque, suivant le professeur de Kœnigsberg, elle en est l'amour, la pensée s'élevera-t-elle au SUBLIME des principes, pour redescendre dans le simple sentier de l'HONNEUR, voilé bientôt lui-même par les exhalaisons d'une constitution phlegmatique qui précède souvent la vieillesse (1)? ces questions sont du ressort de la haute physiologie : un personnage éminent va nous aider à les résoudre.

Louis XIV passe pour avoir eu un tempérament sanguin : cette opinion est fondée sur d'autres preuves que sur les copieuses palettes de sang dont d'Aquin ordonnait l'extraction périodique aux dépens de la veine royale (2). La première jeunesse de ce prince

---

(1) Le tempérament de NAPOLÉON paraît, jusqu'à un certain point, avoir subi cette dernière modification; dès avant sa résidence à l'île de Ste-Hélène, et malgré le climat rigoureux de ce rocher, sa fibre resta molle; l'ame seule, chez lui, fut douée d'énergie. Consultez à ce sujet *le Mémorial* de M. de Las Cases, ouvrage plein de vérité, d'une lecture entraînante, et, entre tous, celui où Napoléon conserve le mieux sa physionomie. On voit bien que le portrait est fait *en présence*.

(2) Voyez les Mémoires de Dangeau et autres; ils vous apprendront que Louis XIV était saigné vingt fois par an.

sembla consacrée tout entière à l'éclat des fêtes, aux illusions des spectacles, et à la société des femmes. Ainsi nous découvrons, dans cette recherche, le goût ou le sentiment du BEAU que notre auteur affecte par privilége au tempérament sanguin. Les appas des deux Mancini (Marie et Olympe) commencèrent par captiver le fils d'Anne d'Autriche; et bientôt les graces plus douces et plus modestes de La Vallière trouvèrent le chemin de son cœur. Ce fut à vingt-sept ans qu'il eut cet attachement : alors il lui fallait de l'amour pour de l'amour; il le rencontra, chose bien rare, embelli de mille charmes qui semblaient s'ignorer eux-mêmes!

Les treize années qui suivent marquent la période de son plus grand faste. Ce fut au milieu de ses désirs ambitieux et des brillants reflets d'une gloire souvent méritée, qu'on le vit enchaîné par madame de Montespan,

---

Pauvre raison humaine! On nous disait que nous avions trop de sang, et on nous en enlevait une partie; on nous disait que nos penchants les plus doux étaient vicieux, et au lieu de les régler avec sagesse, on travaillait à les détruire : autant eût valu anéantir l'homme d'un coup, puisqu'on ne le voulait ni comme DIEU, ni comme la nature l'ont voulu.

belle, mais qui l'aimait peu; spirituelle, mais altière et impérieuse. La vie de Louis XIV, ses mœurs privées, une certaine austérité qu'il fit régner autour de lui et qui parut se répandre jusque sur ses liaisons amoureuses, ses conquêtes, sa joie de voir à ses pieds les envoyés de Gênes et de Rome, les grands talents qu'il protégea, les magnifiques monuments dont il jeta les fondations, l'asile qu'il ouvrit à la vieillesse des braves, tout nous porterait à croire qu'il avait passé du tempérament sanguin à ce tempérament mélancolique, dont Kant remarque la tendance vers le SUBLIME.

Mais, certes, ce tempérament dut se modifier encore, si l'on en juge par le ton despotique que le roi affecta dans les années suivantes, par la déplorable personnalité qui lui fit regarder la France comme son bien propre, et l'intérêt de vanité qu'il mit à soutenir la guerre d'Espagne. Les chagrins, triste cortége de revers, dont il eut d'autant plus à souffrir, qu'il eut à leur opposer une sérénité de commande, l'extrême dévotion par laquelle, après avoir faussé la droiture naturelle de son cœur, il fut poussé dans des voies d'intolérance, les persécutions que les protestants durent à ses édits, l'étiquette glaciale de sa cour, jadis

livrée aux fêtes et aux plaisirs, et finalement les fantômes de représentation avec lesquels on amusa sa vieillesse chagrine, remplissent une troisième époque, où le tempérament dut passer du mélancolique au bilieux. Aussi la femme, dont il fit sa société, par suite de son entraînement vers un sexe, auquel l'attacha le fonds primitif de sa constitution sanguine, donne le dernier coup de pinceau à cette période. Madame de Maintenon, après avoir longtemps renfermé, en elle-même, ses vues ambitieuses, à force d'opiniâtreté, se ménagea des succès, aussi brillants qu'elle pouvait les désirer, et qui n'en trompèrent pas moins ses espérances. Tout se borna, pour elle, à la jouissance d'un règne secret avec tous les inconvénients du favoritisme, d'une dévotion politique avec ses ennuis, et d'une maison d'éducation à gouverner. De l'orgueil et toujours de l'orgueil, mais de cet orgueil triste et fâcheux qui enfle le cœur sans le nourrir, voilà ce qui attendait le couple auguste et septuagénaire (1), sous les riches portiques de Ver-

(1) Nous prenons le terme moyen des années d'union presque légitimée, que le roi et Madame de Maintenon eurent à parcourir ensemble.

sailles et dans les salons embellis du prestige des arts, auquel on était devenu insensible.

Ainsi, dans la longue carrière de Louis XIV, trois révolutions sont parfaitement caractérisées par trois maîtresses de goûts bien peu semblables. La Vallière, Montespan, Maintenon, à combien de souvenirs vos noms servent de rappel! Vous fûtes belles toutes les trois, mais presque de vos contrastes et de vos oppositions, car ce que vous eûtes de commun fut la moindre partie de vous-mêmes! Quels changements ne durent pas s'opérer dans les penchants de l'homme que vous entraînâtes tour à tour, puisque vous ne parvîntes à lui plaire que par des qualités qui s'excluent! Tendre et sensible, l'une de vous, dans ses attraits délicats, devint presque l'emblème d'un âge de bonté, de graces décentes et d'amour du BEAU. Enorgueillie de ses formes superbes, piquante par l'originalité naturelle d'un esprit vif et impérieux, une autre signale l'âge de la gloire, des vastes projets, des grandes pensées poussées dans l'avenir et quelquefois du SUBLIME; tandis que la dernière, belle encore sous les demi-teintes d'un deuil presque religieux, s'empare d'un homme qui a déja usé la vie, devenu humoriste, frappé par l'adversité, et ne s'en con-

solant qu'en sacrifiant aux pointilleuses observances de l'étiquette que Kant, par abus, range dans les attributions de l'HONNEUR. Pour le philosophe, cette femme servirait à personnifier l'âge des soucis, des inquiétudes encore ambitieuses, lorsque les moyens manquent de les satisfaire, et d'un pouvoir naguère absolu avec grandeur, quand il était soutenu par ses forces viriles, mais qui, dans sa caducité, n'aspire plus qu'au fanatisme.

Est-ce l'histoire particulière d'un homme que nous venons de raconter? Non. C'est la nôtre, c'est celle de tous les hommes; et quoique les mutations, qui se sont opérées dans la vie de Louis XIV, aient quelque chose de très-tranché et de très-remarquable, nous laisserons à d'autres, s'ils le veulent, le soin d'en tirer des inductions contre le système de Kant: nous nous bornerons à dire que le tempérament se modifie à la longue dans tous les individus, qu'il se nuance, qu'il prend la teinte de l'âge, quelquefois celle de la fortune, mais qu'au fond il conserve sa tendance primitive. Nos remarques même sur Louis XIV en font foi. Cet homme eut le sentiment du BEAU; il aima constamment ce qui est grand et noble, ce qu'il crut tel; il se l'exagéra quelquefois; son

goût fut souvent égaré, et il porta la peine de la politique odieuse du cardinal-ministre, qui n'eut pas la probité d'accorder, à la jeunesse de son roi, une instruction réclamée aussi fortement par l'intérêt des peuples que par la dignité du trône.

Tout ce que nous pourrions conclure de ces observations, susceptibles d'être portées beaucoup plus loin par une physiologie attentive, c'est que les âges exercent une puissante influence sur nos goûts, déterminés eux-mêmes dans le sens des besoins nouveaux, dont ils deviennent le signal. Ainsi, ce qui nous occupe ici d'une manière spéciale, le BEAU, appartiendrait à la jeunesse, qui est l'époque des tendres attachements et des unions sympathiques, tandis que la maturité de notre carrière réclamerait le SUBLIME, vaste domaine des grandes pensées et des nobles inspirations. Effectivement, l'apparition des principaux chefs-d'œuvre en possession de l'estime des peuples, date de cette époque de la vie humaine. Quant aux sexes, ils auraient aussi leur influence déterminée par les besoins particuliers à l'un et à l'autre; nous serons conduits à évaluer celle-ci dans l'examen du prochain chapitre, où Kant répand, sur ce sujet, une grace et une fleur de pensée, qui sem-

blent dérobées au sujet lui-même; et comme les climats ne peuvent être déshérités de leurs droits, nous verrons, en discutant le chapitre IV, comment ils modifient les tendances nationales vers le sentiment du BEAU et du SUBLIME. C'est par là que se complète, sur cette matière, le système du père de la philosophie allemande. La place donnée aux Français, dans ce travail, n'est pas d'une médiocre étendue : assez bien jugés, quand l'ouvrage du célèbre professeur parut, ils le seraient fort mal aujourd'hui, si la sentence portait sur les mêmes données. Notre tâche sera de rectifier ces dernières, ou de leur en substituer de nouvelles.

Non sans finesse dans ses aperçus, notre auteur prétend que, par la manière d'envisager les choses physiques et de s'acquitter des plus simples devoirs de la vie ordinaire, un homme pourrait se faire connaître, ou au moins pressentir, sous le rapport de ses aptitudes morales d'un ordre plus relevé (1). Cette manière de procéder, par moyen d'analyse, à

(1) Gallien et quelques écrivains modernes se sont proposés le même problème; c'est par une idée toute pareille que Condillac termine son livre sur l'Origine des connaissances humaines.

l'étude de ses semblables, renferme quelque chose de fort attrayant pour l'imagination, qui se plaira toujours à se promener dans ses conjectures. Si celles-ci, le plus souvent, sont en défaut, au moins les succès obtenus, quelque rares qu'ils soient, ont l'avantage de flatter l'amour-propre; il en est alors comme de tous les secrets : on se sait plus de gré à soi-même de les avoir devinés, qu'on n'a d'obligation à autrui d'en avoir obtenu la confidence.

L'originalité et la singularité des manières extérieures pourraient bien indiquer celles de l'esprit; mais les talents et les vertus sont généralement loin de s'annoncer par des dehors analogues à leur mérite. Leurs habitudes sont, presque toujours, celles de la vie commune. Le général des Achéens, Philopœmen était invité par ses hôtes à fendre leur bois. Lamoignon de Malesherbes a été souvent méconnu dans sa simplicité socratique. Le génie de J.-J. Rousseau se laissait à peine entrevoir; l'enveloppe en était rude et grossière. Son esprit ne marchait même qu'avec une certaine paresse, dont l'auteur d'Émile avait la conscience. Sentant son infériorité dans la conversation, il était sans cesse tenté de recourir à son écritoire, soit pour se disculper devant un ami,

soit pour parler à sa maîtresse (1); il ne savait aimer et se faire aimer, raisonner et convaincre que la plume à la main. En plus d'une rencontre, pris pour un ouvrier obscur (ce qui ne lui déplaisait pas, car avec le sentiment personnel de ce qu'il valait, le contraste entre l'opinion d'un passant et l'opinion publique, tant de fois manifestée, lui offrait un mets d'une saveur piquante (2) pour son amour-

---

(1) C'est à cette habitude que nous devons la lettre, exubérante de sentiments et brûlante de style, qu'il adressa, de l'Hermitage, à Madame d'Houdetot, lettre que nous croyons avoir été confiée en original à St.-Lambert, et détruite par ce dernier. Nous avons donné, sur ce sujet, quelques motifs de nos conjectures, à la suite de cette même lettre, dont M. de Musset, l'un des principaux éditeurs de Rousseau, a fait jouir le public.

(2) Ajoutons que le pauvre Jean-Jacques, navré des calomnies dont il fut victime, et dont il s'exagéra l'importance à lui-même, était bien aise d'y trouver un démenti dans l'accueil honnête, ou cordial, de quelques gens de classe inférieure, aux yeux desquels il passait tout simplement pour un *bon homme*. Ce jugement sur apparence devenait, pour lui, une pièce au procès, et l'oubli de sa qualité d'auteur tournait, dans sa pensée, au profit de sa justification. Si nous avons bien compris cet être, il devait dormir d'un meilleur sommeil, le jour où il avait été salué par un inconnu; cela n'est pas d'un méchant.

Il est de mode aujourd'hui, en France, de médire au moins de cet homme, quand l'étranger l'honore; et ce n'est pas sans émotion que nous avons vu à l'Hermitage,

propre); jamais il ne fut pris pour un homme supérieur par ceux qui ne le connaissaient pas. L'erreur fut complète chez mademoiselle Clairon, où on le reçut, même après l'avoir attendu, sans croire à sa présence. Si Kant, mettant sa règle à l'épreuve, avait prononcé sur Voltaire, et s'il avait déterminé son jugement par le peu de goût que l'auteur du Siècle de Louis XIV eut constamment pour la musique, il se fût encore mépris, d'une étrange façon, sur le style de cet écrivain.

Il n'y a rien de plus journalier et de plus inégal que les esprits d'un mérite transcendant. Plusieurs, et avec raison, font succéder à l'exaltation du travail, le laisser-aller de la vie domestique. Semblables aux grands seigneurs, qui, lassés de leur faste, se plaisent à descendre dans une société plus libre, où ils trouvent encore ce qu'ils veulent de respects, sans en avoir l'ennui, les gens de lettres les plus distingués souhaiteraient, dans leurs loisirs, qu'on les dispensât d'être spirituels; ils préféreraient à toutes autres, les maisons où cette

---

une Anglaise baiser, avec attendrissement, la petite table vermoulue, sur laquelle on lui assura que la Nouvelle Héloïse avait été écrite.

dérogeance leur serait permise, et où, pour me servir de l'expression de Montesquieu, on se contenterait de leur esprit de tous les jours. Aussi leur voyez-vous affermer deux chambres et un jardin en dehors de la barrière, pour y cesser d'être sur les tréteaux. On n'imaginerait pas de combien d'hommes supérieurs sont peuplées, à Paris, les salles des petits spectacles; il en est une qui en mérite à peine le nom (1), voisine du jardin du Luxembourg, côté du soleil couchant: eh bien! j'y ai vu entrer un des penseurs les plus profonds du siècle, un orateur distingué dans notre chambre des communes, un de ceux-là même dans la bouche desquelles la parole a le plus de puissance! Le lecteur m'épargnera une désignation plus caractéristique; le nom sera plus tôt sur ses lèvres, qu'il ne se trouverait au bout de ma plume.

Je me souviendrai toujours de mes rapports avec un homme retiré à la campagne, et qui, depuis que nos relations sont devenues moins fréquentes, a montré assez d'aptitude à s'occuper d'objets de morale et de haute philosophie, j'avoue que je n'en eusse guère eu le

(1) Les places y sont à 4, 12, et 20 sols.

soupçon; car, lorsque dans un beau jour d'été, j'arrivais pour le voir, c'était presque toujours à deux cents pas de sa maison qu'il recevait ma visite, dans une pièce de terre qu'il avait défrichée, et là (je ne saurais y songer, sans faire revivre, en moi, l'impression de ce que ce spectacle avait de plaisant) je le rencontrais couvert de poussière et haletant sur la pente d'une colline qu'il gravissait avec peine, chargé, comme une bête de somme, de cailloux ramassés çà et là à la surface du sol. Il en portait dans les mains, il en avait entre les bras, et ses poches en étaient pleines, jusqu'à ce qu'il eût atteint le fossé où il s'en débarrassait et près duquel j'apercevais un livre, dont le signet ne changeait guère de place. C'est ainsi qu'au bout de dix années révolues, il est parvenu à épierrer trois ou quatre arpents d'assez mauvais terrain. Je m'avisai de lui dire un jour : « Vous voilà donc, mon ami, comme le vieux « Dolius et ses enfants, bons serviteurs de leur « maître et roi, occupé à ramasser des pierres « dans votre Ithaque : à force de sueurs, de « voyages et d'usure de vos habits, vous par- « viendrez à en dégager cette pente; mais en « huit jours, le moindre enfant, avec un pa- « nier, y réussirait mieux que vous. » « Cela

« est vrai, me répondit-il, mais il faut faire « quelque chose en ce monde; et si, plus « heureux que Sisyphe, je porte là haut mes « pierres, au moins, dans ma vie et surtout « pendant ce temps, je n'en aurai jeté à per- « sonne. »

Puisque je suis sur le compte de cet homme qui a commencé par tromper ma science conjecturale, j'ajouterai que je n'ai trouvé aucun rapport entre sa physionomie et ses études constantes et opiniâtres. Celle-ci, assez peu bénignement traitée de la nature, avait pourtant un caractère particulier, auquel je n'ai pris garde que, lorsque, marchant à côté de mon ami dans les rues de la capitale, je me suis aperçu que les regards se tournaient quelquefois vers lui, avec une expression, nullement hostile à la vérité, mais accompagnée pour l'ordinaire de ce léger sourire, signe le moins équivoque d'une tendance peu favorable au SUBLIME. Si le rire, comme l'affirme un ancien, procède, dans celui chez lequel on l'observe, de la conscience de ses avantages vrais ou présumés sur l'être qui provoque cette dilatation musculaire, la figure de mon ami aura rendu bien des gens contents d'eux-mêmes. Quant à lui, il ignore cet effet de sa personne sur autrui, et je ne

crois pas qu'il fût fort ému de l'apprendre. Cependant sa conversation m'a plus d'une fois étonné par des aperçus de haute philosophie, qui, si je ne me trompe, sont moins dans le cas d'être rapportés à des lectures qu'à des réflexions fortes et suivies.

Il n'échappe pas à Kant que les hommes chez lesquels on rencontre le goût des petites choses sont peu propres à nourrir en eux, et par conséquent dans les autres, le sentiment du BEAU et du SUBLIME. Nous rangerons, dans la même catégorie, les gens méthodiques. J'ai beaucoup entendu, dans ma vie, vanter l'esprit d'ordre et de régularité; et je ne pense pas que, dès qu'il excède une certaine mesure, il soit rien au monde de plus propre à refroidir le cœur et à resserrer la pensée. A l'égard de celle-ci, voyez les avares : leur exactitude minutieuse remplit leur coffre, mais leur tête reste vide. Pour ce qui est des affections de l'ame, on remarquera que les hommes voués à une vie très-régulière, comme les cénobites, les ecclésiastiques cloîtrés et les personnes des deux sexes réunies dans des pensionnats, finissent par se montrer très-peu sensibles (1).

(1) Je ne dis pas qu'elles manquent de charité dans un

L'agonie sonnera au clocher voisin, sans leur causer d'alarmes; le cadavre passera devant leur porte, sans que leur paupière en soit plus humide; une autre cloche frappera leur tympan après celle des funérailles, et, quelque chose qu'elle ordonne, ce sera toujours une distraction. La force des habitudes prévaut tellement sur ces êtres, qu'un dérangement apporté dans l'heure de leur repas, ou dans celle de leur sommeil, suffirait pour altérer une vieille amitié.

Cette observance ponctuelle des mêmes usages, cette répétition exactement périodique des mêmes actes, fussent-ils d'une nature morale ou religieuse, quand elle jette son joug de plomb sur nos têtes, semble plus appartenir à un mécanisme monté avec soin, qu'à une créature faite, par sa pensée, pour commander au temps lui-même. Je ne sais si je me trompe, mais je me dirais volontiers que le libre-arbitre a perdu une grande partie de sa force chez cette sorte de gens. Dominés par une puissance quasi matérielle, à laquelle ils se sont volontairement soumis, ils se trouvent

---

sens; mais cette charité n'est plus qu'un devoir, et finit par en avoir toute la sécheresse.

tout à coup arrêtés, et souvent sans s'en apercevoir, lorsqu'il s'agirait de s'armer d'une résolution prompte et courageuse. Il leur faut consulter la pendule, le calendrier, le thermomètre, que sais-je (et qu'on me passe cette expression), peut-être jusqu'aux évolutions d'un rouage culinaire. Non, la dignité humaine ne peut se trouver là où une détermination est sans cesse prête à nous échapper avec le sentiment de nos moyens personnels! Ainsi le génie se trouve chargé d'entraves, qu'il ne brisera peut-être jamais, en Chine et au Japon; ainsi l'a-t-il été en Égypte et dans tous les gouvernements théocratiques, qui régissent leurs sujets par des règles invariables, imposées à la vie de chaque jour et de chaque moment. Garrotté dans des habitudes auxquelles on donne la consécration du devoir, l'homme reste stationnaire. La pensée n'a plus d'essor; elle ne reçoit aucune secousse de ses organes, assujétis eux-mêmes à des mouvements uniformes. Toutes les cordes de l'esprit deviennent isochrones; tous les sons qu'elles rendent se confondent dans un seul: certes, c'est ne pas mourir; mais je n'oserais assurer que ce fût vivre! Nous n'avons pas besoin de remarquer que le sentiment du BEAU et du SUBLIME ne s'obtiendra

pas à de telles conditions : depuis que le monde existe, qu'est-il sorti de grand des retraites monacales, ou autres, gouvernées par le battant d'une cloche? Leur doit-on l'Iliade, l'Énéide, la Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, le Télémaque, Cinna, l'Oraison funèbre du grand Condé? Est-ce là que se sont formés les Socrate, les Démosthène, les Caton, les Marc-Aurèle, les Montaigne, les L'Hôpital, les Henri IV, les Algernon-Sidney, les Washington, et cette foule de citoyens qui, sur les deux hémisphères, honorent aujourd'hui leur siècle? Est-ce là que des projets généreux ont fait palpiter le sein de l'homme, et l'ont soulevé d'une noble ardeur, avant d'être transformés en actions? Non, trois fois non! Kant vous a déja dit, avec une sublime énergie, ce qui est sorti de ces asiles; pour s'en souvenir, l'espèce humaine n'attend pas qu'on lui en donne la contre-épreuve. Nous n'ignorons pas que la retraite a ses avantages et ses douceurs, que nous en avons même besoin, ne fût-ce que pour y mûrir nos aperçus : mais chercher la solitude, ce n'est pas implorer la mort; et creuser, tous les jours, sa tombe, n'est pas la meilleure manière de se préparer à y descendre.

Le lecteur reconnaîtra sans peine, au ton que

nous prenons dans cet écrit et qui n'est point en désaccord avec nos précédents ouvrages, qui, quand nous avons parlé de l'UTILE, comme règle de nos appréciations, nous n'avons point entendu nous inscrire dans le cercle des intérêts de la vie matérielle, ou simplement organique. L'UTILE, dans l'acception que nous lui donnons (et Kant la confirme lui-même en termes formels et positifs), embrasse tout ce qui peut servir à l'individu ou à l'espèce; tout ce qui n'implique pas contradiction avec les droits de notre semblable au bonheur; tout ce qui, perfectionnant notre être ici-bas, peut le disposer à une plus haute destinée; tout ce qui, après avoir versé dans notre ame des sentiments doux pour autrui et reconnaissants ou soumis envers le ciel, assouplit, quand le soir est venu, l'oreiller sous notre tête; enfin, tout ce qui rentre dans la vie de relation, pour la parer de jouissances honnêtes ou l'ennoblir par des sacrifices. « JE NE VOIS PAS, dit très-bien l'auteur des *Considérations*, POURQUOI TOUT CE QUI N'EST DÉSIRÉ QUE PAR MON SENTIMENT LE PLUS VIF ET LE PLUS DÉLICAT, NE SERAIT PAS MIS AU NOMBRE DES CHOSES UTILES. Ainsi, nous trouverons une utilité à soigner notre personne; c'est l'œuvre du Créateur, et l'on prouve

ainsi qu'on a quelque estime de soi-même ; il y aura de l'utilité à nourrir son esprit d'une lecture attachante, morale, ou simplement propre à procurer une distraction agréable ; si ce n'est étendre la sphère de nos idées, c'est au moins accorder quelque relâche au principal organe avec lequel notre sentiment opère : mais, ce qui, dans nos actes, remontera vers un but plus important ; ce qui nous rattachera par des liens plus forts à notre pays, aux persécutés, aux êtres souffrants ; ce qui mettra le mieux notre cœur à l'unisson du plus beau vers de Térence (1), de ce vers bien supérieur à celui où Didon avec tant de vérité, au nom de ses propres infortunes, offre un asile aux Troyens battus de la tempête ; voilà, dis-je, ce qui, à nos yeux, sera vraiment UTILE, et par cela même, BEAU et SUBLIME. Je défierais qui que ce soit de me nommer

---

(1) *Homo sum : humani nihil a me alienum puto.* TERENT.
Non ignara mali, miseris succurrere disco. VIRG. Æn.

Le premier de ces vers fonde la pitié sur un principe ; le second, sur un sentiment : l'un est parfaitement placé dans la bouche d'une femme ; l'autre convient mieux à l'homme, qui, dans sa qualité même, trouve un devoir à remplir.

une chose belle, soit au moral, soit au physique, et qui ne le parût par un motif d'utilité, dont un homme, un peu exercé à se rendre compte de ses propres jugements, ne donnât aussitôt l'indication. Telle est sans doute la raison qui aura déterminé Kant à faire marcher, de conserve, l'intelligence et la pénétration du BEAU, avec ce qu'il en nomme le SENTIMENT; par là, notre théorie se trouve aussi complètement justifiée, que s'explique le sentiment lui-même.

Nous ne terminerons pas ce chapitre, sans rendre hommage au discernement avec lequel le sage de Kœnigsberg semble se féliciter de ce que le plus petit nombre des hommes se gouverne par des principes, regardant l'instinct de bienveillance qui dirige le plus grand nombre, comme bien moins exposé à s'égarer; voyant même, dans ces erreurs, moins d'inconvénients que dans celles des gens à principes, et ne se plaignant pas trop de ce que l'intérêt personnel, devenu le mobile de plusieurs autres, les fasse concourir, sans qu'ils s'en doutent, et par la permanence constante de cet intérêt, à la solidité de l'édifice social. Ce coup d'œil, sur l'ensemble de la famille humaine, a autant de justesse que de profondeur,

L'essentiel serait d'apprendre aux membres, dont elle se compose, que les intérêts individuels n'ont rien de contradictoire entre eux; que, loin de s'exclure, ils s'aideraient même, s'ils étaient bien entendus, ce que je regarde comme susceptible d'une démonstration rigoureuse, à moins que DIEU ne se soit mépris, dans ses vues, en nous créant pour l'état de société. Il est vrai qu'il faudrait commencer par réformer l'éducation, peut-être mieux, l'établir sur des bases nouvelles dans l'Europe, et principalement en France, où elle n'a pas le sens commun. Injuste envers la masse qu'elle n'éclaire pas et qu'elle devrait élever au sentiment de sa dignité, à l'aide d'une instruction, où LES DROITS ET LES DEVOIRS se tiendraient par la main, où ils seraient, à bien dire, les deux colonnes de la même page, elle est destinée, dans l'état présent, à devenir perturbatrice de l'ordre public, ou à consacrer l'inique envahissement d'une portion de la société par l'autre; vol moral d'autant plus manifeste qu'il se consomme avec l'argent de tous! Kant, dans le quatrième chapitre de son traité DU BEAU, a semblé entrevoir ce double inconvénient du système suivi : c'est beaucoup pour le temps où il tenait la plume.

C'est aussi un des hommes qui (1), dans ses ouvrages, a fait la guerre la plus vive à l'individualité, et il a eu raison; mais ici il nous semble avoir envisagé l'intérêt personnel d'une manière très-philosophique. Il lui donne, pour cortége, l'esprit de méthode, l'activité et la prudence. Avec cela, la société marche d'autant mieux, que l'amour d'une femme, le soin des enfants, la diversité des états, et, dans tous, le besoin de l'estime, échancrent passablement ces personnalités qui, en définitive, eu égard à la multitude de leurs relations, ressemblent à des cercles rentrant, plus ou moins, par leurs arcs, dans d'autres cercles auxquels celui de l'intérêt général sert d'enveloppe et de limites.

La philosophie n'a d'action que sur les sommités sociales. Il appartient ensuite à une saine politique de faire germer les bonnes idées et d'en étendre le bienfait par une sage application. Bientôt après le BEAU et le SUBLIME naîtront comme d'eux-mêmes et sans efforts. Ils se produiront d'autant mieux qu'ils trouveront des

---

(1) Nous avons donné quelques développements à notre opinion sur l'éducation présente dans un de nos écrits politiques : *Documents pour servir à l'Histoire de France*.

esprits prêts à les comprendre et des cœurs tout disposés à s'en laisser pénétrer. Ce n'est pas pour un petit nombre de privilégiés ou de prétendus amateurs, que l'art créera des chefs-d'œuvre, et qu'un noble sentiment exaltera les ames: une foule entière se pressera vers le Parthénon, pour y admirer le marbre sorti, depuis deux mille ans, des mains de Phidias; et tout un peuple, fier d'avoir eu ses ancêtres à Marathon, à Platée, à Salamine, ne voulant plus être accusé de dégénération, demandera des armes à grands cris pour marcher à la défense de ses remparts. Avec une chose publique, vous ne manquerez jamais de héros! Croyez-moi, commencez par leur donner une patrie : le ciel fera le reste.

FIN DE L'EXAMEN PHILOSOPHIQUE DU SECOND CHAPITRE DES CONSIDÉRATIONS SUR LE SENTIMENT DU BEAU ET DU SUBLIME.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE.

TROISIÈME CHAPITRE.

Considérations sur le sentiment du SUBLIME et du BEAU, par Emmanuel KANT.

De la différence d'aptitude au sentiment du SUBLIME et du BEAU, dans le rapport des sexes, et principalement dans la femme.

PLATON et quelques autres philosophes, qui se sont emparés de la fable des Androgynes, ont regardé l'espèce humaine comme un seul être, composé de deux parties distinctes et qui n'a d'existence que par leur rapprochement. Cette idée est ingénieuse; mais elle manque d'exactitude, en ce qu'un pareil être serait dépourvu d'unité. Si l'un des mes bras, ou l'une de mes jambes, étaient soumis à une autre volonté que la mienne, il est évident que l'un de ces organes ne m'appartiendrait pas : de même, on ne saurait supposer un être à deux intelli-

gences et à deux volontés, malgré les rapports qui pourraient exister entre elles. Ceux-ci nous conduiraient, tout au plus, à reconnaître une aptitude sociale; et c'est ce qui se remarque, au plus haut degré, entre l'homme et la femme, compris sous la dénomination de genre humain, dans laquelle figurent implicitement tous les individus des deux sexes chargés d'en assurer la perpétuité.

Indépendamment de la grande association des peuples préparée par la Providence, il y a donc eu une société plus intime et renfermée dans de plus étroites limites, dont la même sagesse a jeté les fondements entre les êtres admis à l'HUMANITÉ; et cette union qui détermine sans doute l'autre, parce qu'elle en est le premier intérêt, provient d'une différence sexuelle.

Cette différence a plusieurs caractères qui naissent de la diversité des besoins. Dès que nous aurons posé en fait que le plus prononcé, quant à la femme, que le plus influent sur ses destinées est de plaire et d'attacher, nous aurons reconnu, par cela même, que le type de la beauté réside essentiellement en elle. Cette raison philosophique nous semble décisive en faveur de notre axiome : en effet, lorsqu'un être a reçu une destination, les moyens doivent lui

avoir été départis pour atteindre au but qui en est le complément ; or, la femme étant pourvue de tous les dons les plus propres à lui soumettre l'homme, par l'influence des sens, encore plus que par celle de la pensée qui joue bien ici son rôle, mais d'une façon très-secondaire, il en résulte que, quant à l'homme, tel qu'il est organisé dans la présente économie, la femme est l'image d'un BEAU réel et effectif.

L'homme, de son côté, doit bien plaire à la femme ; mais comme il doit entrer dans l'attachement de celle-ci, beaucoup plus de motifs indépendants des formes corporelles que dans les goûts de celui-là ; comme ces motifs, en quelque sorte, tiennent plus à un raisonnement suivi que ceux par lesquels nous sommes entraînés vers cette agréable moitié de l'espèce humaine, nous devons encore conclure que, s'il était possible de donner au beau viril et physique un caractère absolu, il existerait toujours dans un degré inférieur au beau féminin considéré sous les mêmes rapports.

Nous croyons ces déductions peu susceptibles d'être contredites. Cependant l'homme et la femme étant des êtres doués d'une grande intelligence, propre à les conduire à des aperçus moraux, il doit arriver que, dans l'in-

térêt de la société, dont ils sont les fondateurs, des éléments d'une nature plus délicate se combinent avec les motifs d'une détermination sensuelle, et qu'ils prédominent même dans leurs affections réciproques, bien que le fonds de ces dernières ne cesse pas de tenir à une nature organique.

Ces éléments de beauté plus fins, plus dégagés de la matière, au travers de laquelle on les verra transpirer, pour ainsi dire, constitueront le BEAU moral dans les deux sexes. Ce beau sera, inévitablement, la promesse rendue sensible des qualités intérieures qui leur sont propres à chacun, et que l'un des deux souhaite trouver dans l'autre.

En raisonnant d'une manière conséquente à nos principes, on verra que ce qui est le plus généralement connu, sous le titre de BEAU ou de gracieux, se rencontrera chez la femme, tandis que le fort et le noble, dans leurs apparences expressives, seront la partie spéciale de notre domaine.

Poursuivant cette série logique, nous dirions que la femme n'est pas condamnée, pour tout emploi, à désirer ou à appeler à ses côtés les graces dans lesquelles elle sait que réside sa force d'attraction, puisqu'elle est réservée à

juger chez nous des qualités plus solides : ainsi le grand, LE SUBLIME même, seront dignement appréciés par elle. Comme elle en profite et qu'elle y trouve un gage de la protection dont elle ne peut se passer, il faut bien qu'ils agissent, sur elle, comme moyens de lui plaire ; mais en vertu de la loi, qui lui en fait sentir le besoin dans un autre être, elle ne les produira elle-même que par exception.

Nous ne prétendrons pas pour cela, non plus, abaisser le caractère de l'homme, ce qui résulterait de l'analogie, par suite de laquelle on le croirait seulement propre à prononcer sur des qualités physiques, objet plus spécial de ses recherches dans l'union sexuelle ; et la raison, nous la dirons avec une bonne foi qui écartera tout soupçon d'adulation d'une théorie, certes assez favorable aux femmes, puisque, sans les déshériter des autres bienfaits de la nature, elle nous apprend à voir, en elles et rien qu'en elles, le type du BEAU organique.

Cette raison la voici : l'homme n'a pas reçu la seule destination de cultiver le sexe avec lequel il a été mis en rapport. Il a de plus hautes destinées à accomplir ici-bas et des devoirs plus sérieux à s'imposer. En effet, il n'est absorbé par les attachements de cette nature qu'à une

seule époque de sa carrière terrestre (1), tandis que la femme, soit que le sentiment de la faiblesse reste chez elle en permanence, soit que son sein contienne de nouveaux germes d'affection que la maternité développe, passerait sa vie à aimer, ce qu'elle fait réellement jusqu'à sa dernière heure et jusqu'à son dernier soupir, qui n'est souvent qu'un soupir d'amour. La portion la plus active, la portion sévère même de l'existence sociale a été commise à l'homme; son entraînement vers l'autre sexe, comme nécessité de l'ordre physique et moral, en est le délassement et le doux loisir : mais, la portion gracieuse du sort de tous les deux a été confiée à la femme. Pour elle, plaire, fixer, charmer sera une affaire et une affaire souvent traitée avec toute l'application et toute la profondeur de la pensée, si ce n'est en la présence de l'homme, aux yeux duquel il faut encore dérober l'empreinte de ce travail, ce qui en est le chef-d'œuvre.

Notre dernier ouvrage (2) renferme une suite

---

(1) La passion des femmes chez l'homme est dans son paroxisme pendant la jeunesse, passé laquelle, la raison reprend ses droits, et, en le modérant, dirige ce penchant vers le bonheur.

(2) *Du* BEAU *dans les Arts d'imitation.*

d'observations, propres à confirmer ce que nous soumettons ici au simple raisonnement, c'est-à-dire l'existence du BEAU PAR PRIVILÉGE DANS LA FEMME : il en est une, surtout, que nous prions de ne pas oublier et qui concerne le *beau idéal*, dont nous contesterons l'existence, tant que nous sentirons, en nous-mêmes, une puissance de réflexion. On a prétendu que les artistes anciens avaient eu en vue ce caractère de beauté, lorsque leur ciseau a tiré du marbre les statues des dieux, avec lesquels leur ardente imagination s'était mise en rapport. Si je ne me trompe, les figures de l'Apollon, du Bacchus, du Ganiméde, de l'Hermaphrodite et, plus d'une fois, de l'Antinoüs, ont servi à fonder cette doctrine : eh bien, nous avons remarqué, et nous prions de remarquer avec nous, que ces statues offrent, à plusieurs égards, un dégagement de formes viriles qui, par un mensonge plein d'adresse, viennent se fondre imperceptiblement dans celles de la femme. Ainsi, des bras et des jambes musclés avec moins de saillie, des cuisses plus renflées dans la partie supérieure du fémur, et, principalement vers les lombes, moins d'angles, moins de méplats, des formes plus rondes et mises d'accord entre elles, par des

passages coulants et harmonieux, semblent ne conserver au sexe représenté, quelques-uns de ses traits caractéristiques (1), que pour lui mieux ménager toutes les graces de l'autre. Voilà uniquement où est le prestige, car je n'ai point encor entendu que le Torse, le Gladiateur combattant, la Gladiateur mourant, le Milon du Pujet, ou même l'Hercule Farnèse, tinssent beaucoup du BEAU idéal. Ils sont vrais; c'est tout, mais c'est bien aussi quelque chose. Maintenant qu'on nous permette un seule réflexion : si le type de la plus grande beauté possible existait déja dans l'homme, ou s'il fallait l'imaginer, pourquoi serait-on obligé de recourir toujours à la femme pour en consacrer l'image?

Aucun des goûts naturels aux femmes n'échappe à Kant; il les discerne tous avec autant de tact que de sagacité. Nous nous arrêterons un moment sur la préférence qu'elles accordent assez généralement, à l'agréable, au préjudice de l'*utile*. D'abord, nous observerons

(1) Tels que l'élévation de la pensée dans l'*Apollon du Belvédère*. Mais nous ne parlons pas présentement de l'expression qui appartient au BEAU moral, et que donne également la nature, quand elle est bien étudiée.

que, de leur part, l'erreur ne serait ici qu'apparente, l'agréable étant en réalité, l'utile pour elles, puisqu'il est très rare qu'il ne les y conduise. Que veut, en effet, la femme? que lui est-il le plus important d'obtenir, si ce n'est de l'intérêt et de la protection ? Comment y parviendra-t-elle mieux, si ce n'est en inspirant de l'attachement? Et ce dernier, n'est-ce pas par ses attraits qu'elle aura le bonheur de le provoquer ou de le prolonger ? sa beauté, n'est-elle pas une partie d'elle-même, bien plus qu'un nom, un château, des arbres? Donc tout ce qui pourra relever celle-ci, ou la faire ressortir avec avantage sera de l'utilité à ses yeux; ainsi une étoffe nouvelle, une jolie coupe de robe, une dentelle, que sais-je? un ruban, auront pour elle une valeur; ainsi, comme l'observe Kant, les épargnes tourneront au profit de la parure. Il est même possible qu'une portion du nécessaire soit détournée pour cet usage, qui, dans certains cas, aurait encore une sorte de justification.

Ici, nous allons crayonner rapidement deux anecdotes où, placés dans les mêmes conjonctures, les deux sexes prennent un parti semblable dans les apparences et dans les résultats obtenus, mais pourtant avec un contraste très ca-

ractérisé de leurs qualités respectives. Nous nous supposerons acteurs dans la première scène que nous tenons d'un ami; la seconde nous a été transmise par le fils de l'un des deux principaux personnages.

Je connaissais aux environs de Paris, comme fille d'un ancien ami, une femme qui, à peine âgée de vingt-huit ans, se trouva veuve d'un avocat, dont le travail la faisait exister avec une aisance honorable. Trois enfants en bas âge lui restaient; et une ferme de cinq cents francs de revenu, située non loin de-là, représentait le mince capital de sa dot. L'année de son deuil expirée, cette jeune femme d'un physique encore agréable, rentra dans la société de ses amies, toutes compagnes de son enfance et mariées comme elle l'avait été. Des hommes d'un âge mûr retirés des affaires, s'y rencontraient de temps en temps, entre autres un ancien capitaine de navire au long-cours, riche pour la province et que la jeune veuve avait éconduit avant son mariage. Celle-ci eut peu de succès dans ces réunions. Tout à coup, j'apprends qu'elle a vendu sa ferme et, qu'après avoir fait une résidence de trois semaines à Paris, avec une de ses cousines, elle en revient plus élégante que jamais. Comme

ancien ami de son père, je fus révolté de cette folie, je quittai mon jardin et j'arrivai à Saint-Germain en Laye, pour lui adresser, au nom de ses enfants, des reproches qu'elle supporta sans murmure. Je vis bientôt des larmes rouler dans ses yeux et je fus d'autant plus disposé à lui pardonner qu'elle sembla se condamner elle-même.

Un mois s'était écoulé depuis notre entrevue. Un beau jour, étant encore à la campagne près Saint-Germain, j'entends pousser vivement ma porte et je vois entrer la jeune veuve qui se jette dans mes bras. « Embrassez-moi, me dit-« elle, mon bon ami, je suis dans la joie; mes « enfants auront un protecteur, car dans huit « jours, j'épouse le bon subrécargue. Il faut « que je vous conte tout. Vous m'avez crue « une folle, une étourdie; c'était mon secret et « je n'ai pas dû vous le dire! Que vouliez-vous « que je devinsse avec ma jolie petite Henriette, « et deux garçons à peine sevrés? Où m'eus-« sent menée mes cinq cents livres de rente? « ça, répondez donc!... Rentrée dans la société « de mes jeunes amies, j'y ai revu le capitaine. « Sa supériorité de vingt et quelques années « sur moi, me l'avait fait dédaigner... Son ex-« cellent caractère m'a conduite à croire qu'il

« deviendrait le père adoptif de mes enfants,
« si je réussissais à réveiller ses anciens feux;
« jugez de mon désappointement, mon bon ami,
« lorsque descendant un escalier derrière lui,
« je l'ai entendu vous dire à vous-même : *comme*
« *elle est changée!*. Ces mots ont été pour moi
« un coup de lumière. Le chagrin avait bien
« pu altérer mes traits; mais je savais qu'ils
« souffraient encore plus de ma toilette négli-
« gée par des motifs d'économie ; j'ai senti
« qu'avec des soins je ressaisirais tous mes avan-
« tages. Sous le prétexte de suivre une affaire
« à Paris, j'ai vendu ma ferme six cents louis.
« J'ai pleuré en dépensant le premier écu en
« parure; mais quelque chose m'annonçait qu'a-
« vant de toucher au dernier, je serais encore
« une heureuse mère... Les emprunts m'étaient
« interdits, l'emploi de l'argent qui en serait pro-
« venu, ne pouvant que tourner contre moi, dans
« une petite ville; j'ai préféré vendre; j'ai vendu!»
disait la jeune veuve en me regardant d'un
œil qui rayonnait de joie; puis, elle ajouta
avec un charmant sourire : « Le capitaine, à
« notre première rencontre, a commencé par
« froncer le sourcil; je m'y attendais bien. Bien-
« tôt il m'a retrouvée telle qu'il m'avait vue
« avant de me demander en mariage; je m'y

« attendais encore... Bref, mon bon ami, il « vient de m'offrir sa main; il a joué avec mes « enfants; il les a embrassés. Vous me servirez, « une seconde fois de père, n'est-ce pas?.. Savez-« vous bien que j'entre en ménage avec une « jolie garde-robe; plus, quatre cents cinquante « louis qui me restent et qui otent à mon mari « toute idée de prodigalité de ma part?.. A pré-« sent, vous avez mon secret: au moins n'en « abusez pas! »

Le lecteur placera, sans peine, mes réponses à la suite des questions et des exclamations; il dira, avec moi, à la jolie veuve, qu'elle avait joué gros jeu; il lui promettra de lui garder son secret, secret qui n'était pas le sien, mais celui de son sexe; il l'embrassera encore, si bon lui semble, et il aura ensuite un dialogue plein de vérité.

Passons à la seconde anecdote, qui rentre dans la première, par un de ses côtés; elle sera bien plus courte:

Un brave lieutenant d'infanterie, blessé dans une affaire qui lui vaut une décoration et qui lui coûte un bras, rentre dans ses foyers, où, après la mort de sa femme, il se trouve vis-à-vis d'une pension de six cents francs et de cinq garçons, dont le plus jeune compte bien neuf

ans, et le plus âgé, seize. Toute sa fortune patrimoniale consistait dans la maison qu'il habitait. Le contrat d'aliénation du modeste hôtel est signé pour trente mille francs, que le bon père divise en cinq parts égales, et dont quatre restent entre les mains d'un notaire honnête. Ainsi fut fait son calcul : « Je vivrai, n'importe « où et comment, avec ma solde de retraite et « ma croix d'honneur. Six mille francs réunis « chaque année à l'intérêt de ce qui me restera, « paieront bien la pension de mes enfants dans « des colléges, et même leurs trousseaux. Dieu « leur a donné un bon naturel ; je leur donne « une bonne éducation ; c'est tout ce que je « puis. Ils se pousseront, du moins j'en ai l'es- « poir, chacun dans sa carrière ; et il faudrait « jouer cruellement de malheur, pour que, « dans cinq ans, le plus avancé ne se fît pas « le protecteur de celui qui le sera le moins. »

L'avenir, en devenant le moment présent, a tenu parole, et le bon père vit heureux des devoirs de reconnaissance que ses fils commencent déja à acquitter, envers son amitié aussi éclairée que généreuse.

Dans la première de ces anecdotes, la FEMME se montre avec toute la franchise, toutes les qualités négatives et positives de son naturel;

dans l'autre, l'HOMME paraît avec toute la prééminence et toute la supériorité de sa raison.

Vous aurez dit d'une femme, qui l'aura su, qu'elle est méchante, mais jolie : je crains que vous ne soyez bientôt pardonné. Retournez le sens de la phrase, et, tout en reconnaissant chez la même personne beaucoup de bonté, accusez-la de laideur : je craindrai encore plus que ce propos ne soit jamais oublié. Ces apparentes anomalies du caractère féminin s'expliquent sans peine. Refuser ou disputer à une femme les charmes de son sexe, c'est à la fois l'attaquer sur son propre terrain, c'est lui contester son état de femme ; c'est enfin lui ravir ses armes, et celles-ci tiennent à sa substance, ainsi qu'il se voit de certains êtres faibles, auxquels la bienveillante nature a fait don de dards ou de cuirasses, et qui survivent peu à de pareilles pertes. Ne nous étonnons donc plus que la femme cherche à défendre sa beauté contre l'envie et les ravages du temps ; de sa part, c'est combattre pour ses foyers et ses dieux. Demandons seulement qu'elle songe à faire marcher de front, avec les graces de la jeunesse, le cortége non moins aimable des vertus domestiques. Quand les attraits, semblables à des flatteurs, se seront éclipsés devant les ans

rigoureux, celles-ci, comme de bons amis, resteront encore auprès de l'épouse et de la mère de famille, pour former, à ses côtés, une garde d'honneur. Quant à l'homme, le professeur de Kœnigsberg lui a fait une assez belle belle part. Penser avec maturité, agir par de nobles motifs, prendre souvent des déterminations généreuses et quelquefois atteindre au SUBLIME, tels sont les destins d'un être qui, ne poursuivant pas le même genre de beauté, n'a pas eu, dans sa jeunesse, les brillants succès de sa compagne, mais qui a sur elle l'avantage d'être, par cela même, presque sans vieillesse, ou au moins de porter avec plus de dignité ses cheveux blancs. Nous excepterons de ces prérogatives le peuple, où les hommes se rapprocheraient avec excès des femmes, par leurs mœurs et leurs habitudes. Nécessairement dans une telle nation, le goût naturel serait bientôt corrompu; toutes les pensées y tourneraient vers le frivole, toutes les entreprises vers un faux éclat, et l'influence trop prononcée de l'un des époux, dans le ménage, finirait par en être la honte, si elle n'en devenait la ruine. Aussi trouvons-nous que la critique des Anglais était très-fondée, lorsque, il y a trente ans, ils faisaient figurer sur leur théâtre de Drury-Lane

des Français dans un état extérieur de magnificence, mais manquant, chez eux et sur eux, des objets sans lesquels il n'y a ni aisance ni contentement domestique. Sous ce rapport, les choses ont bien changé de face parmi nous. Mieux logé, mieux vêtu et nourri, le Français a renoncé à ces airs de parure mesquine qui, dans l'ancienne monarchie, ne semblaient afficher le désir du luxe que pour en trahir l'impuissance. Des bandes de fourrures étalées, sous un souffle glacial, en dehors de l'habit, quand il les faudrait reporter au dedans; des devants de chemises, plissés à neuf, pour recouvrir du linge que la lessive appelle; des gilets, des livres, des plats simulés; un repas splendide, amassé aux dépens des quinze dîners qui l'ont précédé et qui vont le suivre; un lit élégant, riche de franges et de festons, mais pauvre de linge; des laquais insolents, parce qu'ils attendent leurs gages; des prodigalités fastueuses et des dettes, étaient des torts très-communs contre le bonheur privé. Après avoir trop long-temps montré à l'observateur une nation vaine et occupée de petites choses, ils ont disparu, sans que le ridicule en ait fait justice. Cette amélioration sociale est une des conquêtes de la révolution qui, en rendant

chaque sexe à ses devoirs, a diminué l'influence des femmes, mais ne les a ainsi dépouillées en apparence, que pour les restituer dans leurs véritables droits.

Lorsque notre traduction, dans son exactitude, fait dire au texte original, que l'esprit de l'homme est profond et que la femme a les qualités du *bel esprit*, je soupçonne qu'avec peu de connaissance de l'acception précise de ce mot, par suite de son systême, Kant l'aura appliqué à l'être dans les attributs duquel il place la *beauté ;* car, s'il y a eu en France des dames Dacier et plus tard des marquises du Châtelet, ce n'est pas une raison pour généraliser le reproche de pédanterie et l'étendre à tout le sexe. Quoi qu'il en soit, le bel-esprit, tel que l'auteur allemand semble l'avoir eu en vue, aurait aujourd'hui de faibles succès parmi nous. Les femmes elles-mêmes y attacheraient généralement peu de prix. Il en est beaucoup qui, ayant su s'instruire sans appareil, savent répandre, sans éclat, cette instruction dans leurs entretiens. Leur éducation, au contraire de celle des hommes, paraîtra toujours plus soignée qu'elle ne l'a été en effet; en quoi, leurs efforts sont merveilleusement aidés par la nature qui, après leur avoir permis d'entendre à demi-mot,

les autorise à deviner notre pensée, et, ce qui est peut-être plus surprenant, à l'achever quelquefois (1). Un de nos premiers philosophes interrogé, un jour, par moi, sur un objet dont il ne s'était pas occupé, me répondait avec une simplicité qui ne manquait pas de finesse: « J'ai le malheur de ne pas savoir ce » que je n'ai pas appris. » Avec non moins de vérité, telle femme, plusieurs même, pourraient se permettre une réponse toute différente; car elles ont, à leurs ordres, le démon familier de Socrate, le SENTIMENT, par lequel ce sage fut si rarement trompé. Il est vrai que, si, pour mieux prêter l'oreille à sa voix, le fils de Sophronisque consultait l'oracle dans le silence des passions, elles le font, au contraire, interroger par la passion elle-même et par la plus intéressée à recevoir ses avis. L'instinct est la première logique et le premier sillogisme de l'être animé; ici, il raisonne mieux que Locke, Malebranche et Condillac tout ensemble.

A-t-elle l'espoir de vous plaire, ou doit-elle y renoncer? Quittera-t-elle la route dans la-

---

(1) Le même dont j'ai déja parlé dans le chapitre précédent.

quelle elle s'est engagée, ou y persistera-t-elle? Peut-elle compter sur vous et votre caractère? Quels sont ceux de ses appas qui vous attirent? Que lui faut-il soigner en elle, par conséquent? Est-elle aimée? ne l'est-elle plus? Dans deux jours, dans un quart-d'heure, une femme pourrait vous le dire mieux que vous-même. En tout ce qui la concerne d'une manière directe ou indirecte, sa pénétration sera peu en défaut: dans le reste, elle pourra conjecturer, avec succès, par suite de cette même pénétration; mais elle se trompera aussi plus d'une fois, dès qu'elle aura à sortir du cercle dont, pareille à une autre Armide, elle a tracé les signes magiques autour de vous. Ainsi lui échappera souvent le secret de ces déterminations vigoureuses qui portent certains hommes à rompre leurs fers; ainsi sera-t-elle étonnée par ces beaux et touchants sacrifices qui ennoblissent la vie. Tranquille sur l'effet de ses charmes, Armide laisse un moment Renaud seul dans l'île enchantée; mais elle n'a pas prévu que le bouclier d'Ubalde, symbole d'une réflexion forte, brillerait aux yeux du guerrier et le rappelerait à la vertu. Madame de Staël, avec un des talents les plus remarquables qui aient honoré les lettres françaises, s'est trom-

pée, dans la marche de notre révolution, sur beaucoup plus de points et sur beaucoup plus de choses qu'il ne fût arrivé à un homme d'un esprit ordinaire; encore la nature lui avait-elle accordé le bénéfice d'une loi exceptionnelle. Dès que madame de Genlis, dans ses nombreux écrits, se livre à des excursions, en dehors de la science usuelle du cœur humain, envisagée sous les rapports qu'il importe le plus à son sexe de connaître, sa touche cesse d'être fine et gracieuse, et sa justesse d'esprit ordinaire l'abandonne dans ses raisonnements et dans ses aperçus. Elle est encore à comprendre l'état présent de la société.

Ces dispositions d'emplois dans l'ordre providentiel sont d'une grande sagesse. Chaque sexe est destiné à plaire par la possession de ce qui manque à l'autre. Dès qu'une femme me condamne à l'admirer, en sens inverse de cette règle, comme femme elle est perdue dans ma pensée. Fille de la hache, Minerve fut armée de la lance; elle eut l'égide sur la poitrine, et le casque en tête: mais elle ne s'attacha personne, pas même les écrivains qui voient moins, en elle, une belle déesse, qu'un génie inspirateur. Or, suivant un mot placé, en singulière circonstance, par l'auteur de Corine,

« Le génie n'a pas de sexe. » Il paraîtraît même que fût-il accordé aux femmes, il leur servirait peu à réveiller, en nous, le sentiment de nos qualités viriles : aussi va-t-il rarement se nicher là; il est mâle de sa nature, et c'est par une grande et belle erreur, qui ne se répète pas deux fois par siècle, que l'illustre fille de M. Necker nous l'a présenté sous d'autres traits.

Cette idée de l'auteur des *Considérations* est charmante, que « La pudeur, la bonté et les qualités de l'ame, naturelles et acquises, plaisent moins aux femmes, comme devoirs ou principes, que comme BEAUTÉS. » Après avoir dérobé ce secret au cœur féminin, Kant en conclut, par une conséquence très-judicieuse, que la meilleure manière d'élever les jeunes personnes serait de leur montrer constamment le vice sous des formes hideuses, et la vertu en possession des charmes qui l'embellissent, et par lesquels elle embellit, à son tour, tout ce qui se met en contact avec elle. Richardson a fait tout le contraire dans sa création de Lovelace: la sagesse de sa Clarisse en est sortie plus pure de la lutte qu'elle a eue à soutenir contre le séducteur, dans le pouvoir duquel elle était tombée; mais il reste à savoir si les femmes,

pour la plupart, dépourvues des principes solides avec lesquels on combat un doux entraînement, ne trouveront pas le courage de Clarisse un peu exagéré, et si la lecture du livre lui-même n'aura pas ainsi ses périls.

« Ne demandez pas aux femmes, dit le sage de la Germanie, de grands sacrifices, ou un grand empire sur elles-mêmes. » Parfaitement vrai ! oui, très-vrai, comme maxime générale, malgré les belles et touchantes exceptions, dont nous avons été les témoins, depuis et au-delà de trente années révolues, au milieu de nos cruelles vicissitudes civiles et domestiques! L'auteur n'eût-il pas dû ajouter, avec une égale vérité d'observation, que, peu capable, de ses propres forces, de s'élever au SUBLIME, la femme en sera toutefois le juge le plus compétent? Nul, en effet, ne distinguera mieux, dans le ton, ce qu'il a de forcé ou de ridicule; dans le style, la marche noble, de l'enflure; dans un acte, la prétention qui l'abaisse, de la simplicité qui en relève le prix; dans un sacrifice, la part que réclame la vertu, de celle faite à l'opinion; dans un trait de dévouement généreux, le côté même par lequel il éclate. C'est ce que nous avons soutenu en commençant ce chapitre, et nous en avons trouvé le motif

dans le besoin que le sexe faible a de s'assurer une protection : or, il s'attachera toujours, avec ivresse et une sorte d'enthousiasme, à tout ce qui peut la lui garantir par la noblesse des sentiments, la grandeur des projets, la soudaineté et la force de l'exécution. Son émotion deviendra de l'amour; son attendrissement, dans certains cas, ira jusqu'aux larmes, et ces larmes elles-mêmes seront encore plus belles que celles de sa douleur. Mais, comme si cette sorte de démonstration leur appartenait exclusivement, les femmes se la permettent volontiers et la pardonnent peu. Tout homme qui s'y livre devant elles, pour avoir paru en usurpateur dans leurs états, risque, dans les siens propres, d'encourir bientôt une déchéance. Que sont des larmes en effet? Un relâchement de la fibre, un amollissement, un soulagement même d'une peine cuisante, qui perd de sa force, dès qu'elle devient expansive. Nous y trouverons encore l'aveu assez humiliant pour le sexe, dans le domaine duquel l'énergie a été placée, d'une souffrance qui échappe de l'ame ou qui la déborde, parce que, semblable à un vase fracturé ou d'un diamètre trop étroit, cette dernière ne peut plus la contenir. Quelle influence aura sur une

femme un tel aveu, si ce n'est en amour, par exemple, de lui apprendre qu'elle est menacée d'appartenir à un être faible et sans courage? J'ai eu à ce sujet une confidence, dont il m'est permis de faire part au lecteur, car la personne, à laquelle j'en suis redevable, n'existe plus. L'épouse, déja âgée de l'un de mes amis, me racontait que, dans les jours de sa jeunesse, à cette époque où la fraîcheur est de la beauté, et où la beauté devient l'objet d'un culte spécial, des hommages dangereux l'accueillirent comme tant d'autres. Une fois (elle en convint), sa position fut très-critique; heureusement on pleura, et le péril disparut. Je le crois; quoi de plus fade que les bergers des bords du Lignon? ils pleuraient. Ce n'est qu'en sortant de l'enfance qu'il est possible de se hasarder à lire les six énormes volumes de l'Astrée; j'en eus alors l'ennui, plutôt que le plaisir: et je ne comprends pas comment Rousseau, d'ailleurs admirable de vérité, a pu parler, sans fin, des larmes de Saint-Preux, quelquefois même des siennes. Il a mis certainement bien du feu dans ses pages, puisque, de la sorte, il n'est pas parvenu à l'éteindre. L'auteur de la Nouvelle Héloïse avait peu connu de femmes dans sa vie: à ceux qui en douteraient, cette seule

remarque en fournirait la preuve. Blessé, outragé par son égal ou par son maître, il faut que l'homme, qui en mérite le nom, s'il ne se tait, fasse trembler, dans sa douleur, celui qui la provoque; menacé de l'inconstance d'un être cher, il faut qu'il le ramène par des soins généreux, ou qu'il se résigne; arraché à l'objet d'un amour réciproque, qu'il le console par sa fermeté et non qu'il l'attendrisse; trahi, qu'il le méprise; séparé par la mort, qu'il en parle plus à lui-même qu'aux autres, et qu'il attende !

Trempées de tant de larmes, les élégies amoureuses sont des mensonges plus ou moins ingénieux, qui me laissent de glace, parce que la vraisemblance y manque. Vous avez du chagrin; vous vous dites tout près d'y succomber, et vous vous amusez à rimer : je ne vous crois plus. Mettez, au moins, en récit versifié, à la troisième personne, ce qui, en monologue, est à la première; alors encore vous pourrez avoir quelque vérité, et, peut-être, vous reviendrai-je. Qui est-ce qui lit les lamentations cadencées d'Ovide? Je soupçonne fort cet homme de n'avoir pas senti sa propre douleur. Les pleurs du sexe fort, quand ils ne parlent pas au sentiment du SUBLIME, impatientent le spectateur,

et lui occasionent une sorte de gêne, qui l'oblige à en dissimuler l'impression; les pleurs du sexe faible, signe touchant d'une douleur privée, siéent bien encore à tous les chagrins publics. On prête à lord Wellington un mot qui fait beaucoup d'honneur à son pays. Telles furent, assure-t-on, ses paroles, à la vue de la parure de quelques Françaises, dans les fêtes qui suivirent la première invasion de Paris : « Si Londres était « tombée au pouvoir de l'étranger, nos épouses « et nos filles seraient retirées dans l'intérieur « de leurs appartements, pour y pleurer sur « la patrie, que nous n'aurions pu défendre. » Ainsi Homère nous représente les Troyennes; je suis persuadé que le général ne se trompait pas dans son opinion britannique, dont le reproche n'atteint, heureusement, nos femmes que par exception. A cette époque, j'ai vu la paupière de nos vieux guerriers s'humecter, et leurs traits s'animer d'un ressentiment qui restera au fond de leurs cœurs, jusqu'à extinction de vie. Voulez-vous parler d'un grand désastre? ne prononcez que deux mots, et ces deux mots seront tout puissants pour le caractériser. Dites: « ALORS LES HOMMES PLEURÈRENT! » Dites-le de Turenne mort; des restes de l'armée française rentrant sur notre territoire, après les

revers de Moscou, ou de Waterloo; dites-le des grenadiers, français ou anglais (il n'y fait rien), portant sur leurs épaules la dépouille de Napoléon, vers l'excavation du rocher de Sainte-Hélène (1), où elle gît; et vous aurez du SUBLIME, parce que vous aurez de grands souvenirs pressés et accumulés dans l'espace de quelques pas, comme ils le sont déja dans votre pensée, par la supposition de ce simple convoi, plus éloquent qu'une pompe funèbre! C'est un beau sujet de tableau : mais il ne souffrira pas le médiocre.

Un si grand nombre d'hommes et de femmes n'excitent, tous les jours, la risée que par une confusion manifeste de leurs droits et de leurs devoirs. Les rôles une fois rétablis, comme il conviendrait qu'ils le fussent, l'un aurait de la dignité, l'autre serait aimable; et le but de tous les deux serait atteint. Voilà la route dans laquelle nous voudrions diriger leurs pas; où Kant n'a fait que planter des jalons indicateurs, nous tâcherons jusqu'à la fin de l'aplanir.

---

(1) Ne pourrait-on pas y faire graver ces paroles de l'Écriture : *Expectans expectavi, donec veniat immutatio mea.*

Belle et chaste, est un grand éloge pour une femme : la première de ces qualités relève le mérite de la seconde ; c'est pourquoi nous serions tentés d'en vouloir au professeur de Kœnigsberg d'avoir négligé cette alliance. La division, si elle était admise, donnerait lieu à un choix trop embarrassant.... L'auteur *des Considérations* prétend, par opposition, que l'injure la plus amère pour le cœur d'une femme, se trouverait dans l'épithète de *repoussante ;* ce qui, comme nous l'avons déja remarqué, rentre dans son système, où le laid étant le contraire du BEAU, la même analogie fera de la répugnance le contraste de l'amour. Très-bien ! Mais le *ridicule*, par suite de raisonnement, étant l'antagoniste du SUBLIME, comment l'épithète de *fou* ou d'insensé deviendrait-elle, ainsi que le veut Kant, l'injure la plus sanglante que l'on pût adresser à un ennemi? Serait-ce parce qu'elle signale une absence de la raison, ce noble privilége de notre nature ? Cela devrait peut-être se passer ainsi; malheureusement l'opinion publique, dans les évaluations de nos vices et de nos vertus, ne se règle pas toujours sur l'échelle de la dignité humaine. Au reste, pris même en ce sens, le choix de notre auteur nous semblerait encore manquer d'exactitude.

Car, ce n'est pas dans l'opposé du SUBLIME qu'il faut chercher l'insulte la plus poignante, dont on puisse frapper le cœur d'un homme, mais dans une opposition directe au genre de mérite que réclame le plus impérieusement la conduite de sa vie, dans un contraste avec la qualité par laquelle il se recommande le mieux auprès de l'être destiné à trouver, en lui, un support, enfin dans un refus positif de la force morale (1) ou du courage. Ainsi le reproche de lâcheté sera le plus grave que l'on puisse faire retentir à l'oreille d'un citoyen. Les Français l'entendent généralement ainsi. Cette opinion, chez nous, avait encore plus de poids qu'aujourd'hui, dans le temps de la grande influence des femmes. Depuis lors, on a senti que la probité sévère et délicate, par conséquent son opposé, devaient avoir leur place dans le vocabulaire désignatif; et très-heureusement (2) le même peuple a adopté le mot

---

(1) Nous disons *force morale*, d'abord, parce qu'elle résulte, à certains égards, du sentiment d'une force physique; ensuite parce que plus les institutions sociales se perfectionnent, moins cette dernière conserve de sa valeur.

(2) Effectivement l'homme toujours prêt à ferrailler n'est pas, pour cela, un homme d'*honneur*.

HONNEUR, comme synonyme de probité et de courage, qu'il suppose, à la fois, par affirmation, et qu'il exclut par négation.

Nous nous croyons donc fondés à rectifier Kant de cette manière, plus en harmonie avec son système que sa propre version; car l'aptitude au SUBLIME étant dévolue à l'homme, pour le conduire aux grandes choses, comme l'aptitude à la BEAUTÉ l'est à la femme, pour lui assurer une protection, nous croyons ne pouvoir servir mieux le premier qu'en lui accordant la force d'ame, sans laquelle les intentions les plus nobles et les concepts les plus heureux ne seraient que des germes avortés.

Poursuivons le raisonnement dans sa seconde branche : nous dirons que, la femme ayant été douée de mille charmes dès sa naissance, les qualités qui les lui conserveront purs et sans tache, pour le bonheur du compagnon de sa course terrestre, s'érigeront d'elles-mêmes en vertu. La première de toutes sera, sans contredit, une qualité morale, c'est-à-dire, la pudeur, la virginité ou la chasteté, suivant les titres de fille ou d'épouse. C'est ce qu'exprime, au mieux, une épitaphe anglaise, que nous ne nous refuserons pas de citer une seconde fois, tant elle fortifie notre idée de

son sens plein et nerveux (1)! « Cy gît (un tel), « issu d'une maison où tous les hommes fu- « rent braves et toutes les femmes, chastes. » Ce document, gravé sur une pierre tombale de l'abbaye de Westminster, renferme, dans le moins de paroles possible, l'éloge le plus complet qu'on ait jamais fait d'une famille, chaque sexe s'y trouvant doté de son mérite distinctif. Si le *Spectateur*, auquel nous empruntons cette citation, l'avait eue présente à la mémoire, il n'eût pas regardé l'accusation de *mensonge* comme la plus sensible que l'on pût intenter contre un homme d'honneur. C'est donc sur sa propre autorité, que nous le réformons.

Une conséquence immédiate de ce que nous avons dit, à l'égard de la femme, sera de ranger au nombre de ses vertus particulières, le soin de sa personne et de tout ce qui peut la faire valoir physiquement et moralement, comme une recherche exquise dans la propreté, une égalité soutenue dans l'humeur, une parure simple, mais en harmonie avec la taille et le visage, une instruction qui nour-

(1) Nous en avons déja fait mention dans un de nos précédents ouvrages.

risse l'entretien et qui réduise l'amour sensuel à n'être qu'un doux intermède de la vie, enfin une bonté de caractère qui atteste que l'agrément extérieur de la figure n'est pas la brillante et trompeuse enseigne d'un méchant magasin.

Loin d'attaquer le désir de plaire, si naturel au sexe, le grave philosophe de la Germanie l'autorise formellement, et entre à ce sujet dans des conseils de détails, où nous ne le suivrons pas. Après avoir rendu hommage à la délicatesse du pinceau, dont il s'est servi pour décrire la pudeur et la modestie, nous demanderons à les confondre, comme deux ruisseaux sortis de la même source, et qui souvent rapprochent leur onde dans leur cours doux et paisible. Quelle femme, en effet, manquant de respect pour elle-même, en conservera pour autrui? et si elle est enorgueillie de ses avantages physiques, si elle appelle, sans cesse, des louanges sur les dons accidentels qu'elle tient de la nature ou de la fortune, que deviendra la pudeur elle-même, transportée dans cette atmosphère d'adulation? Ainsi que la vanité et le désordre des mœurs sont en alliance, la pudeur et la modestie se tiennent par la main.

En rapportant ce qu'il y a de plus fin et de

plus idéal dans le sentiment de l'amour, à la différence des sexes et au désir de leur rapprochement, lors même qu'il est arrêté par des obstacles insurmontables; en remarquant que le plus grand nombre des unions se détermine par de simples rapports de position ou d'intérêts et par une sorte de soumission implicite au vœu de la nature, Kant s'est montré vraiment philosophe. Il ne laisse pas de regretter que, dans l'ensemble de la société, telle qu'elle marche assez généralement, toute personne puisse éteindre les feux qu'une autre allume, et que les relations sexuelles n'aient pas quelque chose de moins vague, fait pour en prévenir les abus. Il est vrai que, si certains goûts déterminés dans l'homme répondaient à certains traits expressifs dans la femme, et réciproquement, sans que le bonheur, pour chacun, pût jaillir d'une autre source que de leur accord, les jouissances banales disparaîtraient; le commerce des sexes s'épurerait par ce qu'il aurait même d'exclusif, et l'abstinence serait préférée à des rapports, dont personne ne trouverait, en soi, le sentiment. Mais que d'inconvénients verrait naître cette loi, qui, réalisant la fable des androgynes, assimilerait l'homme et la femme aux deux divisions d'un

tout, avides de se réunir et de se compléter par leur alliance! Que de moitiés qui se chercheraient et ne se rencontreraient pas, si leurs caractères étaient tellement distincts, qu'elles fussent seules habiles à répondre à leur attente mutuelle! Dans les cœurs, que de cordes resteraient alors sans vibrations! Et si ces caractères se trouvaient en concordance avec un nombre indéterminé d'analogues, sans doute empressés à la même recherche, quelles luttes ne diviseraient pas l'espèce humaine, pour un droit de priorité, devenu de la dernière importance, à moins que, par un prodige, le champ de bataille ne présentât ces êtres merveilleux, toujours en nombre égal des deux côtés, et qu'à la place de quelques branches d'un laurier teint du sang des vaincus et des vainqueurs, il y tombât, tout juste, autant de couronnes parfumées, sur autant de couples bien assortis! L'union des colombes et de quelques quadrupèdes prouve qu'il n'était pas très-difficile d'obtenir ce résultat assez convenable pour les classes inférieures, mais peu propre à satisfaire l'être, dont l'indépendance, jusque dans ses plaisirs, est le premier attribut. N'oublions pas que l'auteur, soumis à notre examen, en affirmant qu'il n'y a, au monde, que

trois choses positives, DIEU, LA LIBERTÉ ET L'IMMORTALITÉ (1), a prononcé les plus belles paroles qui pussent sortir de la bouche d'un philosophe! Ainsi l'homme, figuré par le libre arbitre, est placé, comme la mineure, au centre de ce grand syllogisme qui commence et conclut par deux infinités, l'une vers laquelle nous remontons pour nous unir à notre principe, l'autre vers laquelle nous aspirons pour y trouver notre fin! Tous nos droits sont dans notre balancement moral et organique, hors lequel la haute conséquence de l'argument manquerait de motifs : n'essayons donc d'y rien changer, puisque LA LIBERTÉ EST TOUT L'HOMME.

La sage providence a mieux vu : en tissant les deux sexes sur un fonds commun, elle a fondé la convenance générale, qui les attire l'un vers l'autre, d'une manière assez uniforme. Au milieu de cet entraînement universel, dû à des qualités génériques, il arrive que, d'un coup, une moitié de l'espèce est protégée par l'autre, qui, elle-même, devient un objet d'affection. C'est un point immense de gagné. Cependant au sein de cette anarchie apparente,

(1) KANT, *Critique du jugement.*

l'ordre subsiste; fondé par l'attrait physique, qui menace de tout envahir, il se maintient par l'habitude. Dans la foule aimante, quelques caractères se dessinent avec fierté; ils dédaignent les sentiers battus; ils marchent à l'écart et portent leurs pensées mélancoliques dans la solitude, car la pâture ordinaire ne saurait leur suffire. Non qu'ils aient abjuré leur sexe; bien loin de là : il leur sert à rechercher de tendres objets de sympathie; et c'est encore par lui qu'ils apprennent à reconnaître ce type de beauté morale, auquel ils brûlent de s'unir, et dont leur imagination a plus d'une fois caressé le fantôme, dans le délire ou dans les inspirations de sa douleur!

Nous remarquerons, à l'avantage de la nature et de ses dispositions générales, que les rapprochements entre les êtres privilégiés dont il s'agit, loin d'assurer la force du grand système, l'ont troublée souvent par leurs aberrations. Ces inquiétudes d'un amour qui cherche son objet, ont quelque chose de doux pour ceux qui s'y abandonnent; elles annoncent, de leur part, un goût plus difficile, des sens plus délicats et peut-être un surcroît d'irritabilité nerveuse, par conséquent plus d'éléments de volupté; mais, par une loi constante,

la réaction étant égale à l'action, n'est-il pas à craindre que, fatigués de leurs vains efforts, ou même de l'ivresse du succès, ils ne retombent sur eux-mêmes et presque accablés de leur propre bonheur? Et ce succès, qui le garantira? A travers combien de convenances sociales, brisées ou foulées aux pieds, ne faudra-t-il pas le poursuivre? Tirée du cercle de ses illusions, l'ame, ainsi préoccupée, ne sera-t-elle pas trop mal habile au maniement des intérêts de la vie commune? Concentrée dans un seul objet, réel ou imaginaire, qu'elle entoure de mille prestiges, elle pourra bien aussi lui sacrifier sa propre existence (c'est toujours vivre pour elle); mais aura-t-elle le courage de ces immolations, plus nobles et plus généreuses, que le pays réclame quelquefois, et que l'humanité attend des cœurs où elle n'est pas en oubli? Le dévouement à un être unique, dans lequel on s'est substitué, par lequel on pense, au nom duquel on se meut, et auquel on est d'autant plus enchaîné que, nous apparaissant sous la forme du BEAU moral, il semble nous enlever, avec lui, dans les cieux; en deux mots, le culte de la Galatée, qui est notre ouvrage, que nous avons animée et embellie, qui nous occupe

tout entiers, pour qu'elle s'occupe tout entière de nous, bien examiné et bien jugé, ne serait-il pas, par hasard, une simple extension de la personnalité individuelle? Ne pourrait-on pas dire que, réduite à elle-même, après un dédain superbe, celle-ci a eu froid; qu'elle a cherché à attirer un autre être dans sa sphère; qu'elle s'en est saisie avec passion; qu'elle a aspiré son souffle; qu'elle l'a enveloppé du sien, et qu'en dernière analyse, ce n'est que de l'égoïsme réchauffé (1)?

Tels sont les périls de l'idéalisme, dût-il se teindre des couleurs de la vertu. L'homme a été fait pour les devoirs de l'HUMANITÉ : reste à savoir si une concentration trop serrée de ses penchants entre dans les vues de la Providence? Comme créature physique et organique, il se présente avec l'unité : l'unité doit donc lui suffire pour les liens des sens; mais son ame n'est pas également circonscrite. Sans

(1) Nous avons connu des hommes à *sensibilité exquise*, ainsi qu'ils le disaient eux-mêmes, et quelques-uns se sont rendus célèbres. A une petite exception près, ils étaient orgueilleux ou égoïstes : il était trop facile de voir que cette sensibilité était uniquement destinée à masquer leur exigence; manière assez adroite de lever, sur autrui, le tribut qu'on n'ose demander en face.

être l'ami de tout le monde, on doit prendre intérêt à tous : à lui permis de chercher cette unité, d'interroger autour de lui, de la choisir, dans ses rapports les plus heureux avec ce qu'il est présentement. Toutefois, qu'il se garde de croire que c'est sur le parfait modèle, dont il a dessiné les traits dans son imagination, qu'il va la rencontrer; car cette persuasion aurait pour inconvénients, d'abord de lui fermer les yeux sur bien des beautés et des mérites dignes de ses regards, ensuite de l'exposer à des regrets, pour avoir prêté, à l'être de son choix, des charmes que la possession fait trop souvent évanouir.

Le grand tort de quelques personnes est de ne pas traiter la vie avec assez de gravité. L'union des sexes n'y doit être qu'une préférence douce, fondée sur des apparences agréables de formes et de qualités morales annoncées par l'expression. Vouloir métamorphoser cette union en une scène de délire et d'enchantement, ce n'est connaître, ni la portée de notre nature, ni sa capacité. Demandez le bonheur ici-bas : vous le pouvez, pourvu que vos désirs soient sages; et comptez encore que ce bonheur sera mélangé, car l'existence la mieux réglée, à l'intérieur comme au dehors, est toujours un

composé d'accidents. Voilà votre jet; envain tendrez-vous l'arc : la flèche n'ira pas plus loin. Pour avoir mieux, il faudrait prendre d'assaut le ciel même ! Mais regardez donc à vos pieds ! songez que vous êtes le fils de la terre et appliquez à votre position d'habitant de ce globe, retenu lui-même sur sa tangente, ce qu'un amant bien épris disait à sa maîtresse, occupée à contempler la voûte étoilée : « Ne me demande pas ces astres étincelants, car je ne pourrais te les donner ! » N'appelons pas, non plus, le SUBLIME dans le bonheur, car il nous tuerait, s'il ne nous jetait dans le vertige.

Le BEAU moral qui charme l'esprit et le cœur, le BEAU physique qui, indépendamment de ses autres destinations, le promet encore, dans les deux sexes et dans la nature soumise à leurs besoins, sont plus communs qu'on ne le suppose : le BEAU idéal est un mensonge, dont l'effet sera toujours de décolorer l'horizon réel de la vie ; je n'en fournirai ici qu'une preuve et elle sera, tout entière, dans les deux questions suivantes : « Malgré la prétention des peintres qui se vantent d'arranger leurs sites, existe-t-il, sur la toile, de plus beaux paysages que ceux sur lesquels, au milieu de

nos voyages et de nos courses champêtres, nos yeux se sont arrêtés, plus d'une fois, avec délices (1) ? Tomba-t-il jamais dans la pensée d'un amant de vouloir changer le physique de sa maîtresse, lorsqu'elle lui a plu par ses graces, ou de désirer en elle d'autres qualités morales, lorsqu'il a été subjugué par le charme de ses vertus et la douceur de son commerce ?» Quant au SUBLIME idéal, considéré sous le seul rapport des arts, nous l'avons apprécié ailleurs (2).

Quoique le SUBLIME de création appartienne peu aux femmes, hors les cas où elles agiraient, sous le coup d'une forte impulsion, dans leurs intérêts de mères et d'épouses, ainsi que l'attestent les monuments littéraires et historiques des peuples, il serait possible que, spécialement destinée à plaire, leur physionomie offrît encore à nos yeux l'empreinte du SUBLIME, si toutefois on peut appeler de ce nom

---

(1) Interrogez M. Watelet à l'égard des Paysages *composés* qu'il exécute si bien; il aura la sagesse de vous dire, lui, que l'artiste ne les arrange pas, mais qu'il se borne à rapprocher ce que la nature a jeté dans un large espace, susceptible d'être embrassé par l'œil, et ce qu'une toile bornée ne saurait offrir sans confusion.

(2) *Du* BEAU *dans les Arts d'imitation.* Voy. le Ier et le IIe volume.

la candeur, l'innocence et la tendresse. Mais celle qui ferait naître ce sentiment, en nous, ne serait pas dans le secret de son propre pouvoir. Ainsi paraîtra Suzanne, traînée devant les anciens du peuple, pour être jugée; ainsi Charlotte Corday et madame Rolland à la vue de l'échafaud, tourneront, vers le ciel outragé, un regard plein d'éloquence. Il y a en effet, dans les yeux d'une belle femme, élevés vers cette région de justice, un charme tout puissant, et cela doit être. C'est le recours de la faiblesse à la force. Quand cette faiblesse est accompagnée de graces, quand, à travers ses larmes, brille le témoignage de son innocence, l'émotion est au comble; et l'on est tenté de se demander comment la nature entière, ainsi adjurée dans son auteur, laisse périr son plus bel ouvrage! Cependant, ce n'est pas encore là le SUBLIME, tel qu'il nous est donné de l'entendre. Au reste, que l'expression des traits de Charlotte Corday et de madame Rolland ait eu cet aspect, nous n'y trouverons rien de fait pour exciter la surprise, car ce sont deux grands caractères de femmes, auxquelles l'antiquité eût dressé des autels.

C'est par la pureté de leur pensée, unie à la conscience de leur mission céleste, que les

Vierges de Raphaël Sanzio réveilleraient, jusqu'à un certain point, dans le spectateur, le sentiment du SUBLIME. Le peintre d'Urbin, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, est, sans contredit, le seul artiste qui, dans ce haut degré, ait donné à la toile le droit de parler à l'ame et d'interroger l'avenir, par l'admirable accord de deux qualités, bien près de s'exclure, la douceur et l'élévation des traits. Il y avait sans doute un point précis à saisir, où elles entrent en alliance, sans s'effacer l'une par l'autre : ce point a été trouvé. Le Corrége fera bien la Vierge de Nazareth; mais la Vierge de Jérusalem, et même celle de Bethléem, ne sortiront que du pinceau de Raphaël. L'un aura travaillé pour un oratoire, et l'autre pour un temple.

Nous eussions souhaité que Kant, plus conséquent à son beau système, dont nous essayons, dans cet ouvrage, de fournir le complément, n'eût accordé la faculté de produire le SUBLIME à la femme, soit dans sa physionomie, soit dans ses actes, que pour des cas exceptionnels. La pâleur du visage, sans altération de la santé, a le droit d'intéresser, dans une belle femme, comme indice d'une sensibilité tendre et délicate : nous l'accorderons au professeur de Kœ-

nigsberg; mais nous sommes loin d'y trouver un véhicule de grands sentiments et de grandes pensées. L'opinion de Kant tient trop ici à un beau de convention moderne, ou à une recherche prétentieuse de la mélancolie, qui, devenue un état ordinaire de l'ame, en serait également un de souffrance, et qui, pour être attachante, doit sembler provenir, moins d'un malaise physique, que d'une disposition morale ou même seulement accidentelle. Si, à notre opinion, l'on objecte l'existence du tempérament mélancolique, nous répondrons qu'il appartient, d'une manière plus spéciale, à l'homme, qu'à la femme placée, avec un double dessein, sous l'empire d'un autre système. Nous ajouterons qu'à tort cette dernière chercherait à tromper sa destinée, en affectant, si non la tristesse, au moins un léger dédain des choses de la vie, quand une famille et son chef soucieux (celui-là a le droit de l'être) attendent d'elle leur bonheur et leur joie. Nous avons déja combattu, dans Burke, cette création de l'école romantique (1). Voyez le peuple; voyez l'ensemble de la société : non, la sage nature ne marche pas ainsi! c'est par cette fausse route que l'on

(1) *Du* BEAU *dans les Arts d'imitation.*

s'est jeté dans les sentiers ardus de l'idéalisme; la région vaporeuse n'est pas loin!

CONTINUATION DU IIIe CHAPITRE.

Suite de l'Examen philosophique de la différence d'aptitude au sentiment du sublime et du beau, dans le rapport des sexes.

Du mariage, des premières inclinations, de l'amélioration physique de l'espèce humaine en Turquie; sages conseils de Kant.

Les matières qui appartiennent encore à ce chapitre étant d'un noble intérêt et tenant à notre moralité, par le côté, peut-être, où elle offre le plus de prise, nous avons usé de notre droit d'en avertir le lecteur, en donnant un repos à son attention, comme à la nôtre.

Le mariage, c'est la vie entière : du moins il en saisit l'espace le plus important, puisqu'il faut retrancher de celle-ci l'enfance et même une partie de la vieillesse, avant laquelle la

mort a presque toujours délié les nœuds des époux, par le coup porté à un seul et quelquefois à tous les deux.

Comment s'exécute un choix d'une si haute importance? L'homme en a la priorité par sa nature; on serait tenté de dire qu'il le fait seul; mais ce serait une erreur manifeste: en effet, il n'aura pas épuisé le cercle de ses relations et par conséquent de ses recherches, sans être arrivé à la femme, dont probablement il eût lui-même fixé les regards d'une manière spéciale. Ce choix, essentiellement libre de sa nature (et les parents s'abuseraient, s'ils prétendaient le diriger autrement que par l'éducation, comme nous le prouverons bientôt), a donc quelque chose d'obligé qui nous indique la personne destinée à en être l'objet, dans un intérêt de rapports réciproques, et c'est justement là ce qui en nécessite l'indépendance.

Plus la vie, ses emplois et ses loisirs sont diversifiés, plus cette liberté devient indispensable, par le seul fait de la variété qu'ils jettent dans les caractères. Aux champs, l'entraînement physique agit presque seul; celui-ci abandonné à lui-même se modifie peu; et comme, dans un village, il n'existe qu'un seul état, celui de

l'agriculture, qu'une seule série d'idées, celle des soins qu'elle exige, il arrive que toute femme y est une Vénus pour son voisin, et qu'à deux pas de sa porte on serre le lien conjugal, d'une manière aussi heureuse, que si les recherches s'étaient étendues à dix lieues de distance. Placer là l'amour et ses tourments, c'est mentir, autant qu'un roman pastoral. Mais, de ce que vous avez donné une certaine latitude à l'éducation de votre fils, de ce que vous avez favorisé en lui le développement des goûts sociaux, il résulte que vous vous êtes engagé, au moins tacitement, à le laisser arbitre de son choix. Il ne faut pas créer des besoins dans un être, quand on n'est pas décidé à les satisfaire.

Consommé presque toujours dans la jeunesse des deux sexes, ce choix toutefois ne semble être que la conséquence du penchant sensuel qui les attire l'un vers l'autre. Il est bien rare effectivement que l'un des époux cherche des vertus dans celui dont il va partager la destinée. Les traits, la figure, quelques graces, un talent peut-être, un coup d'œil, ont tout décidé. On serait tenté de croire que la créature la plus morale de la terre n'apporte aucun sentiment de moralité à l'acte le plus

sérieux de sa vie : mais on se tromperait en répétant ainsi les lieux communs de quelques penseurs superficiels.

Sans aucun retour de réflexion sur eux-mêmes, ces êtres, dont vous avez remarqué la légèreté, pour peu que leur choix soit resté libre, auront agi aussi moralement qu'ils pouvaient le faire : croyant n'obéir qu'à l'impulsion des sens, ils se seront arrêtés à des apparences physiques, mais presque toujours indicatives de ce que réclamait leur bonheur mutuel. L'homme vif et impétueux aura rendu les armes à une prudent réserve; jaloux de maintenir sa suprématie, l'orgueilleux se sera contenté d'une femme qui, ajoutant encore à la vanité d'un époux par un beau physique, ne le menace pas d'ailleurs d'une supériorité dangereuse; le studieux aura été attaché par les charmes d'une conversation vive et spirituelle; le laborieux aura souri à l'ordre que sa future fait déja régner dans la maison à laquelle elle appartient, et le valétudinaire se sera laissé séduire par l'éclat d'un teint frais et vermeil. Nous ne placerons pas ici les choix des êtres dépravés, choix également déterminés en sens inverse des tendances : nous laissons à l'humoriste le soin de cette affligeante nomenclature. Cependant,

pour la consolation de l'humanité, nous remarquerons que tel est l'empire des mœurs et de la vertu, que le vice s'en accommode volontiers dans les autres, et que dans un cercle de femmes, exposées à la demande légitime d'hommes dissolus, la plus sage ne serait pas la moins recherchée.

Tout cela aura été vu et raisonné; toutes les qualités auront été discernées, sans donner lieu à une étude sérieuse, et les conséquences les plus directes n'en auront pas moins été tirées, avant que, d'une part, on ait songé à hasarder des propositions, et, de l'autre, à les accepter.

Nous posons donc en fait, et nous prions les pères et mères d'y prêter toute leur attention, qu'un choix dégagé de contrainte, à moins que l'éducation de leur enfant ne l'ait enfoncé dans le dernier degré de la corruption (et ce serait leur faute), ne manquera jamais absolument de moralité, tandis qu'un choix, décidé par eux seuls, peut en être dépourvu.

Dans la jeunesse, on dissimule peu. Se tromper, est le plus grand hasard que courent l'homme et la femme prêts à se tendre la main, car, certainement, ils ont le sentiment de ce qu'il leur faut. S'ils ne se sont pas abusés réciproquement, ils seront heureux, autant que

le comporte leur nature, ou ils ne devaient jamais l'être, à quelque autre choix qu'ils se fussent arrêtés. Bien leur a pris encore de s'unir, puisque ce n'est qu'un ménage de gâté.

Dans la masse d'un peuple, la foule des deux sexes se prend et ne se choisit pas. Elle n'a pas besoin d'y regarder de si près. Ses goûts ne sont ni multipliés, ni dégradés; la communauté d'intérêts et de travail forme bientôt pour elle des liens, d'autant plus forts qu'ils ne sont jamais usés par la passion; comme on les partage, ils ne pèsent guère non plus. L'empreinte du type primitif ayant été peu modifiée, par l'éducation, sur les diverses figures, personne n'est tenté d'aller chercher ailleurs ce qu'il trouve à ses côtés, et sans sortir de chez soi. Cette portion nombreuse de la société en fait l'appui le plus solide, par cela même qu'elle manque de mouvement. Le BEAU doit s'offrir à ses yeux sous des traits fixes et presque uniformes.

Il n'en sera pas ainsi de l'autre classe, numériquement moindre dans l'ordre social, mais qui ne laisse pas de lui donner son véritable aspect, par son éclat et sa constante mobilité. Le propre de la civilisation (surtout depuis l'établissement de l'imprimerie et des feuilles publiques) est d'étendre les rapports de l'être,

de le faire intervenir dans diverses natures d'intérêt, de l'appeler en esprit où il ne saurait se présenter en personne, et de le multiplier en l'inscrivant à d'autres sphères d'activité que la sienne. La vie morale d'un pays consiste, pour un village, dans cinq ou six de ses habitants; pour un département, dans le dixième de sa population urbaine. Devenu centre de lumières et d'industrie, Paris reçoit son mouvement d'un bien plus grand nombre d'individus des deux sexes; et, dans cette foule, il est encore un cercle plus resserré, où de simples unités comptent plus, à titre d'influence, que cent communes rurales.

Comme ces êtres, par leur éducation et leurs richesses, se tiennent à la surface de la société et qu'ils en traversent sans cesse le théâtre, c'est d'eux aussi qu'elle accepte sa physionomie. Ils n'en ont pas été improprement nommés la tête, car c'est là que se dessine l'expression sociale du jour et du lendemain; c'est là que le littérateur et le moraliste doivent la chercher et l'étudier.

Dans nos mœurs actuelles, les femmes participent à ce mouvement; autrefois, elles le faisaient naître (1). Il en résulte que les qua-

(1) Pendant le règne de Louis XV, le siècle venant à

lités du beau sexe doivent différer extrêmement chez nous; qu'ayant à plaire à une multitude d'hommes policés, elles sont obligées de se diversifier à leurs yeux, et qu'au sein de cette mobilité, les notions du BEAU moral, et même celles du BEAU physique, doivent passer par des nuances très-délicates pour nous-mêmes et imperceptibles pour l'homme de la nature, tel qu'un villageois appelé à leur examen.

Cependant le fonds primitif de tous les deux étant une aptitude à correspondre aux vues de l'ordre conservateur, aptitude qui, dans les traits du visage, devient le signe toujours ravissant du BEAU moral, il arrivera que, sans saisir les nuances les plus fines et les plus légères, le villageois pourra rectifier bien des idées, quand elles seront en opposition avec le type originel du vrai BEAU organique ou moral. Il nous serait facile de citer plus d'un exemple à l'appui de cette opinion (1).

---

incliner vers la philosophie, et une philosophie quelquefois licencieuse, pour ne pas être exclues de la direction de l'opinion, les femmes cultivèrent les lettres; le mouvement, qui nous poussait vers les intérêts d'économie politique, n'a pu leur rester étranger: aussi commençaient-elles à y obéir, il y a quelques années. Elles intriguent maintenant: qu'en conclure?....

(1) Le préfet de mon département ayant donné à la

On voit maintenant combien de formes diverses le BEAU est susceptible de prendre chez les femmes qui figurent dans les premiers rangs de la civilisation. Comment l'apprécier? En lui appliquant le mètre du BEAU inaltérable, si l'on veut avoir la vérité absolue; en recourant à celui du BEAU conventionnel d'un pays, si l'on veut connaître uniquement ce qui doit y être un objet de préférence. Ainsi s'expliquent les goûts de localités et d'époques.

A travers toutes ces vicissitudes du mouvement social, Kant est-il fondé à croire que les premières inclinations d'un homme puissent servir à déterminer la base, sur laquelle auront été établies ses autres liaisons? Nous penchons, avec M. de Buffon, pour l'affirmation;

---

la campagne une fête, où se trouvèrent deux femmes remarquables, l'une par sa grande beauté, l'autre, par ce que l'on est convenu d'appeler une aimable vivacité, je crus apprendre sur toutes les deux l'opinion d'un paysan, placé à côté de moi, en lui demandant quelles étaient, à son gré, les plus jolies femmes de cette réunion : à mon extrême surprise, il ne nomma pas une seule des deux dames, autour desquelles se groupaient presque tous les hommes; et il m'en donna pour motif, que l'une lui semblait trop *orgueilleuse*, et qu'il soupçonnait l'autre d'être un peu *folle*, sans quoi, elle lui aurait plu assez. Ce paysan était encore un adjoint de village, sur lequel les idées de convention avaient quelque prise.

car c'est ici que le tempérament originel doit rentrer, jusqu'à un certain point, dans ses droits, pareil, en cela, au terroir dont le goût se communique toujours au fruit le mieux élaboré. D'ailleurs il est rare que les impressions faites sur un cœur vierge n'y laissent des traces. Avec la connaissance de celles-ci, il serait donc possible d'entrer dans le secret de la vie intérieure de chacun et de lui assigner, assez bien, par conjecture, ses véritables jouissances en amour et ses peines les plus amères.

La théorie, que nous venons d'exposer, explique parfaitement pourquoi les physionomies vives et mobiles, dans les femmes, sont pour nous un objet de préférence générale : c'est que chacun, à l'examen, y trouve ce qu'il y cherche; c'est que c'est un pays où tout n'est pas vu d'un coup d'œil, comme sur les terrains à surface plane; c'est qu'enfin, à chaque pas, le voyageur est invité, avec un air de mystère qui lui plaît assez, à y faire de nouvelles découvertes. Une belle femme sans expression n'en serait pas moins BELLE, mais plus pour l'homme rapproché de la nature que pour celui, dont le commerce social à étendu les besoins et mobilisé, pour ainsi dire, le goût.

Nous n'aurons garde d'oublier que les qua-

lités voulant être équilibrées, non par des qualités contradictoires (ce qui amènerait sûrement, dans l'union conjugale, une dissonance plutôt qu'un accord), mais par celles qui en sont, à certains égards, le repos, les vertus nécessaires au bonheur d'un ménage seront, chez la femme, plutôt négatives que positives, puisque celles de l'homme ont éminemment ce dernier caractère.

Ainsi les femmes douces, modestes, timides, d'une piété plus affectueuse qu'argumentatrice, d'une conversation plus fine que tendue dans le raisonnement, seront les objets d'une préférence marquée, à égalité d'attraits physiques, tant qu'il y aura sur la terre des hommes audacieux, décidés dans leurs opinions, nobles dans leurs sentiments, indépendant dans leurs idées même religieuses, fiers de leurs avantages réels ou supposés, opiniâtres dans leurs investigations et adonnés à la culture des lettres et de la philosophie.

Le contraire se rencontrera quelques fois, quand les rôles auront passé d'une main à l'autre. Alors de grands mérites sembleront avoir changé de sexe. Les uns donneront des saints à la légende, les autres des héroïnes à nos fastes. Vous verrez des femmes se faire des noms illustres dans la science : mais soyez bien

persuadé qu'à moins de raisons particulières, dépendantes des positions de la vie, les hommes supérieurs ne les rechercheront pas. Ils pourront se plaire dans leur société, surtout s'ils y échangent de l'amour-propre ; ils leur demanderont peut-être une liaison, jamais des nœuds durables : ce serait se vouer à l'infériorité, ce serait en faire l'aveu, et le beau caractère d'homme ne s'abdique pas ainsi par celui qui a la conscience de l'avoir reçu. Sapho n'aura pas même la consolation de fixer Phaon; l'orgueilleuse petite-fille de Tudor, Élisabeth pourra compter ses favoris, mais non ses amants. Le cœur d'une femme ne déroge pas impunément comme le nôtre : il demande à remonter, et il aspire volontiers à ce qui est beaucoup plus haut que lui ; dès qu'il a descendu, il perd ses droits au retour.

Il n'est pas rare de rencontrer des femmes qui puisent, dans un caractère opiniâtre, l'idée d'une vaine et prétendue supériorité. Ce sont celles-là qui, fières de quelques avantages fortuits, rendent un époux malheureux, quand il n'accepte pas l'avilissement. Vous leur trouverez l'énergie de la volonté pour donner des ordres, mais non la force de tête pour les mûrir. Le sage voit, en elles, deux êtres

manqués, et les deux sexes les repoussent. On serait tenté de croire que Hobbes les aurait eues en vue dans son fameux axiome, où il dit qu'un enfant robuste est toujours méchant (1).

Ne craignons pas de tomber dans des redites : c'est comme femme, et physiquement comme femme, que celle, qui en a reçu le nom, plaît; c'est par son sexe qu'elle prend sa place. L'expérience nous l'enseigne tous les jours : dès qu'on entend parler, dans le monde, d'une célèbre harpiste ou pianiste, d'une savante et de ses écrits, d'une muse et de ses poèmes, d'une artiste et de ses œuvres, la première question des hommes à leur sujet, ou plutôt toute la réponse, consiste à demander si la tant renommée virtuose est jolie, si elle est jeune, si elle est aimable, si elle reçoit? C'est ainsi (et le plus souvent, sans y prendre garde) que, d'un mot, on la renvoie à son état de femme, dans lequel, pour peu qu'il tienne d'une nature heureuse, il y a cent fois plus de charmes que dans une élégie de Tibulle, une madone du Corrége, un duo de Paër, une page de Machiavel ou de Tacite, fût-elle com-

---

(1) *Malus puer robustus*, Hobbes, Prefatio, de cive, ad lectorem.

mentée par mon honorable ami M. Benjamin Constant.

Parlez, au contraire, des sujets, choisis dans l'autre moitié du genre humain, qui ont joué un rôle sur le théâtre de la vie : s'est-on jamais avisé de s'enquérir si Homère était bel homme, si Virgile était d'une jolie figure, si Milton et Pope avaient l'air cavalier, si L'Hôpital et Molé avaient des succès auprès du beau sexe, et si Fénelon était aussi bien tourné, dans son camail, que M. l'archevêque de **? Nous avons parcouru la Bretagne dans ces derniers temps, et, malgré la compression exercée sur les esprits par le ministère, nous y avons trouvé partout l'amour du pays, partout un grand intérêt pour la cause soutenue par l'opposition. Les éloquents défenseurs de celle-ci sont principalement chers aux femmes. Entre ces dernières, plusieurs m'ont parlé avec ame et sentiment de nos orateurs célèbres. Bien peu m'ont interrogé sur leurs qualités physiques; aucune ne m'a paru désirer que MM. Royer-Collard, Foy, Manuel, Sébastiani, Chauvelin, Perrier, Lafitte, Girardin, St.-Aulaire, Bignon, Benjamin Constant (1) fussent des Adonis. Com-

(1) Je puis assurer que les béquilles de ce dernier n'ont

ment expliquer, en pareille matière, une indifférence presque générale, si ce n'est en reconnaissant que les deux sexes ont divers moyens de se recommander aux yeux, l'un de l'autre; que nous aimerions peu, pour compagne de nos jours, celle que nous serions condamnés à admirer; et qu'au contraire des femmes, s'il nous fallait leur présenter, d'une main, la branche de chêne ou de laurier due à leurs grandes actions, nous aurions rarement, dans l'autre, celle de myrte, pour leur en faire hommage.

« Vous attachez donc bien du prix à la beauté physique », sera-t-on tenté de me dire : mon dieu, non, répondrai-je, en toute innocence; car dans l'ordre de la nature et dans mon sentiment personnel, à moins d'une disgrace notable, être femme, serait être BELLE, comme être homme, serait être fort, brave, élevé dans la pensée, généreux, humain. J'insiste seulement pour que chaque créature, se gardant d'être rebelle à sa destination ici-bas, concoure à l'harmonie du tout. Le nu de la femme est plein de graces : les deux sexes en

---

rien retranché à l'intérêt que lui portent les dames françaises.

conviennent ; l'obligation d'y prendre le type statuaire le prouve (1), et la même chose est attestée par le luxe de nos appartements, où il se répète sans cesse : certainement, si vous le calquez sur la nature avec fidélité, le nu de l'homme, dans la véritable acception du mot, n'est pas BEAU. Certaines parties en sont anguleuses, d'autres lourdes et compactes ; le tissu cutané manque de souplesse ; et quand le sujet est parvenu à sa force virile, état de perfection, où nous devons le prendre, le velu des reins, des bras, de la poitrine, des épaules et du bas du visage, n'a rien de flatteur pour l'œil. Il n'y a pas de femme qui, dans sa bonne foi et tout en ressentant des émotions, d'une autre nature, qu'une telle apparition pourrait lui causer, ne se rangeât à notre avis, offrît-on à sa vue Milon, Duport, Paul (2) et les meilleures académies, car ce ne sont encore là ni les Bacchus ni les Apollon du Vatican. Il faut donc que la beauté de l'homme réside quelque autre part ; puisque, à coup sûr, il a aussi la sienne !

Maintenant que nos idées sont rectifiées, sur le BEAU, dans les deux sexes, nous partage-

---

(1) VOYEZ les pages 145 et suivantes de ce chapitre.

(2) Noms de trois danseurs de l'Opéra.

rons l'opinion de Kant relative à l'uniformité du goût, dont les Circassiennes et les Georgiennes sont les objets. Elles plaisent aux Européens comme aux Asiatiques, et principalement aux sectateurs de l'islamisme qui en font un commerce barbare. La race de ceux-ci s'en est sensiblement améliorée, ainsi que le remarque le professeur de Kœnigsberg : mais cette observation amène une singulière idée, et l'on est tenté de se demander ce que les Orientaux font de leurs propres femmes, après n'avoir admis à leur couche, presque uniquement, que des femmes étrangères? Il est certain que les premières, dans la Turquie et dans la Perse, semblent être les victimes d'un abandon d'autant plus injuste que, depuis un temps, elles devraient y participer à l'embellissement de l'espèce. Toutefois, l'on se tromperait si l'on croyait qu'elles se multiplient, sur cette terre de despotisme, dans une progression géométrique. Les sérails en consomment beaucoup, qui vieillissent sans être parvenues à la maternité. La polygamie est peu féconde de sa nature, ce qui annoncerait qu'elle n'était pas destinée à être la loi du genre humain.

A l'égard des femmes de l'Orient, des deux Grèces et de l'Archipel, quand on les examine

sous le rapport de leurs formes, la régularité de leurs traits et leurs heureuses proportions sont hors du doute. Nous pensons même que, dans l'ensemble de leurs personnes, elles offrent le type de ce BEAU positif sur lequel il ne s'élevera qu'un jugement d'approbation, partout où le goût d'emprunt n'aura pas empiété sur le goût naturel. Mais ces belles créatures, élevées dans des pays où les arts sont peu cultivés et où les relations sociales sont très-circonscrites, doivent manquer généralement de cette expression, qui donne de la pensée au visage, et sans laquelle les mouvements du corps ne sont plus que des habitudes. Le villageois, que nous avons cité dans une note, leur accordera sa préférence; nous n'en serons pas surpris; le voluptueux sensuel pourra même les rechercher, pendant quelques heures, comme le fait l'Asiatique : quant à l'homme qui veut, dans une liaison, des rapports d'esprit et de sentiment, avec une telle femme nous le trouverons réduit à se demander bientôt (1), *où il ira passer la soirée?*

Les conseils que l'auteur des *Considérations*

---

(1) Mot charmant, dans son ingénuité, d'un homme que l'on engageait à épouser la femme avec laquelle il

dicté aux femmes, sont d'autant plus précieux que tout ce qui conduit à la conservation de leurs attraits moraux ou physiques, tend au bonheur de l'espèce humaine. Certainement les Français n'auront pas recours aux moyens dont usent les Musulmans, pour introduire dans leur couche de belles odalisques; nos mœurs s'y opposent, et encore plus notre bon sens européen, car ce que l'on gagnerait au profit de l'amour physique tournerait en perte des émotions qui lui donnent sa vraie valeur : mais il est évident que, notre climat par sa douce température étant très-favorable au développement de la beauté, on peut témoigner quelque surprise de ce que le sexe, qui d'ailleurs n'y manque pas de graces, est assez généralement dépourvu de cette belle et noble régularité de contours, dont se glorifient les pays orientaux. Il y a peu de temps que, dans une visite à M. Prud'hon, celui de tous nos artistes dont le pinceau rappelle le mieux la touche voluptueuse du Corrége, nous lui demandâmes, à la vue d'une Vénus au bain, déja très-heureusement ébauchée, s'il s'était sou-

---

était lié depuis long-temps : « Et alors, disait-il, où irai-je « passer ma soirée? »

vent servi du modèle pour cette composition? Il nous répondit négativement, et nous coofessant qu'il s'était borné à d'anciennes études déposées dans son portefeuille, il déplora, devant nous, l'indigence des ressources que Paris pouvait offrir en ce genre. Suivant lui, nos femmes ne manquent ni de morbidesse, ni de correction dans la portion du corps inférieure à la taille; les pieds, les jambes, les hanches et les cuisses, quoiqu'un peu fortes, sont d'une proportion agréable, tandis que, chez presque toutes, la partie supérieure est défectueuse. L'habile artiste crut devoir en accuser l'usage des corsets, et nous partageons, en cela, son sentiment. L'effet de ceux-ci (surtout quand on y emprisonne les enfants qui viennent de naître) ne peut manquer, à la longue, de rétrécir la poitrine, d'aplatir le thorax et le sternum, de priver les côtes de la latitude et de l'élasticité de leur jeu dans la respiration, de déprimer les muscles intercostaux, d'appauvrir les glandes lactées avant l'époque de leur douce turgescence, et même de nuire à la colonne épinière, en forçant le travail de l'assimilation à descendre de préférence aux parties inférieures, telles que les cuisses et les jambes, exemptes au moins de gêne, sous le rapport

de la circulation artérielle. Jean-Jacques Rousseau avait fait la guerre aux corsets qui, comme les ceintures, ne conviennent qu'aux femmes tout-à-fait formées, à celles qui ne sont pas restées étrangères aux fatigues de Lucine et qui se sont acquittées des devoirs de l'allaitement. Le philosophe de Génève fut éloquent, parce qu'il parla au cœur des mères le langage de la nature; il fut écouté; les corsets disparurent: mais depuis quelques années, ils s'en vengent bien, et les affections rachitiques font des progrès menaçants pour le beau sexe. S'il ne nous est pas donné de l'inquiéter, malgré nos trop justes motifs, sur la perte de sa santé, au moins puissions-nous l'effrayer sur celle de ses charmes, les plus flatteurs, puisqu'ils sont les plus apparents; car leur ruine nous paraît prochaine!

Kant est-il bien fondé à placer le vrai point de perfection de la femme, à la fleur de son âge et, dès lors, presque au début de sa carrière? Ne faudrait-il pas plutôt le rapporter à l'époque, où conservant encore une grande partie des avantages les plus séduisants de son sexe, elle y joint le mérite d'un esprit cultivé par la lecture et par l'expérience de la vie? Dans ce dernier cas, ce serait vers sa trentième

année que la compagne de l'homme mériterait tout notre intérêt. C'est aussi dans ces jours d'un bel été que les femmes produisent les plus fortes passions. Un amant d'un goût délicat est alors fixé par tout ce qui est en possession de captiver à la fois les sens et l'ame. Des graces toutes faites à leur domicile et sûres de leur effet, un caractère solide, une finesse d'aperçus déja initiée au secret important de nos fantaisies, et un entretien qui rend plus courtes les longues soirées de l'hiver, garantissent la solidité des attachements, dont elles deviennent l'objet dans cette période de leur existence.

S'unir à une femme très-jeune, si on ne l'est soi-même, ce qui ne manque pas non plus d'inconvénients, c'est se charger d'une éducation; et rarement, dans les éducations, l'écolière croit aux avis du maître, quand, par la disparité d'âges, elle diffère trop avec lui de goûts et de penchants. Cependant de tels risques sont de beaucoup préférables à ceux de contracter des liens, où l'épouse étant dans la rigueur du mot, la contemporaine de son mari, ne tarderait pas à devenir, pour lui, la génération passée. Leurs amours-propres, à tous les deux, sans cesse affligés, leur rappelleraient

que les arbustes, pour se marier, ne doivent pas affecter, entre eux, trop de ressemblance : dans cette guirlande de l'union conjugale, la femme doit fournir les fleurs, et la verdure immortelle, qui en relève l'éclat, doit venir du mari.

Déja noble et grand, la nature veut adoucir l'homme, en lui donnant une compagne, et celle-ci, en s'attachant à son protecteur, tend à s'élever avec lui; cela est conséquent de la part de cette dernière, puisque c'est d'un autre qu'elle reçoit son nom, son état dans la société, ses liaisons secondaires, et jusqu'à la place où elle s'assied dans les rangs marqués par la patrie. Plus l'homme est civilisé, plus il cherche de beautés chez la femme, au moins de finesse dans les traits et de grace dans les mouvements, enfin tout ce qu'il n'a pas, tout ce qu'il serait peut-être messéant de trouver chez lui; dans un autre genre, la femme a la même exigence. Cependant qui ne serait prêt à dire que la beauté est toujours de la beauté, et que la noblesse des sentiments, la dignité des manières, la culture de l'esprit, l'élévation du caractère et même son indépendance, ont droit à nos hommages, quelque part qu'elles se rencontrent? Eh bien! dans la société des

deux sexes, les choses ne vont pas ainsi : la sagesse du Créateur a voulu qu'avec des qualités particulières, faites pour provoquer une recherche réciproque, chaque sexe possédât le goût de celles qui lui manquent. Ce sont des liens et des rapprochements qu'elle a préparés entre eux : or, la femme qui serait attirée vers un homme par les agréments d'un physique très-soigné, et l'homme trop prévenu qui se laisserait éblouir par le luxe de talents, dont, au lieu de graces familières au jeune âge, brillerait la froide maturité d'une femme, sortiraient également de leur position. Il est bien probable qu'ils en porteraient tous les deux la peine; car, après s'être mutuellement volé, on ne vit que par miracle en bonne intelligence.

Ces motifs nous décident à donner notre approbation entière aux conseils, par lesquels le philosophe allemand voudrait que l'on s'attachât à diriger l'éducation des femmes. On ne saurait trop leur répéter que c'est dans leurs maris, et non dans elles-mêmes, qu'il leur est permis d'aimer la gloire. Pénétrées de cette vérité, on les verrait désirer, pour époux, les hommes sur lesquels le pays fonde ses plus grandes espérances ; de leur côté, ceux-ci, pour se rendre dignes d'un aussi beau choix,

auraient à se renforcer dans leurs qualités d'HOMMES, c'est-à-dire, à se rendre plus instruits, plus justes, plus généreux, plus capables d'offrir une protection efficace à la faiblesse et d'utiles services à leurs concitoyens. Sans préciser son idée, Kant donne bien à entendre qu'il serait fort fâcheux que la société des femmes, se bornant à amollir notre caractère (ainsi que certains moralistes leur en font un mérite), parvînt à nous *féminiser*, tandis que, consentant, avec elles, à un échange de nos vertus énergiques, nous les rangerions, à notre tour, dans une catégorie masculine.

Quelle femme n'aimerait pas un homme honoré de son pays et qui y remplit ses devoirs? Quel homme ne chérirait pas la femme dont l'agréable présence le rappellerait, chaque jour, avec un nouveau charme, près de ses foyers domestiques? Les femmes comptent peut-être pour trop peu dans l'existence des Anglais, peut-être pour trop dans la nôtre. Ils sont en deçà, et nous sommes en delà du point, où le commerce des femmes tourne au profit de la cité : ainsi qu'ils touchent à la rudesse, nous sommes prêts à retomber dans l'amollissement, auquel nous étions échappés par la révolution.

Quelque chose que l'on dise aux femmes

pour les consoler de la perte de leurs attraits, cette perte ne laissera pas d'avoir une triste influence sur leur bonheur et par conséquent sur leur caractère. Qu'elles veuillent prolonger la durée trop fugitive de leurs avantages physiques, nous ne devons pas nous en étonner. La chose en vaut la peine pour elles; il n'y a même à cela rien que de juste et de convenable, quand un défaut de goût ne prête pas à ce soin les couleurs du ridicule. C'est avec leur beauté qu'elles ont excité l'amour, le plus doux sentiment, soit qu'on le ressente, soit qu'on le fasse naître : elle doit leur être chère. Qu'elles s'en servent, de bonne heure, pour préparer l'amitié, l'amitié si douce encore, quand elle s'établit entre deux êtres de sexe différent! Alors la femme n'aura pas à se plaindre d'être prise au dépourvu par une vieillesse jalouse. Après avoir brillé dès l'aurore de la vie, à la vérité son soleil couchant se voilera de nuages; mais il suffira de leurs vifs reflets et de leur transparence, pour attester l'ancien éclat de ses rayons.

FIN DE L'EXAMEN PHILOSOPHIQUE DU TROISIÈME CHAPITRE DES CONSIDÉRATIONS DE KANT, SUR LE SENTIMENT DU SUBLIME ET DU BEAU.

CONSIDÉRATIONS

Sur le sentiment du sublime et du beau, par Emmanuel Kant.

Examen philosophique du quatrième Chapitre, où il est traité du caractère des nations, sous le rapport de leur aptitude à concevoir le sentiment du sublime et du beau. — Des Français et des Anglais. — Des Allemands, des Espagnols et des Italiens.

On ne formerait pas une vaine et fausse conjecture, en supposant que madame de Staël a eu connaissance du système adopté par Kant, dans sa classification des peuples, sous le rapport de leur aptitude à recevoir le sentiment du beau et du sublime. Quelques-unes des idées-mères de l'auteur des *Considérations* se retrouvent dans le livre fort remarquable *de la Littérature* (1), et notamment une prédilection prononcée en faveur du caractère et des pro-

(1) Par madame de Staël qui a publié cet ouvrage après celui sur l'Influence des passions, et qui y a développé son système de *la perfectibilité indéfinie*.

ductions poétiques des peuples du Nord. Les deux écrivains ont affecté, par privilége, la tendance vers le SUBLIME à la Germanie et à l'antique Albion; tous les deux ont fait, à peu près, la même part aux Français et aux Italiens : le germe de l'un des deux ouvrages a été déposé dans l'autre, si ce n'est que Kant se borne à établir les peuples sur le domaine du BEAU et du SUBLIME, dans la proportion des droits qu'ils semblent y avoir acquis, sans en assigner les causes, tandis que madame de Staël, considérant, dans cet ensemble de la civilisation, le genre humain personnifié, a cru pouvoir signaler la marche progressive de celui-ci sur le terrain des arts et de la philosophie. Cette idée, à peine indiquée, par Kant, dans le chapitre que nous soumettons à notre examen, nous paraît appartenir plus particulièrement au célèbre chancelier Bacon.

Ce n'est pas de ce dernier système, susceptible d'être adopté dans quelques-unes de ses parties, malgré les articles très-bien écrits qui lui ont été opposés dans les Mercures de 1800, que nous allons nous occuper. Notre attention portera tout entière sur celui des tendances nationales vers le BEAU et le SUBLIME. Nous ne doutons pas que l'*Esprit des lois* n'en

ait donné la première inspiration au professeur de Kœnigsberg. Ainsi, d'âge en âge, le génie se transmet le sujet de ses savantes méditations! Ce que madame de Staël dut à Kant, celui-ci en fut redevable à Montesquieu et à lord Vérulam, qui ne furent sûrement pas quittés de toute reconnaissance envers Bodin pour sa République, et Hippocrate pour son fameux traité *De l'air, des eaux et des lieux.*

Comme on l'a vu, Kant poursuit son système : des tempéraments et des sexes, il l'étend aux nations européennes; nous essaierons d'achever cette belle idée, en l'appliquant aux différents âges des sociétés, ainsi que nous en avons agi à l'égard de ceux de l'homme, et nous ferons entrer en ligne de compte les institutions, qui ont encore plus d'influence que les climats sur le génie des peuples : de la sorte, nous suivrons le sentiment du BEAU et du SUBLIME dans les phases d'existence de la nation française, après l'avoir étudié dans les époques mémorables de la vie de l'un de ses plus grands monarques.

Les nations, comme les hommes, ont leurs âges par lesquels s'altèrent leurs goûts et leurs humeurs. L'enfance des sociétés est consacrée d'abord à la satisfaction de leurs premiers be-

soins. C'est la nourriture, c'est l'abri, le vêtement et la sûreté qu'il leur faut. Puis, quand ces biens leur sont garantis, elles veulent des distractions, des fêtes et des plaisirs. Semblables à ceux du nourrisson à peine détaché du sein de sa mère, ces plaisirs commencent par être simples et naïfs. Thespis débute par promener dans l'Attique, pendant les vendanges, des acteurs barbouillés de lie de vin ; Athènes s'arrête autour de ce chariot; à la fête d'une divinité rustique, on saute sur des outres gonflées de vent, aux risques d'une chute qui provoque une bruyante gaieté : telle fut l'origine de ces jeux, où la Grèce, émue par les mâles accents de Sophocle et les plaintes touchantes d'Euripide, pâlit à l'aspect des crimes historiques mis en action devant elle, ou donna des larmes au malheur, dont on plaçait sous ses yeux la douloureuse image. C'est par ces degrés qu'on arriva aux poëmes et aux immortelles tragédies, qui prirent leur nom dans cette source modeste.

De ces deux âges, l'un est celui de la nécessité qui s'occupe laborieusement du matériel de la vie, âge ingrat où s'arrêtent et languissent tous les peuples asservis par le despotisme; l'autre est le temps d'une humeur vive

et folâtre, commune aux nations sur lesquelles le ciel a jeté un regard d'amour, et qu'il appelle, par la liberté, aux grandes pensées et aux grandes choses. Bien que le BEAU et le SUBLIME n'éclatent pas, à ces époques, chez les peuples que nous pourrions dire désignés pour la gloire, ainsi que, dans l'ancienne Rome, les enfants illustres étaient consuls désignés, cependant ils peuvent poindre et lancer des éclairs avec lesquels les yeux apprennent déja à se mettre en rapport. Tel se montra Hésiode, dont le principal mérite fut de renfermer dans un mètre convenu, la seule science de ces jours nouveaux; tel fut surtout Homère qui devança, chez les Grecs, l'âge du SUBLIME, et qui le prépara, en échauffant les ames du feu de son génie. On le vit apparaître, tout à coup, à la barrière, avec ses formes colossales, comme au matin le soleil, sortant des nuages, balance son disque immense à l'horizon.

C'est vers une période en rapport avec celle-là dans l'existence de leurs nations respectives, que firent parler d'eux les troubadours et les bardes, aussi inférieurs à Homère que les compatriotes de celui-ci étaient supérieurs aux antiques Celtes, aux Pictes, aux Gaulois et

aux Calédoniens. La jeunesse de tous les peuples modernes a été lente et pénible, quelquefois même retrograde. Aussi a-t-elle eu généralement peu de gaieté. Nous en trouverons la cause dans les demi-lumières dont nous héritâmes, et surtout dans quelques idées reçues de confiance, triste reste de la décrépitude des empires d'Orient et d'Occident, que l'on appliqua improprement aux sociétés nouvelles. On s'en servit pour consacrer le pouvoir de la force; par un droit écrit, celle-ci fut érigée en système. La religion naissante y renforça sa teinte. Ainsi la civilisation antérieure fut loin d'aider à la nôtre; elle faussa seulement notre ligne, et, au lieu d'être pour nous un bienfait, en nous entourant de ses débris, elle détourna longtemps nos pas de la route du BEAU et du SUBLIME, dont on s'écarte dès qu'on n'est plus guidé par la nature.

La guerre de leur indépendance, contre les Perses, ne tarda pas à ouvrir aux Grecs le siècle de leur vraie gloire.

L'enfance des Romains fut plus grave et plus sérieuse; à bien dire, ils n'en eurent pas, et leur caractère s'en est ressenti jusqu'aux jours de leur corruption, où il devient presque méconnaissable. Cela tient à plusieurs causes

particulières, notamment à leur existence plus souvent et plus tôt compromise. Comme plusieurs autres états, où des suprématies d'individus finissent par s'établir, les petites peuplades de la Grèce en vinrent à la royauté; mais celle-ci n'était pas armée d'une grande force : ici élective, là héréditaire, partout elle reposait sur un simple accord national qui, à la moindre secousse, pouvait les mener à la république, forme de gouvernement vers laquelle inclinent, de toute nécessité, les peuples qui ont à combattre pour leur indépendance, parce que c'est aussi celui dans lequel il leur est permis de déployer le plus de vigueur. L'Europe, dans sa guerre contre Napoléon, en fournit la preuve : chaque monarchie, du consentement de ses chefs, y a pris un aspect républicain ; de là les promesses qui gênent beaucoup aujourd'hui. Tarquin l'ancien rendit à Rome la royauté plus serrée et plus compacte qu'elle ne le fut dans le Péloponèse; aussi ne put-on s'en détacher que par un déchirement. Sans le poignard de Lucrèce, serré avec force dans la main du premier Brutus, il est probable que les Romains occuperaient peu de place dans l'histoire, car ce fut ce poignard qui constitua le sénat. Dès le principe, toutes leurs

puissances de vie furent mises en action; il n'y eut, pour eux, d'autres chances que de périr, ou de triompher de leurs voisins et de se les agréger. Vinrent les Gaulois: autre question de vie et de mort. Toujours l'arme au bras, quand ils ne labouraient pas la terre, ils ressemblaient à un jeune homme, auquel la perte prématurée de ses parents laisse des affaires engagées, et qui, ne pouvant se dispenser de s'y livrer, passe immédiatement de la puberté à la maturité de l'âge. Ainsi, pour les Romains, la VERTU devint une nécessité de position, qui les conduisit, plus tôt que tout autre peuple, au SUBLIME de sentiment et de pensée. Par la même raison, le BEAU, dans les arts et dans l'expression, dut naître tard chez eux. Ce ne fut pas un fruit de leur terroir. Il y fut transplanté presque avec le cerisier qu'y porta Lucullus. Rome moderne a perdu le SUBLIME, et elle a conservé le goût du BEAU; ce qui nous confirme dans l'opinion que le premier se nourrit, chez l'homme, du sentiment de sa dignité, et que le second se contente pour pâture de formes et d'images.

Achevons de tracer l'historique de la nation française: nous le devons, puisque Kant s'est particulièrement occupé de nous, dans la ré-

partition qu'il fait de ces deux grandes qualités, entre les peuples de l'Europe.

Établissons d'abord quelques principes généraux qui, plus tard, ne seraient pas échappés à l'auteur des *Considérations*, et que nous proposons pour appendice de son système.

Les deux nations qui se partagent, entre elles, les plus beaux feuillets de l'histoire ancienne, les Grecs et les Romains, devaient incomparablement voir paraître le SUBLIME, chez elles, avec plus d'abondance, que les nations du moyen âge et même que celles des temps modernes. C'est une semence d'une nature forte, que les cœurs mous et asservis ne nourriront jamais. Le SUBLIME n'est dans l'homme que la déclaration solennelle de l'énergie de son ame. Où il y aura des grands et des petits de naissance, cette voix ne saurait se faire entendre : les uns seront, à trop bon marché, grands dans la hiérarchie du siècle, pour qu'ils travaillent à l'être dans la vertu ; aux autres, l'oppression courbera trop la tête, pour qu'ils puissent la porter avec noblesse. On lutte avec fierté, souvent avec succès, contre un malheur accidentel ; en aucun temps, contre un malheur héréditaire. Il ne peut exister ni BEAU ni SUBLIME où domine le pouvoir absolu. L'uni-

formité de la crainte y nivelle tout et ne permet à personne de s'élever, à moins que cette situation des choses ne soit temporaire; et alors d'utiles secousses peuvent féconder le sol le plus ingrat. Les grands siècles ont eu lieu précisément à ces époques, comme nous l'avons déja remarqué.

Il est incontestable que le SUBLIME jaillira, presque de lui-même, dans les républiques ou dans les gouvernements constitutionnels, régis par des chefs héréditaires, parce que c'est aussi là que le cercle de l'intérêt est le plus étendu qu'il soit possible. Comme on y a besoin de tous, dès qu'on ne devient grand que par les services rendus à l'ensemble d'un pays, les sentiments auront de la grandeur. Le droit d'arriver, si on a des forces et du courage, autrement l'égalité devant la loi, ne peut laisser un peuple dans l'obscurité. Être vertueux, ou périr, tel est son dilemme.

Dans les monarchies inconstitutionnelles, qui comptent des sujets sans citoyens, le cercle est bien plus reserré. C'est beaucoup que, faute d'esprit public, on y ait l'esprit de fortune; à défaut de patrie, on se groupera autour du trône qui sera mal défendu, si c'est, dans un état, la seule chose à défendre. On cherchera

à plaire à une famille, au lieu de s'identifier avec toutes; on recevra d'elle des gages, au lieu d'être rétribué par le pays. Voyez déja comme tout se rapetisse! voyez comme on descend, de degré en degré, de la dépendance d'un maître à celle des derniers subalternes : rien n'est ennobli malgré les titres et les cordons; tout tombe dans la domesticité; le magistrat n'est plus que le salarié d'un homme; tandis qu'un grand motif pouvait tout vivifier, tout agrandir jusqu'au prince lui-même.

Vous obtiendrez encore, d'une telle situation, une sorte de BEAU. Vous aurez du dévouement sans grandeur, parce qu'il sera sans utilité générale; vous aurez des sacrifices qui n'intéresseront presque personne, comme on avait en Égypte des esclaves qui consentaient à périr lentement auprès des cadavres embaumés de leurs rois; vous verrez à vos côtés la mort donnée, reçue, acceptée avec calme : mais vous n'aurez pas pour cela du SUBLIME! Les arts veilleront pour décorer l'urne cinéraire; les palais sortiront tout à coup du sol étonné; le canon annoncera des victoires : mais les fêtes publiques n'existeront point pour le peuple; il y sera mis seulement en spectacle, et rassasié comme un vil animal auquel on

jette sa pâture : mais la salubrité de l'air, des aliments, des carrefours, des hospices, ne sera pas un premier objet de sollicitude ; mais l'instruction ne sera que de l'ignorance en entreprise privilégiée et de la terreur en principes ; mais les talents destinés à célébrer l'apothéose des vertus patriotiques, qu'il est si important de rendre populaires, ne consacreront leur palme qu'au pouvoir, qui les refoule au fond des cœurs ; et pour complément de deuil, on ordonnera à la religion d'attrister l'existence, qu'on n'aura pas su faire chérir.

Cependant dans les monarchies tempérées, où il y a des corps intermédiaires entre le trône et le peuple, les indépendances privées finissent par se rattacher à celle de ces corps ; on lutte avec eux, on se dévoue avec eux ; l'HONNEUR existe, le libre-arbitre donne encore son empreinte aux actes de la vie, l'homme n'est pas éteint.

La France ancienne a passé par tous ces états. Sa première enfance à été triste, sans avoir les charmes de la mélancolie. Ses druides, ses moines, ses guerres continuelles, où il s'agissait toujours de ses chefs, jamais d'elle-même, l'absence de lois et la pauvreté de sa civilisation, ont lutté, avec un funeste succès, contre son sol bienfaisant et son beau ciel. Sa

jeunesse moins maltraitée a entendu le chant des troubadours, a vu le triomphe des femmes, a protégé la folie des guerres saintes et des mœurs chevaleresques; tout cela n'était pas entièrement dépourvu de grâces et a eu quelque grandeur. Le BEAU y eût brillé davantage, si le goût avait eu moins de recherche. Une féodalité plus oppressive est venue crayonner en noir nos annales : tantôt la combattant, tantôt faisant alliance avec elle, la religion du plus doux et du plus désintéressé des législateurs, après avoir confisqué une moitié de la terre au nom du ciel, a voulu régner encore sur l'autre. Alors, et pour un temps, le génie de l'homme s'est éclipsé. Respirant avec Louis XII; dévote, mais sans mœurs sous ses quatre successeurs; réjouie par la présence de Henri IV qui entrait dans sa pensée; assombrie par Louis XIII; agitée par la minorité de son fils, mais réveillée par le sentiment de cette existence orageuse et préparée à de grandes choses, la France a vu couronner sa longue jeunesse par le siècle de Louis XIV.

Au milieu des succès et des revers de cette époque, elle s'est montrée passionnée pour cette nature de BEAU qui tire son principal caractère de l'HONNEUR. Dans sa constitution,

c'était jusques où elle pouvait aller. Quelquefois le SUBLIME s'y est mêlé; mais il y a paru plus par la hardiesse des actes, que par le sentiment qui les a dictés; par les travaux des artistes et des gens de lettres, que par les personnages qui leur servaient de modèle; enfin, il nous semble avoir plus éclaté dans la force de l'imagination qui l'enfante, pour le transporter sur la toile ou le confier aux écrits et à la pierre des monuments, que dans les têtes qui préparent en silence le bonheur d'un siècle et que dans les volontés qui le réalisent. A travers ces arcs de triomphe et ces efforts des arts, on sent qu'il manquait à ces temps une pensée vivifiante, celle du bien public! Si j'excepte Catinat et Vauban, et peut-être Turenne, je ne vois, dans tous les guerriers qui ceignent l'épée sous les ordres de Louis XIV, y comprenant même le grand Condé, que des hommes qui songent beaucoup à leur fortune ou à leur pouvoir personnel, très-peu à leur pays. Que tout cela est peu de chose à côté des Épaminondas et des Aratus, des Camille et des Caton? Les paroles des Bossuet, des Bourdaloue, des Massillon allèrent au SUBLIME; les actes de l'église à laquelle ils appartinrent furent bas et persécuteurs: aucune cause ne fut vue de haut

dans le barreau français : La Fontaine, Pascal, Molière, Racine, prouvèrent qu'il y avait du génie que de reste dans la nation; Corneille et Fénelon, qu'il attendait une patrie. Le SUBLIME, à bien dire, n'exista que par fiction : il fallut aller le chercher au théâtre, et dans un livre écrit pour l'instruction des rois et la consolation des peuples.

Nous reconnaissons que l'opinion de Kant est précisée, avec justesse, sur l'aptitude des différentes nations de l'Europe à produire le BEAU et le SUBLIME; il tenait la plume en 1771, vers la fin du règne de Louis XV, et nous croyons pouvoir nous contenter de la part qu'il nous adjuge jusqu'à cette époque.

Mais c'est justement alors que le caractère de la nation française a commencé à se modifier. Le commerce avait créé de nouvelles propriétés; des richesses inconnues s'étaient introduites dans la circulation, et leur effet avait été de faire participer au mouvement social une classe instruite, jusque-là ignorée, tandis que la noblesse restait stationnaire au fond de ses châteaux. L'empire des femmes commençait à décliner, par la culture de l'esprit qui devenait une puissance, bien qu'elles continuassent à disposer des places, des gé-

néralats, des ministères, et même des évêchés. Peut-être Kant eût-il dû remarquer que les Français leur dûrent le goût d'une nature de BEAU qui, à plus d'un égard, exclut le SUBLIME. Cette frivolité, tant reprochée à notre nation, a été leur ouvrage. Leur influence trop positive dans les affaires de l'état, et les moyens par lesquels elles exerçaient cette influence, ont porté les derniers coups à la morale publique. Le ridicule s'y est joint, et la monarchie a succombé sous cette double plaie. En effet, quel devait être le sort d'un pays, où l'on ne pouvait arriver à rien sans commencer par plaire aux femmes? Encore, si celles-ci avaient eu l'esprit de cité! Mais non: une vie voluptueuse, de l'argent pour y suffire, du pouvoir pour étouffer les murmures, voilà tout ce qu'il leur fallait. On serait tenté de rire au nez des gens qui voudraient trouver là du SUBLIME. Qu'ils en cherchent à Athènes, passe encore! Mais c'est une plante qui n'a jamais été cueillie dans les bosquets de Sybaris.

Cependant le siècle marchait; Voltaire et Rousseau écrivaient: dans le misérable réduit de l'Ermitage, puis dans la maison du jardinier de M. le duc de Luxembourg, se traçaient des pages destinées à faire surgir dans les cœurs

le sentiment de leur dignité. Par une sorte d'expiation de leurs torts, les femmes furent les premières à sentir le prix de ces belles inspirations et à en assurer le succès. Mères et épouses, elles en reçurent la récompense, en rentrant dans les sentiers de la nature. Les jours étaient comptés; les temps s'accomplirent, et la révolution vint! On l'accusa de nos malheurs, et elle en était le seul remède possible! On tombait de pourriture et de corruption, et l'on parlait encore de vivre comme au temps jadis! Je ne sache pas un seul moraliste catholique qui ait tenu à cette époque le langage de son ministère. Laissons de côté les accessoires de ce grand évènement européen; gémissons sur une partie, taisons-nous sur l'autre, s'il le faut, dans les présents jours; et jugeons les résultats, quant à la matière qui nous occupe.

Il est avéré que, sans renoncer à cette élégance de formes (1) et à cette aisance de manières, qui nous distinguaient en Europe,

---

(1) Il n'en a été retranché que la partie fausse, banale, gênante pour tous, complimenteuse sans mesure, et à laquelle personne ne croyait par l'excès même de ses démonstrations. Les petits esprits excellaient dans cette science.

jamais le goût national n'a eu, chez nous, un caractère plus réfléchi que présentement. L'ancien costume, dont on ne pouvait plus se dissimuler le ridicule et la gêne, par un effet réactif très-naturel, dégénéra d'abord en un sale abandon, auquel a succédé une noble simplicité. Le luxe des appartements, dirigé par la présence des monuments antiques, unit la solidité à la grace. Mais ces résultats matériels sont bien peu de chose, comparés aux conséquences morales de la révolution : la plus importante de toutes, c'est qu'il n'y a plus d'état méprisé. Cette familiarité dédaigneuse, dont usaient les riches envers leurs subalternes, a disparu. L'homme s'est senti HOMME sous l'échoppe, comme dans les salons dorés; et il a fallu le traiter partout en cette qualité. Nul ne s'est regardé comme la propriété d'autrui; chacun s'est appliqué le mot, auquel Henri IV n'eût fait qu'une très-sotte réponse, s'il n'avait été prématuré dans la bouche du courtisan qui la provoqua (1). Ceux qui n'a-

(1) « A qui appartenez-vous? » demanda ce prince à un gentilhomme qu'il aperçut dans la foule de ses courtisans : « A moi-même, » répondit celui-ci. « Eh bien, vous avez « un sot maître, » répliqua le monarque. MM. de Saint-

vaient que de la considération, veulent aujourd'hui de l'estime (1). La participation directe ou indirecte au gouvernement représentatif a tout relevé ; les citoyens (et il s'en est fait enfin !) ont pris connaissance des actes qui le constituent, des atteintes qu'on lui porte, des défenseurs qu'il trouve. Entre eux, dans leurs conversations, sous le toît domestique, dans les bibliothèques, à la bourse, au barreau, ils se sont occupés de leurs affaires. D'abord cette participation a été tumultueuse ; elle devait l'être : c'était l'arrivée d'une vendange, dont on avait été long-temps privé ; elle put enivrer plusieurs et rendre quelques-uns furieux. On s'en est plaint, et on a eu raison : on a prétendu s'en autoriser pour faire le procès à la chose, et l'on a eu tort. On ne récriminait pas avec tant d'aigreur, quand le pouvoir absolu, se subdivisant dans chaque commune par la

---

Aignan et Dupont de l'Eure ont parlé comme le gentilhomme ; l'estime publique a recueilli leurs paroles, et comme les temps sont changés, l'autorité a cru devoir leur répondre autrement que ne le fit Henry IV.

(1) En écrivant à son laquais, on lui accordait l'*estime* à la fin de la lettre : il nous semble pourtant qu'il serait difficile d'honorer mieux un homme de bien ; la *considération la plus distinguée* ne vaut pas cela.

présence d'oppresseurs titrés, pesait sur la masse entière du peuple. Il est vrai que la révolution a commencé par donner à celui-ci une liqueur irritante, tandis que le despotisme se contentait de lui administrer de l'opium à forte dose: telle a été la différence. Le mal est toujours du mal; ces temps d'anarchie ont eu leur fin. Nous voulons tous l'ordre et le droit commun en France, sous la garantie d'un pouvoir respecté. La LOI est devenue un mot sacramentel, un son fort et puissant. Où il se taît, la liberté rentre dans ses droits inviolables; où il se fait entendre, elle existe encore, puisque la loi est l'ouvrage de tous.

S'il ne s'agit que de bagatelles revêtues de couleurs agréables, ou de fades adulations, l'âge de la poésie et celui des femmes sont passés pour nous, même celui de la pompe du style dans les discours étudiés. On compose encore des vers en France: on en lit fort peu; encore faut-il qu'ils renferment un grand sens et de grandes pensées, comme ceux de quelques écrivains, dont le public placera seul ici les noms, car nous ne voulons pas empiéter sur ses droits. Il n'est pas jusqu'à la chanson qui n'ait pris un ton sérieux et philosophique: nous sommes également dispensé de citer le

nom du poète qui l'a élevée à la dignité de l'ode.

Pense-t-on que ces choses se soient effectuées sans une amélioration du caractère national, sans une aptitude plus décidée des cœurs à s'ouvrir au sentiment du BEAU et du SUBLIME? Nous ne le croyons pas. Napoléon a failli perdre cette tendance de l'esprit public, en proposant, sans fin, le monopole de la gloire, à une nation qui avait besoin de vertus et qui commençait à les honorer. Ses amis ont dit de lui, avec motif qu'il avait usurpé sur l'anarchie : n'usurpa-t-il pas encore plus sur la liberté? c'était Louis XIV continué. Il est vrai qu'au lieu de vanité, il nous donna de l'orgueil : mais, pas plus que la vanité, l'orgueil ne sied à un peuple, c'est de la dignité qu'il lui faut ; et, en opprimant les nations étrangères, nous ne pouvions pas plus en avoir à leurs yeux, que nous n'en aurions en subissant aujourd'hui leur joug. L'histoire reprochera encore à cet homme bien remarquable d'avoir mis en élan, chez nous, le désir des richesses qui commençait à s'amortir. En effet, on ne conteste point le désintéressement de la plupart des hommes qui ont pris une première part à notre révolution. Je n'excuserai

pas ici leurs torts : celui de la cupidité ne les a pas atteints. Presque tous sont morts, ou vivent, pauvres. Dans sa vaste conception, il est étonnant que Napoléon n'ait pas vu que la nation française était peut-être celle de l'univers, avec laquelle il était le plus facile de faire de la vraie vertu, et par conséquent d'aller au SUBLIME. Le grand principe de celui-ci est l'abnégation : quel peuple s'en montra jamais plus capable? quel peuple, sous le régime le moins propre à mettre en excitation ce sentiment, en a fourni d'aussi beaux et d'aussi mémorables exemples? Nous accorderons à Kant et à madame de Staël que la nation anglaise se présente dans l'histoire avec une attitude mieux soutenue : mais c'est surtout depuis que la Grande-Bretagne a eu des droits à exercer, et une tribune pour les défendre. Toute la différence est là. Un des deux peuples, en effet, a eu à lutter contre ses institutions; l'autre n'a eu qu'à se laisser aller au mouvement des siennes qui avaient, en elles-mêmes, une précieuse étincelle de vie.

Eu égard à ces diversités de conjonctures et de positions, nous croyons que, comparativement, le génie français est allé beaucoup plus loin que celui de la Grande-Bretagne. Nous

invitons ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas de notre avis, à calculer l'influence présumable, sur une nation, de ces débats, où des hommes de son choix, revêtus pour toute arme de sa confiance, viennent saisir, corps à corps, ceux du pouvoir. Cette influence ne leur semblera pas moins décisive qu'à nous, quand ils auront considéré que nos plus beaux caractères nationaux ont apparu dans la magistrature des parlements. En possession d'une sorte d'indépendance relative, quant aux autres citoyens, ils étaient quelquefois appelés à dire la vérité, en face du trône qui en a toujours besoin et des ministres qui rarement la veulent. Telle fut la source où ils puisèrent une vertu, dont s'est souvent enrichi, chez nous, le SUBLIME de sentiment et de langage; c'est dans ces rangs privilégiés que nous aurons à prendre les L'Hospital (1), les Molé, les Talon, les de Thou, les Jeannin, les Lamoignon, les d'Aguesseau, les Séguier, les Malesherbes, qui,

(1) Le chancelier L'Hospital, après avoir géré pendant douze ans de grands emplois publics, n'avait pas de quoi doter sa fille; Molé (Mathieu) disait qu'il n'était pas d'homme si grand dont six pieds de terre ne fissent raison; les dernières paroles de Talon mourant étaient : « Mon fils, Dieu fasse de toi un homme de bien! » etc. etc.

tout balancé, sont, à peu près, les plus beaux noms des annales françaises.

A quelle autre cause que le régime parlementaire, Kant eût-il pu rapporter l'indépendance, devenue naturelle, de l'esprit anglais, s'il en avait fait la recherche? A la vérité, le caractère du gouvernement britannique est corrupteur, sa politique est souvent immorale, son égoïsme est toujours prêt à fouler aux pieds le droit des gens, qui n'est que celui de l'humanité : tant pis pour l'Europe! tant pis pour les deux mondes! Mais il a deux chambres depuis plus de deux siècles; il a une représentation nationale, telle qu'elle, et c'est beaucoup pour le pays : la dignité du citoyen y est assurée! Si on lui conteste ses droits, il les dispute à son tour; si on les lui ravit, il tâche de les ressaisir; si les ministres le dirigent mal, il demande qu'on les chasse et souvent on lui obéit. A moins, on serait encore quelque chose chez soi; dans ces agitations, un sentiment de ce que peut l'être social, groupé avec ses compatriotes, lui apprend à s'estimer par-delà même ce qu'il vaut. Trouvant moins chez les autres peuples, il n'est tenté de rien rabattre de cette opinion : tel est l'Anglais. Remarquez qu'il est seul dans son

île, d'habitude en guerre avec le continent, quelquefois sans allié ; ce qui ne l'affaiblit pas toujours, raison de plus de se mettre à une haute valeur.

Je vois donc ici deux motifs d'élévation dans la pensée : le premier se montre dans la grande Charte, dans les jurys en exercice et dans des institutions, qui font l'homme plus réellement sujet du pays et de la loi, qu'il ne l'est personnellement du prince. L'Angleterre est une des nations qui a le plus lutté contre ses rois, non par son aristocratie, mais par ses citoyens, appelés en masse à la défense de leurs libertés légales. La couronne, en France, a eu des guerres nombreuses et terribles à soutenir contre ses grands vassaux : mais ces guerres n'ont jamais eu rien de national ; celles mêmes contre l'étranger n'ont pas différé de caractère. C'était une maison souveraine qui s'agrandissait ; c'était un royaume qui se formait et s'arrondissait, sans être cerclé par l'intérêt public. Le second motif d'exaltation dans l'esprit de nos voisins se déduit de leur position insulaire : comme gage d'indépendance, celle-ci devait naturellement les conduire à la fierté.

Ainsi dotée par le ciel et par les chances heureuses de ses institutions, l'Angleterre a

rempli ses destinées. Elle devait avoir de grands citoyens ; ils ne lui ont pas failli : des officiers de mer braves et expérimentés devaient sortir de ses ports ; sa marine abonde en glorieux souvenirs : le talent de la parole devait illustrer sa tribune ; il y a brillé au plus haut dégré : l'habitude de manier les intérêts de l'État, comme ses propres affaires, devait étendre la portée de l'ame ; et les sentiments y ont accru la dignité du citoyen : la nécessité de se préparer aux débats de ces intérêts, par l'instruction, a dû rendre, à la longue, les cerveaux aussi habiles dans la combinaison des idées que dans leur séquence ; et les universités de la Grande-Bretagne se félicitent d'avoir fourni, en rivalité avec la France et la Germanie, les plus fortes têtes pensantes de l'Europe.

L'influence du droit public et de la philosophie, nécessairement étudiés par les premiers sujets d'un pays, ne pouvait manquer de se faire sentir dans la littérature : c'est encore ce qui a eu lieu. Du sein des troubles civils, auxquels il n'était pas étranger, Milton traçait le Paradis perdu, et il incorporait à sa sombre composition toute la hardiesse et toute l'indépendance de ses idées ; Bacon dérobait à la première magistrature du royaume (et peut-

être (1), sans ce soin, en eût-il paru plus indigne) les heures où il projetait ses sublimes traités de philosophie; Adisson fournissait aussi une carrière politique qui ne fut pas sans gloire, mais le beau talent de l'homme de lettres a fait oublier, chez lui, celui de l'homme d'état.

Les écrivains de la Grande-Bretagne ont dû communiquer un caractère original à leurs productions, puisque la loi de leur pays leur permettait d'en avoir un à eux-mêmes; c'est, sans contredit, une des premières sources du SUBLIME: ce qui est vraiment original est presque toujours simple et naturel; autre condition du sublime remplie. Là où le plus obscur citoyen, ayant le droit de son côté, peut lutter, avec avantage, contre un pair des Trois Royaumes, l'égalité devant la loi, en donnant de l'élévation aux sentiments, arme la pensée d'énergie. Shakespear et Garrick, arrivés à l'opulence et inhumés dans les tombeaux des rois, deviennent, aussi pour le talent, un bel ar-

(1) Bacon a eu de grands torts de caractère; on le sait, mais on ne parle plus de ceux-ci dans son pays: il s'en est relevé par la culture des lettres, et l'orgueil national a signé la sentence de réhabilitation, ce qui vaut bien les lettres de relief de la secrétairerie du sceau.

ticle de la charte anglaise; car cet insigne honneur y était implicitement renfermé. Devenues un motif d'exclusion des emplois publics en France, les lettres n'y ont jamais conduit à la fortune; on ne nomme qu'un seul écrivain qui ait semblé s'y enrichir par cette nature de travail : à Londres, il n'est pas un homme de génie que la faveur empressée de ses concitoyens n'ait mis bientôt en possession d'une honorable indépendance : et nous avons eu pourtant nos Rousseau, nos Montesquieu, nos Descartes, nos Bayle, nos Montaigne, nos Buffon! Il fallait donc qu'il y eût chez nous, dans les dispositions des esprits, une force qui leur fît surmonter les obstacles dont ils étaient entourés! L'épée était tellement tout, à nos yeux (ce qui prouverait seul l'extrême influence des femmes), que la plus importante des fonctions publiques, la magistrature, était, dans la capitale, un objet de mépris, excepté dans les seuls moments où elle prenait, au nom du peuple, une noble attitude devant le pouvoir. Cette remarque explique bien des choses : entre autres, un véritable observateur y apprendra que la grandeur et la beauté des caractères antiques tiennent au cumul des fonctions civiles et militaires. A Londres, un gé-

néral n'est pas seulement un manche de sabre, comme à Paris; par sa participation directe au gouvernement national, c'est presque un consul, comme à Rome. Qui sait si, membre de la chambre des Pairs, malgré les ordres de Louvois, notre Turenne se fût chargé de la honte d'incendier le Palatinat? La seule supposition d'une discussion parlementaire, à ce sujet, l'eût rendu à l'honneur. Quand on n'a rien derrière soi, pour y prendre appui, il n'y a que les ames bien fortement trempées qui osent se réclamer d'elles seules. Pour un vicomte d'Orte, les rois absolus auront dix Laubardemont.

Les artistes ont plus brillé en France qu'en Angleterre, sans doute parce qu'ils ont trouvé plus d'encouragement dans le premier de ces royaumes. Une telle faveur était en harmonie avec une constitution où les efforts de l'esprit, loin d'avoir des droits aux yeux de l'administration, devaient lui sembler moins utiles qu'inquiétants et dangereux. En effet un peintre, un statuaire, un architecte, étaient des êtres plus recommandables où il fallait élever des palais et les embellir, que des sages qui consentaient à vivre dans la retraite, pour y suivre l'étude du cœur humain et présenter au pou-

voir des avis, dont il n'avait que faire. A Londres, où par suite du régime même, la réflexion devenait une puissance, il était naturel qu'un philosophe, un moraliste, un grand poète, un acteur consommé dans son art, fussent payés dans la proportion des jouissances qu'ils assuraient, des méditations dont ils ouvraient la source, de l'honneur qu'ils répandaient sur la patrie et des nobles délassements auxquels ils faisaient participer ses hommes d'état.

Nous n'oublierons pas que les artistes du Royaume-Uni ont été généralement moins créateurs que les nôtres, et ont manqué de cette originalité de composition qui abonde dans ses écrivains. La raison, la voici : c'est qu'ils se sont conformés au goût national et qu'ils s'en sont montrés les scrupuleux observateurs, tandis que nos artistes, aidés, en cela, des femmes et des gens de lettres, se sont rendus maîtres du goût chez nous et ont amené insensiblement, dans nos mœurs, les changements qui s'y sont introduits. On y a trouvé une facilité que n'a eu garde d'offrir le peuple de la Grande-Bretagne. Celui-ci, depuis longues années, possédait un esprit public. Ayant vécu en corps de nation et en communauté d'intérêts, il a chéri ses coutumes et il a respecté tout ce qui

pouvait conserver la mémoire traditionnelle de leur fondation. En retrancher une partie, eût été lui enlever une portion de son existence; il ne l'eût même pas souffert. Ainsi, au milieu des plus magnifiques quartiers de Londres, dans les squares, dans les musées, dans les temples, à Greenwich, à Spithéad, vous rencontrez, à chaque pas, des statues en vieux costume, quelquefois antérieures au règne d'Élizabeth et de la reine Anne : tout cela est cher à la nation; c'est son premier culte, contre lequel il est défendu de pécher; elle trouve, dans ces restes, une continuité de vie dont se nourrit son orgueil. Dépourvue des mêmes motifs de tenir aux temps passés, la France a laissé disparaître successivement tous ces vestiges, autour desquels son histoire trop féodale avait oublié de poser des sentinelles. Paris, du moins son centre, est une ville ancienne, où tout est nouveau, et qui n'a conservé aucune trace de son origine. Le peu de monuments qu'il possédait en ce genre, s'il n'est resté inaperçu, a dû disparaître par la révolution, dont le regard n'est tombé presque sur aucun bronze, identifié avec les souvenirs populaires, hors une statue qu'elle a frappée avec une extrême maladresse : Londres, par l'effet de son

incendie, s'est transformée en ville nouvelle où tout a un aspect d'antiquité, et au sein de laquelle semblent errer ou stationner les figures des vieux âges, comme pour unir les deux grandes époques de l'existence nationale. Au moins dirait-on un palais rebâti après les ravages des ans et dans lequel on aurait eu l'attention de replacer tous les portraits de famille.

Nous ne nous étonnerons donc pas que les inscriptions de nos voisins d'outre-mer soient, presque toujours, pleines de sens, naturelles, originales et quelquefois baroques. Il n'est pas rare d'y trouver du SUBLIME en trois ou quatre paroles. Nous avons déja cité une épitaphe de Westminster; en voici une autre de Saint-Paul. C'est celle de l'architecte même de ce temple, Christophe Wren, qui y est inhumé avec ce simple avis : « Si vous cherchez son monument, « regardez autour de vous! » « *Si monumentum* « *quæris, circumspice!* » Or, comme vos yeux plongent dans une immense et superbe basilique, vous êtes, au même moment, livré à un sublime de deux natures, celui de la grandeur de l'édifice et du génie qui le conçut. Peut-être encore éprouvez-vous une sensation non moins forte, en rabattant vos regards sur les

six pieds de terre, où gît celui qui releva Londres incendiée! Ces rencontres sont peu communes à Paris : nos beaux-esprits y ont pourvu; et, en voyant, sur les socles et les pierres tumulaires, des lignes interminables que personne ne lit, on reconnaît bientôt que l'académie des inscriptions à passé par là (1).

Quoique le goût de la musique commence à se répandre en Angleterre, cet art y sera toujours une plante exotique, qui, pour se perpétuer, aura constamment besoin de la chaleur de la serre et ne pourra fleurir au grand jour. La langue du pays manque encore plus que la nôtre d'accent musical; elle semble moins couler du gozier qu'en être arrachée; et puis, comme les oiseaux, les peuples ne chantent qu'au soleil. Au moins faut-il qu'ils sentent

---

(1) Le tombeau élevé à M. Camille Jordan est mesquin et de mauvais goût. L'artiste, homme de talent, s'y est complètement oublié. Ce monument ne porte encore aucune inscription, et nous doutons qu'il y reste une place à une seule ligne. En tout état, nous avions proposé sur ce sujet quelques paroles *françaises*. Si décidément on veut que notre langue soit impropre au style lapidaire, nous nous hasarderons à offrir ici quelques mots latins, auxquels les conjonctures, dans lesquelles ce grand citoyen nous fut enlevé, donnent peut-être quelque force :

CIVI !

FLENS SUPER EUM, FLEVIT SUPER SE PATRIA.

quelquefois le bienfait de ses rayons. Nous avons dit ailleurs ce que nous pensions de la peinture et de la sculpture dans le même pays (1) : en cela encore le soleil ne veut pas qu'on aille au SUBLIME.

Mais partout où le travail de la pensée sera honoré, partout où il y aura une patrie, la pensée aura de la grandeur et de la noblesse; elle aura même le droit de se produire avec simplicité, parce qu'elle y gagnera d'être populaire. En France, aspirant à fixer, sur elle, les regards, elle a eu, elle a peut-être encore quelque recherche : en Angleterre, elle sait, depuis bien plus long-temps, qu'elle va parler à des hommes, et elle ne les traite pas comme des enfants que l'on veut éblouir.

On voit en quoi cette situation morale, politique et géographique de la Grande-Bretagne peut favoriser sa tendance vers le BEAU et le SUBLIME : on reconnaîtra (du moins nous le pensons) qu'il y a plus de chances au profit de ce dernier sentiment que de l'autre; on ne se dissimulera même pas qu'il doit en résulter, dans les mœurs de la nation, un fonds de roi-

---

(1) VOY. DU BEAU *dans les Arts d'imitation*, tom. II.

deur; dans son caractère moins d'abandon que d'exigeance; dans ses joies plus d'orgueil que de bonté; dans son amour de la patrie plus d'égoïsme que de cette philanthropie qui, en contribuant à la faire chérir, appelle les étrangers à en partager les douceurs. Un tel peuple, ainsi placé, aura certainement de grandes vertus; mais son existence, tant qu'il jouira seul des bienfaits du gouvernement, auquel il en est redevable, sera un malheur pour le genre humain. Cinquante ans de régime représentatif! et nous vaudrons dix fois mieux, parce que nous aurons dix fois moins de personnalité, ou qu'au moins nous n'en écraserons pas l'univers. Pourquoi donc? *Nous ne sommes pas une île*, et l'Angleterre qui a le bénéfice matériel de cette position, en subit aussi la conséquence peine morale.

L'on peut prendre les parts : nous les avons faites avec loyauté.

Nous nous étendrons peu sur les dispositions au BEAU et au SUBLIME des autres nations européennes. Les jugements que Kant en a porté nous paraissent justes, et tout au plus susceptibles d'admettre quelques modifications. Nous ne refaisons pas son ouvrage, digne d'être bien accueilli dans son ensemble, mal-

gré la critique de l'un de ses savants compatriotes (1); nous nous bornons à assigner les causes des effets qu'il a si heureusement remarqués. Cette tâche est plus difficile, pour nous, qu'elle ne l'eût été pour lui-même, puisqu'elle nous oblige à rentrer dans sa pensée, sans en avoir eu le secret.

Si le philosophe de Kœnigsberg attribue une tendance plus décidée vers le SUBLIME aux Allemands et aux Espagnols qu'aux Français, nous ne pouvons la rapporter qu'aux mêmes causes, dont l'Angleterre a déja sur nous le bénéfice, mais qui, agissant avec moins d'intensité, chez les autres peuples, que dans la Grande-Bretagne, nous laissent encore, quant à eux, maîtres de ce beau terrain.

L'Allemand possède depuis long-temps un droit public. Ses universités, où on le professe, sont plus suivies que les nôtres; sa philosophie

---

(1) Herder, disciple et ami de KANT, mais qui n'en a pas moins fait une critique spirituelle des *Considérations sur le* BEAU *et le* SUBLIME, dont nous nous occupons présentement. Cette critique inconnue en France, malgré la célébrité de son auteur en Allemagne, parut sous le nom de *Kalligone*. Le principal reproche qui y soit intenté au docteur Kant, est celui de partialité dans quelques-uns de ses jugements.

n'a point été égarée par un système qui menaçât de convertir en table rase ses opinions religieuses, comme son entendement; les associations des villes anséatiques et diverses autres ligues germaniques, connues sous le nom de *cercles*, favorisaient, dans le pays, l'indépendance des idées, alors même que la féodalité semblait s'y montrer plus difficile sur l'abandon de ses priviléges. La réforme y avait d'ailleurs donné l'exemple de ces luttes de la pensée, qui tournent toujours au profit de la raison, ne fissent-elles que familiariser les esprits avec une critique serrée, revêtue de la parure du style. Ainsi quelques écrivains allemands, mais en très-petit nombre (car la seconde moitié du dernier siècle a vu seulement fleurir leur littérature) ont marqué leurs productions d'un caractère plus original qu'il n'est hardi, mais rarement avoué du goût. Les choses ne pouvaient se passer autrement : ce n'était pas assez que l'instrument avec lequel ils opéraient fût rebelle de sa nature; chacun le façonnant à son gré, il en résultait du vague et de la confusion dans les idées. Leur langue n'était pas faite; il est à craindre qu'elle ne le soit jamais. Elle a presque autant d'idiomes que d'auteurs, qui ne se comprennent pas toujours

entre eux. Dans des langues harmonieuses, comme le grec et l'italien, la multiplicité des dialectes a encore ses inconvénients : dans une langue barbare, les progrès seront bien autrement arrêtés, s'il s'y mêle de l'arbitraire ; car, avant d'écrire, il faut s'entendre, et, après avoir écrit, il faut être entendu. Ensuite, c'est au milieu d'un mélange d'idées contradictoires que les philosophes et les poètes de l'antique Germanie ont tenu la plume : ils attaquent, dans le cabinet, ce qu'il leur faut respecter dans la société ; ils dissertent, dans les écoles, sur le droit naturel et le droit public, quand, à deux pas de là, il leur est enjoint de se courber devant le droit féodal ; ils affectent, dans leurs écrits, une manière quelquefois libre et dégagée, lorsque l'étiquette et d'innombrables bienséances les garottent de toutes parts. De cette double position, devait sortir une allure gênée, sans cesse arrêtée dans son élan, froide dans ses témérités mêmes, à moins qu'une hardiesse plus aventureuse, cessant de creuser avec une certaine profondeur dans la mine du cœur humain, se détachât absolument du positif de la vie, auquel il ne lui était permis de toucher qu'avec une extrême circonspection.

On voit quelle nature de SUBLIME a dû at-

teindre un tel peuple. Ici, les sages n'ont eu garde de braver l'opinion ; ils ont essayé de marcher avec elle, quoiqu'elle leur fût contraire, tandis qu'en France les gens de lettres, aidés des gens du monde, savaient la diriger, et ont abusé quelquefois de cette facilité, faute d'un esprit public que nous n'avions pas.

Ces entraves ont donné un caractère généralement méthodique au génie allemand; hardi lorsqu'il brise ses lisières, il laisse toujours en apercevoir l'extrémité rompue et déploie mieux ses forces dans le vide et dans les nuages que dans un monde plus réel, où il se sent environné d'obstacles. Ainsi se sont montrés les premiers écrivains de la Germanie ; ainsi a paru Klopstock, auquel, dans leur genre, ressemblent plus ou moins les philosophes, les hommes d'état et les généraux de la même contrée. Ce fil à la main, vous pourrez explorer assez bien les actes de la chancellerie aulique ; vous vous conduirez, sans peine, dans les routes tortueuses des cabinets du Nord; vous saurez pourquoi on y marche avec lenteur; vous devinerez, en guerre, leurs opérations et leurs plans de campagne; vous suivrez Gœthe, Kotzebüe, Schiller, Schlégel, Fichte et Kant lui-même, d'abord dans les

détails minutieux auxquels ils s'attachent, plutôt que de peindre à grands traits (sans doute par la difficulté qu'ils éprouvent de toucher au fond des choses), ensuite dans les régions ardues de la métaphysique et de l'idéalisme, où ils se donnent carrière, parce que personne ne leur y dispute l'espace.

Ce peuple est essentiellement bon et hospitalier. A certains égards, il est pénétré de la dignité humaine; mais l'on serait tenté de croire que, lorsque le sentiment de celle-ci est le plus exalté, il la voit encore à travers le voile des grandeurs de convention. Il est tel Allemand bien étoffé, dans la pensée duquel Adam pourrait se présenter sous le titre de premier baron du monde.

Quant à l'Espagnol, quoique sérieux et grave, il a une allure plus décidée. Sa haute opinion de lui-même ne vient pas de réflexion, comme chez l'Allemand : c'est le produit d'un sentiment. Les honneurs sont, à ses yeux, un simple effet, non une cause de l'estime. Il voit sans cesse ses aïeux devant lui, il s'enflamme au souvenir de leurs nobles actions; on sent qu'il se loue lui-même dans ce qu'ils ont fait, et que leur illustration lui est chère, non parce qu'ils auraient eu des titres ou porté des cordons, mais parce qu'il y trouve les monu-

ments d'une belle vie; et celle-ci, amplifiée par son imagination, tient toujours du prodige. Il s'est constamment montré fidèle à ses rois, sans en attendre de récompenses, sans ériger la servilité en principe. S'identifiant avec la couronne, il voulait surtout qu'elle fût portée avec dignité; il y voulait encore de la pompe, persuadé que l'éclat en rejaillirait sur lui-même et qu'on y verrait son ouvrage. De-là le serment des Aragonais et les constitutions des royaumes de Castille; de-là ces cortès qui parlaient aux souverains, comme souveraines elles-mêmes. Ce qui se passe aujourd'hui en Espagne, n'est nullement neuf dans son histoire. Le sujet, à chaque instant, y semble dire à son prince : « Je te ferai grand; sou-« viens-toi seulement que tu le seras par moi: « car je le suis déja, et je ne t'obéis que pour « l'être davantage! »

Que le SUBLIME se montre fréquemment dans un tel pays, qu'il en sillonne les annales en traits de feu, il n'y a plus là matière à surprise. Que ce SUBLIME soit voisin de l'enflure, que, descendu dans les dernières classes de la population, il y dégénère en parodie, qu'appliqué à l'amour et aux soins des femmes il ressemble à un culte idolâtre, que donnant même

sa teinte à la vie domestique dans un pays pauvre, il en fasse un mélange de misère et d'arrogance, cela ne nous surprendra pas davantage. Avec une telle opinion de soi-même, un peuple est condamné à l'immobilité. En effet, ne connaissant de grandeur que celle des sentiments, et ne comprenant pas que ce lustre puisse s'accroître de ses progrès, soit dans la civilisation, soit dans les arts, qui en sont le charme, pourquoi se jetterait-il dans une activité pénible pour des esprits qui n'ont nul besoin de se charger des pensées des autres, quand le cœur redonde d'émotions et d'une trop flatteuse exubérance? Lorsqu'on s'estime au-delà de toute mesure, il y aurait de la folie à risquer seulement de changer de position. Il se mêle une sorte de vanité modeste à la bonne opinion que l'Allemand a de sa personne; les idées d'emprunt et les conventions sociales y entrent pour beaucoup, alors même que les philosophes de cette nation protestent le plus de leur indépendance : la bonne opinion que nourrit de soi l'Espagnol est tout simplement de l'orgueil. La vanité est flottante avec les objets sur lesquels elle s'appuie; tous les jours par conséquent la pensée publique peut en modifier la direction : mais l'orgueil est rivé à

la même place ; il a jeté l'ancre sur un fonds de conviction intérieure et personnelle de son mérite; il ne démarrera pas. C'est un double rapport à saisir entre la péninsule et les îles britanniques, à la différence près que l'Anglais s'évalue à raison de ses ports, de ses flottes, de ses arsenaux, de ses arts, de son industrie, du vaste développement de celle-ci et de l'influence européenne de ses richesses. Tirez-le de son île : il n'est rien : portez l'Espagnol aux Açores, au cap Sunium, au Kamtschatka; au sein de sa misère, il n'en sera pas moins un noble Aragonais, ou un fier Castillan.

De ces apparences, nous conclurons que, dans ses relations de toutes espèces, l'Espagnol sera plein d'honneur et de probité ; nous ajouterons qu'il tendra la main pour recevoir l'aumône, sans croire déroger, peut-être même, au fond de l'ame, s'estimant plus que celui auquel il s'adresse : mais nous dirons aussi que son sentiment du BEAU sera très-borné, et que, chez lui, celui du SUBLIME s'éteindra plus d'une fois dans l'emphase. Nous aurons bientôt à parler d'une branche de SUBLIME, qui est moins étrangère à cette nation qu'à toute autre : c'est celle des opinions religieuses. Nous en ferons le sujet d'un article spécial par

lequel nous terminerons notre examen philosophique.

La définition que Kant nous donne, en deux mots, du Hollandais est, tout à la fois, juste et originale, lorsqu'il l'appelle *un Allemand fortement phlegmatisé*. Cependant nous remarquerons que certaines provinces qui dépendent à présent du royaume de Hollande, par leurs mœurs, leur langage, leurs goûts et leurs besoins réels, lui appartiennent beaucoup moins qu'à la France. Comme le fer attiré par l'aimant, comme l'aimant lui-même incliné vers le nord, elles tournent sans cesse de ce côté leurs impatients regards. Sans empiéter sur les droits vrais ou prétendus des hautes puissances, dont le caprice se permet des transferts de pays et d'habitants, nous ne doutons pas que la force des choses qui tend toujours à réunir les parties douées d'affinité, par la dissolution des masses hétérogènes, ne rende le Brabant à sa véritable patrie. Aussi demandons-nous que ce peuple soit retranché de la dénomination générique dans laquelle il est compris. Nous nous croyons autorisé à notre tour à lui donner le nom *d'Allemand fortement francisé*. Par conséquent, tout ce que nous nous avons dit de la France lui deviendra

applicable, ainsi que, de leur côté, les Saxons, les Bavarois et les Prussiens prendront une part, proportionnelle à l'influence de leur climat et surtout de leurs constitutions respectives, dans ce qui concerne la Germanie.

Reste à parler de l'Italie : autres fois ce fut la patrie de la gloire militaire, du civisme, et des grands sentiments; la vie y fut empreinte de ces derniers; les actes y répondirent : maintenant ce n'est plus que la patrie des arts, et encore la France et les îles britanniques (mais surtout la première) lui disputent avec succès cette supériorité. Comment ce changement s'est-il opéré ? Comment le ciseau et le pinceau ont-ils remplacé, dans la main des enfants du Latium, la pique acérée et l'épée au double tranchant ? Qui a conduit Raphaël à recevoir, sur son lit de mort, la couronne de laurier décernée au vainqueur de Mithridate ? Par quelle révolution le poète, qui chanta les héros, a-t-il été appelé à monter les marches du Capitole où paraissaient les héros eux-mêmes ? Enfin, par quelle vicissitude plus étonnante encore des choses humaines, la douce mélodie d'une voix flûtée excite-t-elle l'enthousiasme d'un peuple de dilettanti, là où le vieux Caton disait qu'il fallait frapper l'ennemi au visage et

l'effrayer auparavant par les sons d'une voix mâle, et accentuée avec toute l'énergie de l'organe pulmonaire ? Nous avons touché ce sujet dans notre dernier ouvrage (1), autant que nous l'ont permis nos faibles moyens ; nous n'aurons pas la hardiesse de nous citer ou de nous répéter nous-même. Il nous suffira de rappeler, une fois pour toutes, que les institutions et les religions, encore plus que les climatures, décident de la destinée des peuples. La religion de Rome ancienne lui promettait l'empire du monde : la religion de Rome moderne lui interdit d'y songer. Cependant, on ne respire pas, sans quelque émotion, le même air qui a soulevé la poitrine des plus grands hommes des siècles ; on ne foule pas impunément aux pieds (et le sachant) leur cendre ou la terre qui a gardé la trace de leurs pas : par quelques tentatives de courage, les Italiens ont semblé vouloir rappeler, de temps à autre, au monde, qu'ils ont eu aussi des aïeux ; épuisés par des essais, auxquels il a manqué l'obstination, ce premier devoir de l'être qui cherche à échapper à la servitude ; accablés presque sous le poids de l'ancienne gloire de leur pays, ils ont regardé a

(1) *Du* BEAU *dans les Arts d'imitation*, tome II.

leurs côtés : ils ont vu épars de beaux débris d'architecture; ils ont exhumé des marbres contemporains des vieux âges, et ils ont dit, en versant des larmes qui ne sont pas sans dignité : « Ce que nous ne pouvons renouveler pour « notre délivrance, à l'exemple de nos pères « assiégés dans le Capitole, nous l'éterniserons « dans la pierre et sur la toile ; ce qu'il ne nous « est plus donné de notifier à l'étranger subis- « sant les lois de la ville aux sept collines, nous « l'écrirons ; les scènes imposantes que nous « n'avons plus le bonheur d'offrir à l'univers at- « tentif, nous les reproduirons sur nos théâtres; « les adieux sans faiblesse que l'on adressait « dans nos murs aux jeunes gueriers, en les « envoyant combattre l'ennemi, les paroles qu'à « leur retour ils trouvaient sur leurs lèvres pour « leurs mères et leurs épouses, empressées « également à recevoir l'étreinte de leurs bras « victorieux, nous les modulerons, fallût-il faire « violence à notre douleur ! » Et Rome, heureuse de s'abuser elle-même, a passé du SUBLIME de la vie animée et agissante, au SUBLIME de la vie imitatrice et contemplative, qui n'en est que la pâle contre-épreuve.

En cet état de choses, garotté de liens qu'il

porte assez légèrement au milieu des intérets sociaux et des affaires de la vie, opprimé par ses propres opinions, qu'il ne discute seulement pas, le peuple Italien (1) paraît avoir pris son parti. Il croit n'avoir pas absolument rompu avec la gloire, parce qu'il en tient le livre et qu'il en soigne l'image. Cette illusion a ses excuses : si quelque chose a pu consoler les habitants de cette terre classique de ne plus voir leur sénat, leurs consuls, leurs comices, leurs pompes triomphales traversant la voie Sacrée, et (ce qui était plus grand encore!) leur tribune aux harangues debout, certes c'était la présence des Sanzio, des Michel-Ange, des Allégri, des Tasse, des Machiavel, des Dante, des Arioste, des Métastase, des Pétrarque, des Alfiéri, et des Médicis leurs protecteurs. Ces grandes ombres ne sont pas indignes d'errer sur les restes du Forum et sous les portiques du Capitole, à la suite de celles des Brutus, des Cicéron, des Fabius et des Paul-Émile. Ce sont là deux belles époques de la civilisation d'un peuple, qui rarement mar-

(1) Nous demanderons à en excepter le Piémontais, qui, pour nous servir de l'expression dont Kant nous a donné l'idée, nous semble un *Italien francisé*.

chent de front. Un moment, elles se sont donné la main dans la Grèce : y reparaîtront-elles encore dans cette douce et noble attitude? Le même coin de terre recevra-t-il, deux fois, et à vingt siècles d'intervalle, le dépôt des plus riches trésors de l'espèce humaine? Nos pressentiments nous porteraient à le croire; car, qui sait si les arts de l'Europe ne seront pas trop heureux de trouver ce refuge pour leurs pénates humiliés, et si la liberté elle-même, en pleurs, ne viendra pas s'asseoir à son tour sur la cendre de l'ancien foyer de Thémistocle? Puisse le ciel éloigner de tristes augures! je le lui demande au nom des peuples; je l'en conjure, lorsque l'arbre social est prêt à briller partout de l'éclat des fleurs et des fruits! Qu'on nous laisse seulement une patrie, et je le dis avec orgueil : la palme des deux SUBLIMES (1) sera cueillie par des mains françaises!

---

(1) Nous n'avons pas besoin de dire qu'il s'agit ici du SUBLIME dans les sentiments et les actions, et du SUBLIME dans les arts destinés à le reproduire.

SUITE DE L'EXAMEN PHILOSOPHIQUE

DU QUATRIÈME ET DERNIER CHAPITRE,

Où il est traité du caractère des nations, sous le rapport de leur aptitude à concevoir le sentiment du SUBLIME et du BEAU.

Du BEAU et du SUBLIME dans les religions; état de l'Europe par rapport à tous les deux dans cette partie du système social.

PARTOUT l'homme se sent sous la main d'un être supérieur : cette connaissance est du petit nombre des vérités que nous n'avons pas apprises. Nourris des bienfaits du ciel, nous tremblons encore involontairement devant sa justice; car, il n'est pas de pays, où les éventualités de notre existence ne finissent par prendre, à nos yeux, les caractères de celle-ci. Heureux, nous le rapportons à un mérite; malheureux, à des torts; nous maudissons, nous bénissons sans cesse : et la foudre est loin d'éclater et la rosée de descendre sur la terre.

Le bonheur et le malheur n'étant pas des conséquences rigoureuses de notre moralité, cette manière de procéder n'est plus qu'une anticipation de jugement; la justice future y trouve un hommage: qu'elle soit prompte ou tardive, de gré ou de force, nous l'adorons; c'est le véritable DIEU INCONNU des anciens auquel il nous faut sacrifier; en quoi, il nous serait plus pénible de résister à l'impulsion de notre nature, que de subir toutes les rigueurs de la position où elle nous place. Voilà le berceau des opinions religieuses des peuples, source elles-mêmes de tous ce qui se fait de grand en ce monde. Où elles sont exclues, LE BEAU et LE SUBLIME sont rares et n'y paraissent que pour effrayer l'imagination, à l'instar d'ouvrages sans auteurs et d'effets sans causes. Si le SUBLIME abonde dans les écrits de l'antiquité, dans la vie publique de ses états et dans la vie privée de ses citoyens, c'est que l'intervention de la divinité y animait tout, y remplissait tout de sa présence. Heureux le pays, dans lequel l'idée forte de cette intervention prendra les formes qui seront le plus en harmonie avec le sentiment, auquel elle doit son origine! Heureuse la nation qui ne les laissera pas s'altérer! elle sera long-temps grande et magnanime.

La durée de la religion d'Homère tient du prodige. Antérieure de plusieurs siècles à l'année 944 avant J. C., dans laquelle fleurissait Hésiode, puisque bien avant ce poète, en 1582, Cécrops fonda Athènes et l'aréopage (1), elle passa presque tout entière à Rome, vers l'an 146 avant J. C., où le consul Mummius, après avoir détruit la république des Achéens, enrichit la sienne des beaux débris du sac de Corinthe. Là, elle survécut aux révolutions de cet immense empire et se prolongea par de là le quatrième siècle après J. C., ce qu'attestent les écrits de l'évêque d'Hippone, qui, précisément alors, dans sa *Cité de Dieu*, combattait l'opinion, en conséquence de laquelle les irruptions des barbares et les malheurs de l'état étaient attribués à la destruction des anciens temples et à l'établissement du christianisme.

Les dieux d'Homère, sans que l'on s'impose l'obligation de remonter aux Égyptiens, ont donc vécu plus de dix-neuf siècles dans la

---

(1) Il consacra aussi la divinité de Jupiter, sous le titre de Dieu suprême, institua les fêtes des autres dieux, dont il apporta les simulacres d'Égypte, sa patrie, et réduisit le culte à des oblations de blé, de fleurs et de fruits. Les marbres d'Arundel font remonter jusqu'à lui la création de l'aréopage.

pensée des hommes ! Comment ce tissu d'ingénieux mensonges, d'absurdités quelquefois dégoûtantes, d'images gracieuses et de nobles allusions, a-t-il pu obtenir, aussi long-temps, le respect des peuples? C'est que, jusque dans leurs écarts, ces fables répondaient au premier besoin de nos cœurs, en répandant la vie sur toute la nature et en nous montrant, sans cesse, dans un bras armé de toute puissance, la seule force à laquelle il soit réservé de nous offrir un secours, quand les autres appuis nous manquent, et de nous inspirer un salutaire effroi, alors même que notre pouvoir nous semble sans bornes et sans rivages. Cette partie de la croyance des anciens est commune à toutes les religions : c'est par là qu'elles se soutiennent; c'est par là qu'elles vont au SUBLIME, et qu'à leur tour elles l'introduisent dans les mœurs.

La grande vérité d'un DIEU veillant sur l'univers, ouvrage de ses mains, n'est pas moins homérique que biblique. Aussi sommes-nous autant émus, en rencontrant dans le plus ancien des poètes, et l'allégorie de la balance d'or, où sont pesées les destinées humaines, et celle des Prières qui s'avancent à pas lents, et les yeux baissés, vers le trône de Jupiter, que nous

éprouvons de charmes, en redemandant à notre mémoire les cantiques où sont célébrées les merveilles de Jéhovah, et la miséricorde intarissable du créateur envers sa créature.

Venu dans des jours, où les peuples osaient à peine soulever leur tête du sein de l'opprobre auquel les condamnait le pouvoir absolu, touchante consolation assurée par le ciel au malheur, protestation sainte et courageuse en faveur de la dignité de notre nature partout foulée aux pieds, le christianisme dut abonder en SUBLIME plus que toute autre religion ; car le SUBLIME n'est pas destiné à frapper les yeux d'un vain éclat, mais à présenter à notre attente, et quelques fois à notre surprise, ce qu'il y a de plus excellent dans les rapports de sociabilité et de plus utile à notre existence morale. La religion des peuples du Nord a trop méconnu ce principe; elle a voulu faire du SUBLIME sans bonté, et elle n'a fait que de la terreur sans intérêt.

Toute croyance religieuse, comme le remarque Kant, peut ouvrir la porte à la superstition et au fanatisme : la superstition, fille de l'ignorance, se nourrit de crédulité, d'apparences rarement soumises à l'examen et de pratiques minutieuses. Elle ne produira rien de grand; elle

ne donnera aucun coup d'aiguillon au génie; prosternée à la place où la terreur l'appelle, on l'y verra vivre, mourir et n'oser lever les yeux.

Le fanatisme s'attache à une idée principale, qui, dans sa conscience, a le cachet d'une vérité descendue du ciel; il la creuse avec toute son opiniâtreté; il y entre avec toute l'inquiétude de son caractère bilieux; il s'en pénètre, il s'en nourrit, il ne s'appartient pas à lui-même; c'est un délégué du TRÈS-HAUT. Sous de tels auspices, vous le verrez marcher au SUBLIME: pour y arriver, il ne manquera pas de hardiesse; pour entretenir celle-ci, les inspirations viendront à souhait, et la nature au besoin intervertira ses lois.

Le fanatisme répond toujours à un grand sentiment, et ce sentiment est toujours religieux. Vous avez vu des fanatiques de liberté, d'amour des femmes, d'amour du pays, d'amour des arts, d'amour de l'antiquité : c'est que le pays, la liberté, l'antiquité, les arts et les femmes, sont devenus, pour ces esprits, une religion. Mais comme le premier moyen de juger d'une religion consiste à savoir si elle n'ordonne rien contre le sentiment intérieur, qui est la loi sans appel, le ciel lui-même a mis

chacun en mesure de savoir jusqu'où il doit aller et quelle est la limite devant laquelle il convient de s'arrêter. Elle sera donc fausse, toute opinion qui armera la main de Calchas, de Jephté, d'Idoménée et d'Oreste d'un coûteau pris sur l'autel; elle sera barbare et absurde, la religion qui livrera aux tortures inquisitoriales le corps et la pensée d'un Espagnol ou d'un Portugais. Agamemnon aura beau se voiler la tête, pour ne pas voir fumer le sang de sa fille; il ne sera jamais qu'un père dénaturé: Oreste se fera vainement absoudre par l'aréopage; les furies vengeresses poursuivront, sur lui, le parricide: dût Rome célébrer l'apothéose des assassins mystiques, ce ne sera jamais là que de la frénésie : on ne fait point du sublime contre Dieu et l'humanité.

On nous parlera de Brutus condamnant à mort ses enfants : ceci est autre chose. Comme ils avaient conspiré contre leur pays (1), pour y ramener des tyrans débauchés, ils méritèrent leur châtiment. Le magistrat put et dut prononcer la sentence, quels que fussent ses liens de consanguinité avec les coupables; car la patrie

(1) Même contre leur propre père, puisqu'il était la première victime promise.

prend le pas sur tout, autrement elle cesse d'être la patrie. Si Brutus sentit se déchirer ses entrailles de père, son sacrifice fut SUBLIME; si la grandeur du crime fit taire, chez lui, la nature, il consomma seulement un acte de justice, et cet acte, au refus de son collègue, ne pouvant être ordonné que par une bouche consulaire, sa fermeté a droit encore aux éloges.

Dans la mollesse des mœurs actuelles, les attachements domestiques sont aussi doux que généralement respectés : prenons garde qu'on leur immole trop souvent le bien public, qui devrait être aussi une religion. Fanatisme pour fanatisme, c'est celui qui aurait le moins d'inconvénients. Ainsi pensaient les anciens, dont les vertus avaient, à la vérité, quelque chose de mâle et d'austère. Ils commençaient par voir ce qui profitait à la cité; et chaque famille y trouvait son compte, puisque de la masse on était certain d'arriver à l'unité, qui y était comprise, tandis qu'en partant de l'unité, on n'arrive guère qu'à l'égoïsme.

Nous avons déja dit que l'abnégation est le premier ressort du SUBLIME. Encouragée par le ciel, combien n'a-t-elle pas plus de force, que lorsqu'elle est conseillée par le seul intérêt de l'honneur! Alors elle concorde bien mieux

avec les dispositions de la nature humaine, qui répugne à une immolation entière de la victime et pour laquelle les *quand-même*, s'ils ne sont d'effrontés mensonges de la cupidité, rentrent au moins dans les illusions d'un amour qui s'identifie avec l'objet de son choix. La religion ajourne le bonheur : mais elle n'est ni assez injuste ni assez maladroite pour le tuer. Le propre de la superstition étant de s'occuper de l'être actuel et de veiller à sa sûreté du moment par de folles pratiques auxquelles elle attache de l'importance, on ne peut s'en promettre rien de digne. Le culte où ces observations prévalent, est un culte qui touche à sa fin, à moins qu'on ne le retrempe à sa source et qu'on ne le dégage de ses parties hétérogènes. Quand la superstition a reculé devant les lumières du siècle, comme la nuit devant les rayons du jour, prétendre la rappeler et soutenir, par elle, les croyances qu'elle a mises en discrédit, est une entreprise aussi vaine que coupable, car les mêmes illusions ne font pas deux fois le tour du globe. Tous les efforts possibles pour ressusciter la noblesse, ou pour réclamer de l'opinion le plus simple hommage en faveur des priviléges héréditaires, seraient aujourd'hui superflus : On ne saurait se dissi-

muler que certaines parties du culte ont également vieilli dans l'Europe, et la meilleure preuve à en donner, c'est qu'on ne pourrait plus s'en servir pour faire des fanatiques; au moins faudrait-il prendre ceux-ci dans la classe qui, par abrutissement, accepte la superstition, faute d'étoffe pour arriver à mieux. Toute religion, réduite à cette triste ressource, a abdiqué le SUBLIME, dont l'accès est interdit à l'ignorance et à l'hypocrisie. Nous sommes arrivés au point où le SUBLIME religieux ne peut plus se détacher en minces ruisseaux : c'est à pleins bords qu'on le verra couler, c'est largement qu'il s'épanchera désormais, si les prêtres du fleuve même ne le font tarir. Oui, c'est de l'ordre admirable de l'univers, de la bonté de son auteur, de ses vues profondes et de ses grands moyens de récompenser et de punir, qu'il faut parler aujourd'hui! Le poète et l'historien qui, rapportant à l'époque actuelle le sujet de leur composition, y introduiraient les contes de la légende, resteraient sans lecteurs. N'oubliez pas que la Jérusalem du Tasse, il y a un siècle et demi, n'intéressait déja plus que par ses épisodes. Le législateur de la poésie française l'a dit, et son assertion n'a jamais eu autant de force qu'elle en renferme présentement.

Le midi de l'Europe a encore de la superstition : le nord est encore susceptible de fanatisme ; dans la première région, le culte catholique domine : la seconde appartient en partie à la réforme; l'une est gouvernée par le pouvoir absolu : l'autre jouit du régime représentatif, ou l'invoque ; celle-ci n'a guère de religion que par manière d'acquit : celle-là en possède encore tout le sentiment. Nous laissons au lecteur le soin de déduire les conséquences de ces faits, après qu'il en aura exploré les causes.

Cependant nous prendrons, sur nous, de remarquer que, dans le midi de l'Europe, les chefs du culte catholique tirent plus de crédit de leur naissance, de leur position sociale, de leurs grands revenus, de leurs palais et de leur force temporelle même, que du culte dont ils sont les pontifes. Un Napolitain, un Romain, et un Milanais reconnaissent dans un évêque ou un cardinal, une éminence ou une excellence, avant d'y voir un prêtre. Ce prêtre lui-même s'envisage plus comme prince du siècle que comme un ouvrier modeste de la vigne qui lui a été confiée. N'était-ce pas ainsi que l'entendait, de sa personne, certain grand dignitaire ecclésiastique, lorsqu'ayant consenti à

célébrer les saints mystères dans la chapelle d'un château, en l'absence du desservant, et s'apercevant des nombreuses distractions de l'assistance, au lieu de prononcer les paroles du rituel, il s'écria avec humeur : « Quand mon « laquais vous dirait la messe, vous n'y feriez « pas moins d'attention. »

Kant avait remarqué et nous ne saurions nous dissimuler qu'il existe, chez nous, une grande indifférence en matière de religion. Nous n'avions pas besoin de M. l'abbé de Lamennais, pour nous l'apprendre; mais ce qu'il n'a pas dit, et ce qu'il eût pu dire dans l'intérêt de la religion, dont il est le ministre, nous le consignerons ici, car cette indifférence a un côté très-affligeant : c'est que le culte, contre l'esprit des canons et des conciles, surchargé d'accessoires qui ont survécu aux temps d'ignorance, où se place leur origine, n'est plus en rapport avec l'état de la société; c'est que ce malheur s'est aggravé, lorsqu'on a prétendu transformer la religion en levier politique; c'est qu'au lieu de gémir, avec sincérité, entre le vestibule et le sanctuaire, s'ils n'avaient pas le courage de se présenter, entre les deux camps, la branche d'olivier à la main, les prêtres français ont pris parti pour le privilége dans nos

discordes intérieures, ce qui est donner, à l'imitation des Juifs, un second soufflet à Jésus-Christ; c'est qu'ils ont ainsi armé de défiance les esprits et les cœurs contre une religion primitivement destinée à préserver l'humanité des insultes du pouvoir. En s'opposant, pour la dixième fois, à toute amélioration du système social, depuis bientôt trois siècles révolus, ils ont hâté la maturité de cette partie de tout culte, qui est sujette à vieillir, parce qu'elle vient de l'homme, et qui trouve sa plus forte garantie de respect dans la considération personnelle acquise aux pasteurs. Croira-t-on, par exemple, qu'un ecclésiastique, revêtu de hautes fonctions, accroisse l'autorité de son saint ministère, lorsqu'on l'aura vu, déguisé, courir à cheval au devant d'électeurs villageois, pour les haranguer, contre les anciens députés du peuple, et se constituer ainsi en mission politique au milieu de la grande route et des carrefours? Croira-t-on que, lorsque cet homme aura reçu la plénitude du sacerdoce avec l'épiscopat (1), la religion aura beaucoup gagné

(1) Ce fait nous est personnel. Par égards, par indulgence même pour ce que nous croyons une erreur du moment, nous n'entrerons pas dans de plus grands détails.

à une pareille intronisation? Le gouvernement assez insensé pour faire entrer son clergé dans ces luttes affligeantes, se prive d'un auxiliaire qui n'a de force qu'en se tenant dans la réserve. Auraient-ils oublié tous les deux qu'étranger à la mêlée, Moïse se contentait de tenir les bras levés vers le ciel, pendant la bataille contre Amalec? Voilà comme on perd d'un coup, le clergé et le gouvernement d'un pays!

Il est bien malheureux, pour la portion la plus éclairée de l'Europe, d'être d'un culte qu'elle ne suit pas! Le cœur n'en souffre pas moins que l'esprit; l'ame se sèvre de ses plus doux sentiments, et la vie à demi éteinte cesse d'avoir son but devant les yeux. Quand cet état de choses très-déplorable se manifeste quelque part, quand la pensée, dans son veuvage, cherche vainement au tour d'elle un point d'appui, il ne faut ni quereller, ni se répandre en plaintes pleines d'aigreur. Ce qu'il y a de plus pressé, c'est d'y porter remède: d'abord, il faut voir si ce sont les citoyens qui se sont détachés de la religion nationale, ou si c'est la religion qui s'est détachée de ceux-ci, en cessant d'être nationale? Dans ce dernier cas, surtout lorsque le sentiment religieux subsiste, nul doute que la religion ne doive faire

des pas vers la société, pour marcher avec elle, au lieu de lui barrer le chemin. Depuis sa fondation, vingt fois le christianisme a eu cette condescendance. Aujourd'hui, elle lui serait encore profitable à lui-même; car il n'y a pas un être de bon sens qui, à livre ouvert, ne pût signaler, dans le culte, de tristes déviations de la loi première. Ce dernier a toujours admis des tempéraments et des modifications : certes, il faut qu'il en ait beaucoup souffert dans son propre sein, pour être arrivé du châtiment sévère de Saphira et de son mari, aux grands biens possédés et consommés exclusivement par quelques notabilités ecclésiastiques!

En Angleterre, le culte n'est pas en dissidence avec la loi du pays : aussi y est-il plus généralement suivi et honoré que chez nous. C'est un grand avantage du Royaume-Uni qui tourne au profit du caractère national. Est-ce que le catholicisme, tel que quelques-uns de ses sectateurs l'entendent présentement, aurait le malheur de n'avoir d'affinité qu'avec le pouvoir absolu, ou avec cette portion de l'aristocratie française qui se croît dépouillée par la proclamation du droit commun? Je ne le pense pas : tout le mal vient de ce que notre clergé est trop entré dans la politique, pour être resté

dans le christianisme. L'église gallicane attend des pasteurs, qui ne renient pas le grand Bossuet.

On ne saurait croire combien l'influence, tout à la fois négative et tristement positive de la religion, sur les mœurs et sur les travaux de l'esprit, est devenue dommageable aux mœurs et à la littérature française! D'une part, on s'exalte avec colère, contre le patriotisme, les sciences, l'indépendance nationale, les droits civiques, les conquêtes de la raison, et contre tout ce qui fait vibrer de nobles sentiments dans le cœur de l'homme; une doctrine séche et aride est professée; sous une couleur de religion, elle tient du fatalisme, puisqu'elle sappe sourdement le libre-arbitre, fils aîné des lumières et de l'expérience : de l'autre, on fait arme de toutes pièces contre un culte qui s'est mis lui-même dans un état de prévention sociale, en prenant une part active aux hostilités des partis. Faute de lui croire de la bienveillance, on ne lui demande plus un seul conseil dans la vie de relations; d'où il arrive que, réduit à une influence bornée sur quelques êtres simples, il les nourrit d'idées superstitieuses, tandis que, par une autre marche, pénétrant dans le cœur de la société, il eût pu l'animer d'un esprit de sagesse et de grandeur.

Le culte tend trop ostensiblement, et on l'appelle, avec trop d'appareil, à renforcer une autorité, déja démesurée, en ce qu'elle a recueilli un immense héritage, dont elle n'a pas su faire l'emploi. Au lieu de la protéger, il l'affaiblit de tous les secours que son état guerroyant le force de lui emprunter pour lui-même. Persécuté, il a pu rallumer son flambeau : persécuteur, il l'éteint de ses propres mains; poursuivis par les gendarmes, ses missionnaires étaient puissants : dès qu'il faut les appuyer de gendarmes, ils ne seraient que ridicules, s'ils ne devenaient encore une occasion de sévices. Ce n'est plus du persiflage et des sarcasmes que les Français leur prodiguent, comme aux jours où Kant traçait ses remarques : on les hait, et une religion haïe dans ses ministres est une religion perdue, si l'on n'y prend garde.

Cependant nous le redirons pour la consolation des honnêtes gens : le sentiment religieux existe en France. Comment expliquer ce que cette assertion a de contradictoire avec ce qui se passe tous les jours sous nos yeux? Cela sera facile : « Si l'on prétendait m'imposer la « charte, j'irais demeurer à Constantinople, » disait M. le vicomte de Châteaubriant; nous

croyons aussi que, si l'on voulait imposer le ciel aux hommes, et surtout à des Français, dès l'instant ils cesseraient de le mériter. Il faut en convenir, c'est une belle porte du SUBLIME, dans la vie et dans les écrits, que la religion gallicane a imprudemment fermée, et l'histoire ne manquera pas d'en dresser l'acte d'accusation. Un père Bridaine, du haut de la chaire de vérité, ne peut plus envoyer à l'oreille des grands les saintes paroles qui les faisaient tressaillir d'effroi; il ne s'accusera plus devant son auditoire de ménagement envers les puissants du siècle, de dureté envers les petits, d'avoir prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain, et d'avoir ainsi contristé le cœur des meilleurs amis de son Dieu. Il lui faut renoncer à ce langage touchant, sous peine de passer pour séditieux. Tout ce qui conduit à renforcer le pouvoir de quelques privilégiés, lui est ordonné; tout ce qui serait propre à relever la dignité de l'homme obscur lui est interdit. Un discours chrétien n'est plus que le réquisitoire d'un procureur-général, et ce réquisitoire lui-même a le ton d'un ordre du jour d'un commandant de place, interversion très-risible, si elle n'était désolante, car on a entendu des

officiers supérieurs s'exprimer à leur tour, en style de missionnaires ! Nous rendons grace au professeur de Kœnigsberg de ce qu'il nous a procuré l'occasion d'indiquer, chez nous, cette cause mortelle du mépris où est malheureusement tombée la parole évangélique.

En résumé, les religions tendent au BEAU dans l'Orient, à la superstition dans le Midi, et au terrible dans le Nord. Le SUBLIME entrera, plus ou moins, dans toutes, suivant que l'imposante idée d'un DIEU créateur et juge y sera, plus ou moins, préservée d'altération. Sans ombre de doute, l'Évangile présente le mieux celle-ci avec les nobles attributs de bonté et de justice qui appartiennent à la souveraineté universelle : aussi abonde-t-il en SUBLIME entre les mains qui savent le respecter; les autres, en y mêlant leur ouvrage, n'en tirent que des pauvretés et des superstitions; ce serait encore beaucoup qu'on n'en fît pas un instrument de cruautés et de discordes!

Kant croit devoir consacrer quelques lignes à l'examen du BEAU et du SUBLIME chez les sauvages : nous nous bornerons à ne voir, en eux, que des germes d'un génie qui éclate ailleurs. Comme leur nature n'est qu'ébauchée, et qu'elle attend le développement de la civi-

lisation, il nous semble que nous avons seulement à respecter, en elle, le type commun de l'humanité, mais que nous ne pouvons la prendre pour matière d'une étude sur les plus principaux attributs de l'espèce perfectionnée. Nous hasarderons même, à ce sujet, une observation physiologique dont nous espérons appliquer, un jour, les conséquences, et la voici : Le sentiment est UN, nous n'avons cessé de le dire; mais la pensée est le produit de divers mouvements et opérations de l'encéphale. Or ces opérations et ces mouvements, sous certains rapports, étant très-rares chez le sauvage, n'est-il pas à craindre que les organes intérieurs, par lesquels il devrait y procéder, s'oblitèrent, s'ils sont des canaux de transmission; s'atrophient, s'ils sont des fibres; perdent leur qualité élastique, s'ils sont des cordes; cessent de transsuder ou de sécréter, s'ils doivent exhaler un fluide, et qu'alors l'ame ne puisse plus y envoyer les ordres propres à les mettre en exercice? Il est prouvé, par un examen anatomique, que le cerveau des Caraïbes, des Esquimaux et des Nègres a moins d'ampleur que le nôtre dans la partie frontale de ses hémisphères, et par conséquent moins d'aptitude aux connaissances d'acquisition, faute d'un espace où elles

puissent être élaborées. L'opération, en quelque sorte, digestive de la sensation s'y faisant mal, ou pas du tout, les organes des relations extérieures dirigent en vain vers ce centre le produit de leurs recherches; leurs divers rapports s'y combinent peu. La masse de l'encéphale finit ainsi par perdre sa prépondérance, bien caractérisée dans l'homme, sur le plexus solaire et sur le grand sympathique. Le reste du systême nerveux la domine par le calibre de ses vaisseaux agrandis; d'où il arrive que les déterminations instinctuelles acquièrent un surcroît de forces et même d'intelligence apparente, ce qui rabaisse l'être vers l'animalité, tandis que celles du raisonnement s'apauvrissent dans la proportion opposée (1). L'intensité de ces effets ne peut que se prononcer davantage à travers des générations successives. Dans cet état de choses, le goût du BEAU, si tant est qu'il en existe, se réduit à un simple appétit, et le SUBLIME à de l'effroi. Ce n'est plus la peine de se livrer à leur examen. On voit bien que la

(1) Cette théorie explique nettement, dans l'homme, la lutte des deux natures figurées par la partie concupiscible et par la partie raisonnable. Il en résulte encore que tout système qui tendrait à abrutir l'entendement ou à le priver de culture, tombe dans l'impiété.

civilisation a besoin de passer par là, et de rendre, à son tour, par le laps de temps, à notre belle nature, ce qui en avait été distrait.

La supériorité de l'homme de l'Europe, ainsi que l'a observé le célèbre philosophe allemand, est grande dans notre espèce; elle est immense. Lui seul, il sait aimer sa compagne; lui seul, il sait adorer son DIEU. Par ces deux traits principaux de son caractère, il s'est presque rendu maître du BEAU et du SUBLIME. Il puise à plein vase dans cette double source, en mêlant un grand sentiment moral aux deux principaux actes de sa vie, qui sont d'abord la recherche respectueuse d'une illustre paternité, ensuite l'attachement à un être de son espèce, attachement fondé sur une apparence de formes expressives, prêtes à répondre aux besoins de ses sens et de son ame de feu. Il aime, il adore! Comme il marche avec noblesse dans la route spacieuse de la création, en répandant l'exubérance de ces deux sentiments autour de lui! Une épouse et des enfants sont des liens par lesquels il s'enchaîne à la terre natale, et si, par une docte et philosophique investigation, il demande ses titres d'honneur aux archives célestes, il ne saurait les retrouver, sans mettre, en même temps, la main sur ceux de

ses semblables : touchante solidarité qui, de la cause d'un seul homme, fait la cause de tous les hommes, et qui, de la cause d'un seul peuple, fera bientôt celle de tous les peuples! Ramené à ses principes, l'Évangile ne peut plus être une occasion de rupture entre les branches de la famille humaine. C'est au nom de Dieu que quelques fanatiques commandaient l'inimitié : on sait bien aujourd'hui qu'il n'est permis à personne de monter, avec les habits du sacerdoce, sur la montagne de Garizim (1), ou d'Hébal, que pour bénir les nations. Au fond, il y a unité dans la croyance principale de l'Europe; et déja de Madrid à Stockholm, et de Londres à Paris, on est prêt à s'entendre : la religion et la philosophie ont demandé à entrer en alliance. Quel est le prêtre qui repousserait Socrate de l'autel? Quel est le philosophe qui n'ouvrirait sa porte et son cœur

---

(1) Par l'ordre de Moïse, une partie d'Israël monta sur la montagne de Garizim pour bénir ceux qui suivraient la loi; une autre partie à l'opposite fut placée sur le mont Hébal, pour maudire ceux qui l'enfreindraient, tandis que, dans la vallée intermédiaire, les Lévites prononçaient les formules de bénédiction et de malédiction. *Voyez* le Chapitre XXVII du Deutéronome où cette scène vraiment antique est racontée.

à Fénelon? Une ère de bonheur a été préparée, par le ciel, pour le genre humain. Le soleil de justice luira sur les peuples, malgré les tonnerres que l'on entend encore bruire à l'horizon. Telle est l'espérance avec laquelle il nous est doux d'enchanter les douleurs du moment (1) présent. Puisse cet écrit, dont le sage de la Germanie nous a inspiré l'idée (2), hâter

---

(1) Écrit après la séance royale, de 1823, où les ministres, par le discours de la couronne, ont établi des principes subversifs de tout droit national en France, et de tout droit public en Europe.

(2) En posant la plume, nous recevons de l'étranger une thèse, où la même matière a été envisagée, et a dû l'être, par un admirateur de Kant, sous quelques-uns des principaux rapports qui ont fixé notre attention. M. Denzinger (Ignace), professeur de philosophie à l'université de Leyde, dans le discours latin qu'il a écrit sur le SUBLIME, a marché sur les traces du célèbre professeur de Kœnigsberg, en quoi nous sommes loin de le blâmer, car il lui a dû plus d'une belle inspiration; nous regrettons seulement qu'il ait mêlé à cette doctrine certaines idées de Burke, généralement peu fortes de vérité, et qui n'ont que l'apparence de la profondeur.

M. Denzinger, en nous citant dans ses savantes remarques, ainsi qu'il a eu la bonté de le faire, avec une bienveillance dont nous sommes reconnaissant, semble nous reprocher de ne voir, dans l'*infini*, qu'un des principaux caractères du SUBLIME. Suivant ce penseur, il en

d'un seul jour l'arrivée de cette époque! Alors notre passage n'aura pas été trop mauvais sur la

---

serait la seule et unique condition. Nous confessons tenir encore à ce que nous avons avancé (*Du* BEAU *dans les Arts d'imitation*, tom. Ier). Nous espérons même que le présent ouvrage donnera, sur ce sujet, une confirmation au précédent.

Le docte professeur de Leyde peut bien avoir raison en tout ce qui concerne les productions de la nature et celles de l'art, propres à réveiller en nous le sentiment du SUBLIME, tant que ces dernières n'auront pas pour but de nous offrir une image de la vie animée, généralement soumise à d'autres lois. Ainsi, une vaste perspective, un beau ciel étoilé, un orage, un obélisque, un temple, nous conduiront à l'idée du SUBLIME, en nous faisant passer par celle de l'*infini;* mais un grand trait de courage, de justice, de bonté, de civisme et de générosité doivent à une autre cause de pouvoir s'élever au SUBLIME, sans que, pourtant, nous nous opposions à ce qu'ils participent, en quelque manière, de l'*infini,* comme nous le dirons tout à l'heure; cette cause est l'*abnégation.* Nous l'avons soutenu dans tous nos ouvrages: celui-ci deviendra, sur cette matière, le dernier mot de notre doctrine. Avant de finir cette note, nous répèterons que l'abnégation ne doit jamais être si entière, que la personnalité soit absolument anéantie. Ainsi le soldat, qui expire bravement, se flatte que ses camarades, et peut-être son capitaine, parleront de lui au prochain bivouac; l'homme religieux, dans les sacrifices souvent ignorés qu'il fait, à son devoir, de sa fortune, de sa personne et quelquefois de son honneur (ce qui est bien plus, car c'est s'immoler dans le présent et dans l'avenir), l'homme religieux, dis-je, a DIEU en vue.

terre ; alors, pensant à un autre livre, dont le soin nous a été également confié par la providence, nous demanderons qu'il nous soit permis de désirer pour nos humbles restes, l'épitaphe que se fit à lui-même un homme, factieux suivant la Sainte-Alliance, mais grand suivant la vertu et ses concitoyens : « Le corps « de Benjamin Francklin, imprimeur, comme « un vieux livre, dont les feuillets sont arrachés « et le titre effacé, GIT ICI et devient la pâture « des vers : cependant l'ouvrage même ne sera

---

Ferme sur sa croyance, il consent à attendre. Voilà par où l'idée de l'*infini* rentre dans la morale. Le grand courage de trois cents guerriers contre trois cents mille révèle encore une noble confiance en soi-même, ou un dévouement sans limites, comme l'ame dans laquelle il a pris naissance ; mais l'abnégation, souvent irréfléchie, est le premier et le plus beau caractère du SUBLIME d'action. Nous désirons que ces lignes se placent sous les yeux de M. Denzinger, et nous les offrons à la méditation de cet esprit aussi droit que bien cultivé. Quant au SUBLIME de pensée dans les sujets de métaphysique transcendante, il nous trouvera de son avis.

Notre doctrine est maintenant établie par d'assez nombreux écrits ; nous lui avons donné tous les développements qu'elle était susceptible d'admettre ; à coup sûr, elle n'est pas dans les nuages. Si elle est vraie, il faut la recevoir : si elle est fausse, il n'en faut plus parler.

« point perdu; il doit, ainsi qu'il le croyait, « reparaître dans une nouvelle et plus belle « édition, revue et corrigée par son souverain « auteur. » Qu'il arrive de nous, suivant la même parole!

FIN DE L'EXAMEN PHILOSOPHIQUE

DES CONSIDÉRATIONS DE KANT, SUR LE SENTIMENT DU SUBLIME ET DU BEAU.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE SENTIMENT

DU BEAU ET DU SUBLIME,

PAR

EMMANUEL KANT.

CHAPITRE PREMIER.

Des différents sujets propres à faire naître le sentiment du BEAU et du SUBLIME.

Les diverses perceptions de la peine ou du plaisir ne dépendent pas tant de la propriété des choses extérieures qui les suscitent, que d'un sentiment particulier à chaque homme, selon lequel il est affecté d'une manière agréable ou désagréable. De là proviennent les joies

de certains individus, là où les autres n'éprouvent que du dégoût, les passions amoureuses qui souvent sont une énigme pour ceux qui ne les ressentent pas, ou bien la vive répugnance dont un seul est affecté, pour ce qui reste indifférent à tous les autres. Le champ des observations de ces particularités de la nature humaine s'étend fort loin, et cache encore une mine féconde en découvertes, non moins intéressantes qu'instructives. Je me borne, pour le moment, à en signaler quelques parties, qui, dans ce vaste espace, semblent se faire remarquer d'une manière spéciale, et sur lesquelles j'arrêterai plutôt l'œil de l'observateur que l'attention du philosophe.

Du moment qu'un homme se trouve heureux, parce qu'il satisfait une inclination, le sentiment qui le rend capable de jouir, sans qu'il ait besoin de recourir pour cela à des talents extraordinaires, n'est certainement pas peu de chose. Des personnes robustement constituées, aux yeux desquelles l'auteur le plus spirituel est leur maître d'hôtel, et qui trouvent, rangés dans leur cave, les ouvrages du meilleur goût dont elles aient acquis la connaissance, ressentiront, par l'effet d'obscénités cyniques et d'une lourde plaisanterie, une joie

aussi vive que celle dont se font gloire des êtres d'une organisation plus noble. Le riche qui aime la lecture, parce que les livres lui sont d'un merveilleux secours pour s'endormir; le marchand auquel tous les plaisirs paraissent insipides, si ce n'est celui de conclure une opération de commerce avantageuse; celui qui ne s'attache aux femmes que parce qu'il y voit un moyen de jouissances physiques; l'amateur de la chasse qui se contentera de poursuivre les mouches comme Domitien, s'il ne peut faire la guerre aux bêtes fauves comme le seigneur suzerain de deux ou trois baronies, tous ces êtres sont doués d'un sentiment qui les rend susceptibles de goûter un plaisir qui leur soit propre, sans que leur cœur soit tourmenté par de jaloux désirs, sans qu'ils puissent même concevoir, en idée, d'autres jouissances.

Mais ce n'est pas maintenant sur ce sujet que je veux appeler l'attention. Il existe encore un sentiment d'une nature plus délicate, et qui mérite une dénomination plus relevée, soit, parce qu'il est permis de l'exercer plus longtemps, sans satiété et sans épuisement de forces, soit parce qu'il suppose, pour ainsi dire, une heureuse irritabilité de l'ame, qui la rende

propre à recevoir, de prime-abord, des mouvements vertueux; ou parce qu'il annonce enfin des talents et les avantages de l'esprit, tandis que la satiété et l'épuisement physique ont pour dernier résultat l'absence de toute idée. C'est cette disposition que j'ai le projet de soumettre à mes remarques, ne m'engageant pas toutefois à la suivre dans le charme attaché aux vues les plus élevées de l'intelligence, ni dans le ravissement auquel s'abandonnait un Kepler, lorsque, suivant l'expression de Bayle, il n'eût pas consenti à l'échange d'une seule de ses découvertes contre une principauté. Ce dernier sentiment a sans doute quelque chose de trop délié, pour être saisi dans une simple esquisse, consacrée, par privilége, à ces émotions des sens, dont les ames les plus communes, ainsi que les autres, sont susceptibles.

Nous devons établir en principe, avant tout, que le sentiment, d'ailleurs très-délicat, que nous voulons examiner en ce moment, est de deux espèces. Il embrasse le BEAU et le SUBLIME. L'émotion, que procurent tous les deux, plaît à l'ame, mais d'une manière fort différente. L'aspect des montagnes, dont les sommets couverts de neige vont se perdre dans les nuages,

le récit d'un ouragan impétueux, ou la peinture du royaume infernal, dans les profondeurs duquel est descendu Milton, causent un sentiment de satisfaction mêlé de frémissement : au contraire, la vue de prairies émaillées de fleurs, de vallons coupés de ruisseaux qui les fertilisent et qui voient croître sur leurs bords de gras pâturages; une excursion de la muse poétique dans l'Élysée des anciens, ou la description de la ceinture de Vénus par Homère, excitent aussi un sentiment de plaisir, mais qui a quelque chose de riant et de flatteur. Il faut, pour que les impressions de la première espèce puissent être produites sur nous avec toute la force qui leur appartient, que nous ayons, en nous-mêmes, un sentiment du SUBLIME; les autres, pour être bien appréciées, exigent le sentiment du BEAU. Des chênes antiques et les ombrages solitaires d'un bois sacré sont sublimes; des lits de fleurs, de petits buissons et des arbres taillés avec art sont beaux. La nuit est sublime; le jour est beau. Les esprits qui possèdent un sentiment pour le sublime seront entraînés, avec une force irrésistible, vers les idées élevées d'amitié, de mépris du monde, d'éternité, par le calme silencieux d'un beau soir, quand la lumière

tremblante des étoiles perce les ombres de la nuit, et qu'au milieu de cette pause de la nature, l'orbe de la lune est suspendu à l'horizon. Le jour brillant, tout en excitant à l'activité, inspire un sentiment de joie. Le sublime émeut. Le beau charme. La figure de l'homme, dans le moment où il est dominé par le sentiment du sublime, est grave et sérieuse, quelquefois fixe et étonnée : au contraire, le vif sentiment du beau s'annonce par un éclat extraordinaire dans les yeux, par le sourire, et souvent par une allégresse incapable de se dissimuler. Le sublime lui-même se divise en différentes espèces. Le sentiment qu'il cause est quelquefois accompagné d'horreur ou de mélancolie; dans quelques cas, seulement d'une admiration tranquille, et, en d'autres, d'une idée de richesse, pourvu que cette dernière semble se répandre sur un plan large. J'appellerai le premier le SUBLIME *effrayant*, le second *le noble*, et le troisième *le magnifique*. Une profonde solitude est sublime, mais d'une manière qui tient de la terreur (1);

(1) Je ne veux donner qu'un seul exemple de l'effroi imposant et du frissonnement que peut provoquer la description d'une solitude absolue. Dans ce dessein je vais placer ici un extrait du songe de Carazan : Ce riche avare,

de là vient que les solitudes d'une immense étendue, comme les affreux déserts de Chamo

---

à mesure que son opulence s'était accrue, avait fermé son cœur à la pitié et à l'amour du prochain. Cependant autant l'humanité se refroidissait en lui, autant s'augmentait la ferveur de ses prières et son assiduité aux exercices religieux. Après cet aveu, qui lui échappe à lui-même, il continue ainsi :

« Un soir que je vérifiais mes comptes à la lumière de « ma lampe, et que je supputais mes bénéfices, je fus saisi « par le sommeil. Dans cet état, j'aperçus l'ange de la mort « qui fondait sur moi avec toute l'impétuosité d'un tour- « billon. Il me frappa, avant que j'eusse eu le temps de le « conjurer. Je me sentis défaillir et roidir, comme si je « reconnaissais que j'allais entrer dans l'éternité et qu'il « ne pouvait plus être rien ajouté au peu de bien que j'avais « fait, encore trop incomplètement, et rien retranché de « tout le mal que j'avais à me reprocher... Je fus alors con- « duit devant le trône de celui qui habite dans le troisième « ciel. La lumière, qui flamboyait devant moi, me parla « ainsi : « Carazan, tout le culte que tu as rendu à Dieu est « rejeté ; tu as fermé ton cœur à la pitié et retenu tes trésors « avec une main de fer. Tu n'as vécu que pour toi ; en con- « séquence tu seras rejeté à l'écart ; toute communication « va cesser, pour toi, avec la création entière, et un iso- « lement éternel est ton partage. » Au même instant, une « force invisible m'entraîna au loin, à travers les parties « de l'édifice de cette création, à laquelle je ne pouvais plus « appartenir. Je laissai bientôt, derrière mes pas, des mondes « innombrables ; à mesure que j'approchais des derniers « confins de l'univers, je voyais s'épaissir, devant moi, les « ombres du vide sans bornes. C'était l'empire effrayant

en Tartarie, ont, de tous temps, conduit l'imagination à y transporter des ombres gémissantes, des farfadets et des apparitions de spectres.

Le sublime doit toujours être grand : le beau peut aussi être petit. Le sublime doit être simple : et le beau souffre d'être paré et même orné avec recherche. Une grande élévation est aussi sublime qu'une grande profondeur; mais celle-ci est accompagnée d'un sentiment de crainte : celle-là d'admiration. Le premier de

---

« de la solitude, de la nuit, et d'un silence sans terme et « sans origine. Je perdis, peu à peu, de vue les dernières « étoiles, et le dernier rayon d'un jour tremblant s'éteignit « enfin dans la plus profonde obscurité... Les angoisses du « plus mortel désespoir me déchiraient et m'oppressaient, « en même-temps que je m'éloignais du dernier des mondes « habités. Je pensais, avec un serrement de cœur inexpri- « mable, que, lorsque dix mille fois dix mille ans se seraient « écoulés, sur ma tête, par-delà les limites de toute création, « il me resterait encore à envisager, sans fin, l'abyme in- « commensurable de l'obscurité où j'étais condamné à « m'enfoncer privé de tout espoir de retour !....

« Au milieu de cet engourdissement, j'étendis ma main, « avec tant de force, sur les objets réels, que je m'éveillai. « J'ai su, depuis ce temps, apprécier les hommes; car il « me semblait que j'aurais payé, de tous les trésors de « Golconde, le droit d'attirer, vers moi, dans cette affreuse « solitude, le moindre de ceux que, dans l'orgueil de mon « bonheur, j'avais repoussé de ma porte. »

ces sentiments peut donc être du sublime effrayant, et le second du sublime noble. L'aspect d'une pyramide égyptienne émeut, comme nous l'apprend Hasselquist, beaucoup plus qu'on ne peut se le figurer d'après une description écrite : mais l'architecture en est simple et noble. L'église de St.-Pierre de Rome sera magnifique, parce que sur un plan vaste et simple, ce qui y serait propre à exciter le sentiment de la BEAUTÉ, comme, par exemple, l'or, les mosaïques, les tableaux et les statues, est tellement divisé, que la sensation du sublime est celle qui prévaut sur tout le reste : l'effet qui en résulte range cet édifice dans la catégorie du magnifique. Ainsi nous dirons qu'un arsenal doit être noble et simple; un palais de résidence, magnifique ; un château de plaisance, beau et orné avec recherche.

Une longue durée est sublime : s'agit-il du temps passé, elle est noble. Regarde-t-on dans un avenir à perte de vue, elle a quelque chose d'effrayant. Un édifice de la plus haute antiquité est respectable. La description que Haller a faite, de l'éternité future, inspire une douce terreur, et celle du passé, une admiration silencieuse.

CHAPITRE SECOND.

Des propriétés du BEAU et du SUBLIME, principalement dans l'homme.

L'INTELLIGENCE est sublime : l'esprit est beau. La hardiesse est grande et sublime : l'adresse est petite, mais belle. La circonspection, disait Cromwell, est la vertu d'un bourguemestre; la sincérité et la droiture sont simples et nobles : la plaisanterie et la flatterie spirituelle sont délicates et belles. La bonne grace est la beauté de la vertu. L'empressement désintéressé à rendre service est noble : la politesse et l'honnêteté sont belles. L'estime éveille notre sentiment du sublime : et l'amour, celui du beau. Les personnes qui sont faites pour connaître principalement du beau, ne recherchent leurs amis sincères, constants, et d'un caractère sérieux, que dans les embarras de la vie; mais ils s'entourent par préférence d'êtres joyeux, aimables, et d'une humeur accorte et facile. Il est tel homme qu'on estime vraiment trop

pour pouvoir l'aimer : il inspire l'admiration ; mais il est placé beaucoup trop au dessus de nous, pour que nous osions nous approcher de lui avec la confiance de l'amour.

Ceux qui réunissent en eux les deux espèces de sentiments, trouveront que l'émotion produite par le sublime est beaucoup plus forte que celle du beau, qu'elle finit par fatiguer, et qu'on n'en saurait jouir long-temps, si elle n'alterne pas avec la dernière, ou si elle n'humanise, en quelque sorte, sa grandeur par cette alliance (1). Les sentiments nobles, à la hauteur desquels la conversation s'élève quelquefois, dans une société choisie, doivent bientôt se fondre dans un badinage aimable; et des

---

(1) Le sentiment du SUBLIME tend avec plus de force le ressort de l'ame, et par conséquent la fatigue plus tôt. La lecture d'un poëme pastoral se continuera plus long-temps, sans lassitude, que celle du *Paradis perdu* de Milton; et la main se dessaisira moins vite d'un La Bruyère que d'un Young. Il me semble même que celui-ci a commis une faute, comme poète moraliste, en se tenant, d'une manière trop uniforme dans les tons élevés; car la force de l'impression ne peut être prolongée, qu'autant que l'esprit s'est reposé sur des passages d'un caractère plus doux. Rien ne lasse plus, dans le BEAU, que l'art pénible qui n'a pas eu l'adresse de se dissimuler; et il n'est pas alors jusqu'à la peine, qu'on s'est donnée pour charmer, qui ne soit ressentie d'une manière déplaisante.

amis, s'égayant ensemble, peuvent faire, avec la physionomie de gens plus fortement émus, le beau contraste qui résulte de la succession heureuse et facile de ces deux sentiments. L'amitié revêt essentiellement les traits du SUBLIME : et l'amour, des deux sexes, ceux du BEAU. Cependant la tendresse accompagnée d'estime communique au dernier une dignité et une certaine élévation qui ne lui messiéent pas. La plaisanterie légère, l'enjouement et la familiarité ne portent, au contraire, sur ce sentiment, que le coloris du beau.

La tragédie, suivant mon opinion, diffère essentiellement de la comédie, en ce que dans l'une le sentiment du sublime est mis en jeu, et dans l'autre celui du beau. La première fait, presque toujours, éclater le sacrifice généreux de soi-même à un bonheur qui nous est souvent étranger, des résolutions hardies dans le péril et la fidélité mise à l'épreuve. L'amour y est mélancolique, tendre et plein d'estime; le malheur des autres éveille, dans l'ame du spectateur, des sentiments sympathiques, et fait battre tout cœur, rendu accessible à la pitié, pour une peine qui ne l'atteint pas. Alors notre émotion relève, à nos propres yeux, la dignité de notre nature, tandis que la comédie

se borne à nous présenter des artifices subtils, des complications mystérieuses, des gens d'esprit qui se tirent d'un mauvais pas, des dupes dont on se joue, des plaisanteries pleines de sel, et des caractères qui prêtent au ridicule. L'amour s'y montre rarement en deuil; il cherche plus à intéresser par sa gaieté, par sa familiarité même, que par sa douleur. Toutefois, dans ce genre encore, le noble et le beau peuvent trouver leur place.

Les vices eux-mêmes et les imperfections morales empruntent souvent les traits du sublime et du beau, du moins, tels qu'ils frappent nos sens, sans être soumis à l'examen de la raison. La colère d'un brave, comme celle d'Achille dans l'Iliade, en inspirant un sentiment de crainte, réveille celui du sublime. Le héros d'Homère me remue et m'effraie : celui de Virgile, tout au plus, s'offre à mes yeux avec un aspect de noblesse. Il y a quelque chose de grand dans une vengeance ouverte et courageuse, après un violent outrage; et quelque illicite qu'elle puisse être, elle cause, dans le récit qui la retrace, un sentiment mêlé de terreur et de plaisir. Quand Schah-Nadir fut assailli la nuit, dans sa tente, par des conjurés, Hamvay rapporte qu'il s'écria, après avoir

déja reçu quelques blessures et s'être défendu avec la rage du désespoir : « Miséricorde! Je veux pardonner à tous. » L'un d'eux lui répondit, en lui levant le sabre sur la tête : « Tu n'as jamais montré de miséricorde à per-« sonne, et tu n'en mérites aucune. »

Une témérité armée de résolution est extrêmement dangereuse dans un scélérat; mais on ne saurait entendre, sans une émotion d'intérêt, parler de ce qu'elle lui fait entreprendre, et lors même qu'il subit une mort honteuse, il semble, en quelque sorte, l'ennoblir, en la recevant avec un dédaigneux courage. D'un autre côté, un projet ingénieusement conçu et exécuté avec adresse, lors même qu'il a pour but une friponnerie, renferme en soi quelque chose de fin qui provoque à la gaieté. La coquetterie, dans son véritable sens, c'est-à-dire, l'application à plaire et à subjuguer, chez une femme d'ailleurs remplie de graces, est peut-être blâmable, mais elle ne laisse pas d'avoir un beau côté; et en dépit de la raison qui la condamne, on la préfère communément à une sage réserve et au respect des convenances.

L'apparence des personnes, qui charment par leur extérieur, se trouve en rapport avec l'un des deux sentiments, dont nous nous oc-

cupons. Si une stature élevée commande la considération, l'autre inspire plus de confiance. Même, entre la couleur brune, les yeux noirs et le sublime, la couleur blonde, les yeux bleus et le beau, il existe de l'affinité. Un grand âge s'allie avec les propriétés du SUBLIME; la jeunesse avec celles du BEAU. Il n'est pas de situation de la vie qui ne rentre dans l'une de ces données, où la différence des vêtements doit encore trouver sa place. Les personnes constituées en dignité, et imposantes par leur caractère, sont obligées à une noble simplicité; ce serait beaucoup qu'elles se permissent la richesse dans leurs habits : une certaine recherche, au contraire, est tolérable chez les individus d'une classe moins exposée aux regards. Les couleurs sombres et l'uniformité siéent à la gravité d'un âge avancé, tandis que la jeunesse, fière de ses couleurs éclatantes, peut briller encore par le vif contraste des diverses parties de sa parure. A égalité de fortune et de rang, il convient que l'ecclésiastique se produise dans une grande simplicité, et l'homme d'état dans tout le luxe et tout l'appareil de la magnificence. Le coureur d'intrigues amoureuses peut s'habiller comme il lui plaît. Nous n'avons pas de conseils à lui donner.

Les circonstances extérieures et accidentelles de la fortune provoquent encore, par suite de l'opinion, des sentiments analogues à ceux que nous venons d'étudier : une haute naissance et des titres trouvent communément les peuples disposés au respect. Les richesses, ne seraient-elles pas accompagnées de mérite, obtiennent les hommages des êtres les plus désintéressés, sans doute parce que l'idée qu'on s'en fait s'allie d'elle-même à celle des grandes choses, dont elles peuvent devenir le principal instrument. Cette considération, en vertu du même motif occasionel, rejaillit sur maint fripon opulent, duquel il n'y a rien de semblable à attendre, et qui ne recevra jamais de son cœur l'avis de se livrer à un noble emploi de sa fortune. Ce qui aggrave le malheur de la pauvreté est le mépris qui s'y attache, mépris que ne contrebalancent pas les plus solides vertus aux yeux du vulgaire, qu'il faudrait presque abuser à son avantage, pour le détacher des rangs et des titres, par lesquels il lui est doux de se laisser éblouir.

Il n'existe aucune qualité louable, dans la nature humaine, sans qu'on n'ait à craindre de la voir descendre, par des nuances très-dégradées, à l'extrême imperfection. La propriété

du sublime effrayant, dès qu'il cesse d'être naturel, est de tomber dans *l'extravagance*. S'il excède les bornes connues, ou si le beau lui-même dépasse celles que lui assigne la raison, on les range tous les deux sous la dénomination de *romanesque*. Les choses qui n'ont pas un ton de vérité, quand on y admet le sublime, fut-ce avec épargne, sont des *pauvretés*. Celui qui aime et croit le bizarre, est un *visionnaire*. La disposition à accueillir des choses dépourvues de probabilité, fait le *niais*. Quelquefois le sentiment du BEAU, s'il n'a aucun but noble ou utile, dégénère en *puérilité*. L'homme, chez lequel cette tendance est remarquée, s'appelle *frivole;* et, quand il est dans un âge moyen, pour peu qu'il y mette de prétention, il prend le titre de *fat*. Comme le grand, le sublime est ce qu'il y a de plus nécessaire à une carrière qui touche à son déclin : un vieux fat est la plus méprisable des créatures qui puisse se rencontrer en ce monde, de même qu'un jeune visionnaire en est la plus rebutante et la plus insupportable.

L'enjouement et la gaieté sont en rapport avec le sentiment du BEAU. Cependant un grand fond d'intelligence s'y décèle quelquefois, et alors ils peuvent, plus ou moins, se

rapprocher du SUBLIME. Celui dans la gaieté duquel ne perce aucune teinte de ce mélange, n'est qu'un *étourdi;* celui qui a toujours le rire sur les lèvres, n'est qu'un *sot.* On remarque facilement que les gens dont le jugement est le plus rassis se permettent quelquefois de plaisanter; et ce n'est pas à une petite force d'esprit qu'il appartient de faire descendre ainsi l'intelligence, de son poste élevé, sans qu'elle s'égare. Celui dont les discours et les actions décolorés n'amusent ni ne touchent, est un *ennuyeux.* L'ennuyeux, quand, en dépit de la nature, il s'efforce de produire ces deux effets, est un *être insipide.* Si à cela il ajoute de la présomption, il nous donne précisément un *fou* (1).

---

(1) On remarque, au premier coup d'œil, que cette honorable société se partage en deux loges, celle des visionnaires et celle des sots. On donne, par discrétion, le nom de pédant à un visionnaire savant. Quand il prend la face orgueilleuse de la sagesse, comme le Dunce des temps anciens et modernes, le chaperon à sonnettes lui sied à merveille. La classe des sots est beaucoup plus nombreuse que l'autre dans le grand monde; et peut-être aussi a-t-elle plus de droits à l'indulgence, ne fût-ce que parce qu'il y a, au moins, quelque chose à gagner, en gaieté, avec elle. Cependant, dans cette variété de masques et de caricatures, qui se croisent, en différents sens, dans le

Je veux essayer de rendre cette singulière esquisse des faiblesses humaines plus facile à saisir par des exemples ; car celui qui ne possède pas le pinceau de Hogarth, doit suppléer par des applications, au trait imparfait de son dessin. Affronter avec courage des périls pour défendre ses droits naturels et acquis, ceux de la patrie et de ses amis, est SUBLIME : Les croisades et l'ancienne chevalerie sont bizarres (1) ; les duels, restes malheureux de cette dernière, enfants d'une fausse idée de l'honneur, sont des sottises cruelles. Le triste éloignement du fracas du monde, quand il a pour cause une juste satiété, est noble : la piété solitaire des anciens ermites n'était que bizarre. Les cloîtres et tous ces tombeaux à fleur de terre, destinés à renfermer l'existence toute vivante, sont des *folies*. Il est sublime de dompter ses passions, sans autre secours que celui des principes : les mortifications, les macéra-

---

chemin de la vie, l'un fait souvent la moue à l'autre, qui le lui rend, et heurte, avec sa tête vide, celle de son frère, qui n'est guère mieux meublée.

(1) Remarquez que Kant s'attache à cette expression, parce qu'il a déja rangé dans la catégorie des *visionnaires* ceux qui se plaisent au bizarre.

(*Note de l'Éditeur.*)

tions de la chair, les vœux et tant d'autres vertus monacales de cette importance, sont des *folies*; les ossements ramassés au hasard, certaines guenilles, certaines amulettes, et toute friperie de cette nature (1), sans excepter les selles du grand Lama, souverain du Thibet, sont des *folies*. Dans les ouvrages d'esprit et de goût, les poésies de Virgile et de Klopstock appartiennent au noble : celles d'Homère et de Milton au genre gigantesque. Les Métamorphoses d'Ovide sont des *sottises* (2), et les

---

(1) Ici nous croyons devoir dissimuler quelques expressions du professeur de Kœnigsberg.

(*Note de l'Éditeur.*)

(2) L'excès de sévérité de ce jugement touche à l'injustice. Le poëme des Métamorphoses est le chef-d'œuvre d'Ovide. Il était aussi permis à cet écrivain de choisir son sujet dans la croyance religieuse de sa nation, qu'à Milton et à Gessner de traiter des sujets bibliques, qu'au Tasse de demander le sien au christianisme. D'ailleurs le poète de Sulmone a donné presque toujours à sa composition le charme des images, quelquefois celui du sentiment. Entre autres, sa fable de Philémon et Baucis est touchante de vérité. La Fontaine, non sans succès, a remanié, après lui, cette page de la chronique païenne : mais nous croyons qu'Ovide est resté toujours l'*ancien*. Nous avons eu nous-même l'occasion de traiter sévèrement le favori disgracié d'Auguste, le Bussy-Rabutin de son temps; et notre critique nous semble mieux motivée que celle de Kant.

(*Note de l'Éditeur.*)

contes de Fées, issus du radotage français, sont les plus misérables de toutes les *sottises* qui aient été jamais imaginées. Les poésies anacréontiques (1) sont ordinairement très-voisines de ce que l'on nomme des *fadaises*.

Les productions de l'intelligence appliquée aux objets les plus relevés, suivant qu'elles s'adressent, avec plus ou moins de succès, au sentiment du BEAU et du SUBLIME, peuvent recevoir également ces diverses dénominations. L'idée mathématique de la grandeur incommensurable de l'univers, les méditations de la métaphysique sur l'éternité, la Providence, l'immortalité de l'ame, se présentent avec dignité, et brillent d'un vrai sublime : en revanche la philosophie est déshonorée par une foule de subtilités vides de sens, et la prétention à la profondeur n'empêche pas que les quatre figures syllogistiques ne méritent d'être rangées parmi les *sottises* de l'école.

Dans les qualités morales, la vertu seule

---

(1) Il y a trente ans et plus, que cette appréciation d'un genre de littérature cultivé avec tant de succès en France eût fait jeter les hauts cris : maintenant on sera tout étonné d'être de l'avis du savant professeur.

(*Note de l'Éditeur.*)

est SUBLIME. Il en existe pourtant quelques-unes qui sont aïmables et belles, et qui, lorsqu'elles s'accordent avec la vertu, peuvent être considérées comme nobles, sans avoir précisément le droit d'être mises au nombre des sentiments vertueux. La matière à juger ici est délicate et compliquée : on ne saurait certainement nommer vertueuse une disposition de l'ame, source d'actions, telles que la vertu puisse bien s'y unir, mais qui, n'entrant, avec elle, en alliance que par occasion, pourraient blesser les règles immuables du droit et de la justice. Une certaine bonté, dont l'origine se trouve ordinairement dans un vif sentiment de pitié, est belle et aimable de sa nature; car elle montre, pour le sort des autres hommes, cet intérêt de bienveillance, auquel les principes d'une saine morale conduisent également ; mais cette heureuse disposition, quelquefois aveugle, touche souvent à la faiblesse. Supposons en effet que ce sentiment vous maîtrise au point de vous porter à assister de vos deniers un nécessiteux, mais que vous soyez en même-temps endetté, et que vous vous mettiez, par le secours que vous lui donnez, dans l'impuissance de satisfaire personnellement aux devoirs

rigoureux de la droiture : il est évident que votre résolution n'a pu provenir d'une résolution vraiment vertueuse, puisque celle-ci ne vous engagerait pas à sacrifier une obligation sacrée à cet éblouissement d'un moment. Au contraire, quand une bienveillance universelle pour le genre humain est devenue, chez vous, un principe auquel vous subordonnez continuellement vos actions, la pitié pour les malheureux reste encore ; mais, placée dans un point de vue plus élevé, elle se balance dans une juste proportion avec la masse de vos devoirs; si l'affection générale, que vous portez à votre espèce, est un motif de prendre part aux souffrances d'autrui, elle l'est aussi d'obéir à cette justice, aux lois de laquelle les actions de tout honnête homme doivent être soumises. Dès l'instant que ce sentiment a pris le caractère de généralité qui lui convient, il est SUBLIME, et par la même raison, plus froid, puis qu'il serait difficile que notre sein se gonflât, chaque jour, de tendresse pour des intérêts privés, et qu'à l'occasion de tout mal étranger, nos yeux se noyassent dans la douleur. Autrement la destinée de l'homme vertueux serait de fondre continuellement en larmes, comme Héraclite, et toute cette bonté

d'un cœur banal n'aboutirait qu'à en faire un tendre fainéant (1).

Une seconde sorte de sentiment, en rapport avec le précédent, et qui, comme lui, ne manque ni de beauté, ni d'amabilité, mais dans laquelle on ne trouve la base d'aucune solide vertu, c'est la complaisance, ou l'inclination qui nous porte à nous rendre agréables aux autres par des manières amicales, une déférence à leurs désirs et une conformité de notre conduite à leurs opinions ou à leurs intérêts. Ce principe, d'une séduisante aménité,

---

(1) Un examen plus rigoureux de la pitié nous apprendra que la qualité de la pitié, quelqu'aimable qu'elle puisse être, ne porte pas, cependant, avec elle, la dignité de la vertu. Un enfant qui souffre, une jolie femme malheureuse et éplorée, affecteront notre ame de cette sorte de tristesse, en même-temps que nous apprendrons, avec sang-froid, la nouvelle d'une grande bataille, dans laquelle on suppose facilement qu'un nombre immense d'hommes auront succombé sous le poids des maux les plus affreux et les plus immérités. Tel prince, dont le visage, avec des traces visibles d'émotion, s'est détourné à l'aspect d'une seule personne malheureuse, a cependant, et peut-être au même instant, donné l'ordre à ses ministres de déclarer une guerre pour des motifs frivoles. Dès qu'il n'y a aucune proportion dans les effets, comment pourrait-on dire que le sentiment de l'humanité générale ait eu aucune part à la première de ces deux impressions ?

est beau, et la flexibilité d'un pareil cœur procède d'un naturel bienveillant; toutefois ce dernier aspirerait en vain à l'honneur de la vertu, dès qu'il peut ouvrir la barrière à tous les vices, quand une morale plus élevée, et par conséquent plus sévère, ne pose pas devant eux la borne qu'il leur est défendu de franchir. Car, sans considérer que cette complaisance pour la société, dans laquelle nous avons nos habitudes, devient souvent une injustice pour les êtres placés en dehors de ce cercle étroit, l'homme qui sacrifie, sans mesure, à cette humeur, est susceptible de se livrer aux excès les plus déplorables, non par inclination immédiate, mais par un effet de sa charmante et déplorable facilité à se conformer à tous les goûts. Le désir trop vif de plaire le conduira tour à tour à être un menteur, un désœuvré, un buveur, si se rendant le triste jouet d'une inclination, belle en elle-même, mais frivole, dès qu'elle ne se laisse pas guider par des principes, il ne s'impose pas les règles qui sont la sauve-garde de toute bonne conduite.

En conséquence, la véritable vertu ne peut être fondée que sur des principes qui la rendent d'autant plus sublime et plus noble, qu'ils seront plus universels. Ceux-ci ne se rapportent pas à

des règles spéculatives, mais à la conscience intime d'un sentiment qui existe dans le sein de tous les hommes, et s'étend beaucoup plus loin que les sources particulières de la pitié et de la complaisance. Je crois que j'embrasse tout ce que j'entends dans ma dénomination, lorsque je dis que c'est LE SENTIMENT DE LA BEAUTÉ ET DE LA DIGNITÉ DE LA NATURE HUMAINE, dans lequel se trouve d'abord un principe de bienveillance universelle, et ensuite d'estime générale pour l'espèce; et si ce sentiment avait atteint sa plus grande perfection dans quelque cœur humain, cet homme, à la vérité, s'aimerait et s'estimerait lui-même, mais seulement parce qu'il appartiendrait à ce bel ensemble d'êtres sur lesquels se répandrait son vaste et noble sentiment. Ce n'est qu'en subordonnant ainsi nos petites inclinations personnelles et particulières à une seule qui a pris ce degré de latitude, que nous pouvons nous flatter de contenir tous nos penchants bienveillants dans de justes limites, de leur assigner des proportions convenables, et de donner à notre caractère cette grace imposante, qui est la beauté de la vertu.

En considération de la faiblesse de la nature humaine, et du peu de force que le sentiment général de la morale, tel que nous venons de

l'énoncer, pourrait avoir sur le commun des hommes, la Providence a placé dans notre sein des dispositions auxiliaires, comme supplément de la vertu, qui, destinées à porter vers les belles actions certains hommes peu susceptibles de se laisser diriger par les principes, ont aussi pour emploi d'accélérer, chez les autres, l'élan et la tendance vers les grandes choses. La pitié et la complaisance sont deux sources de belles actions, qui, sans elles, étouffées sous le poids d'un vil intérêt, ne verraient peut-être jamais le jour; mais, comme nous l'avons remarqué, elles ne portent pas l'auguste empreinte de la vertu, quoiqu'elles soient ennoblies par leur affinité avec elle, et qu'elles reçoivent également son nom. Je puis donc les appeler des *vertus adoptives;* et celle qui repose sur les principes, *vertu véritable et pure.* Celles-là sont belles et séduisantes; celle-ci est seule sublime et respectable. On désigne le naturel dans lequel règnent les premiers sentiments par la qualification de BON COEUR, et l'homme qui en est doué, par celle de BON; tandis qu'on attribue, avec raison, un COEUR NOBLE à l'homme vertueux par principes, et qu'on le décore lui-même du beau titre de JUSTE. Ces vertus adoptives ont, néan-

moins, avec la véritable, une ressemblance, en ce qu'elles enferment également le sentiment d'un plaisir immédiat dans les actions bonnes et bienveillantes. En effet, l'homme animé de cet esprit, sans aucune vue ultérieure, et par le seul effet de ce doux instinct de complaisance, agira avec vous d'une manière aussi amicale que civile, et ressentira une douleur sincère à l'aspect de la peine d'autrui.

Mais cependant, comme cette sympathie morale n'est pas suffisante pour déterminer la paresseuse nature humaine aux actions d'un intérêt général, la Providence a encore placé en nous un sentiment assez délicat, qui peut aiguillonner notre zèle, en certaines circonstances, et en d'autres, servir de contre-poids à l'intérêt particulier et à une volupté vulgaire. C'est le sentiment de l'honneur, auquel nous unirons celui de la pudeur. Les idées que les autres sont dans le cas de prendre de notre mérite et le jugement qu'ils ont le droit de prononcer sur nos actions, forment un moteur d'une grande puissance. Il n'en faut pas davantage pour nous imposer de nombreux sacrifices. Ce qu'une partie considérable des hommes n'eût fait ni par un mouvement subit et spontané de bonté, ni par respect pour les princi-

pes, arrive souvent par une simple déférence à l'opinion publique, au fond très-utile, quoiqu'elle soit très-sèche en elle-même; mais on fléchit devant celle-ci et l'on se borne à des apparences, comme s'il dépendait d'autrui de fixer la nature de notre mérite et de donner un prix à nos actions. Ce qui arrive par cette impulsion n'est nullement vertueux : c'est pourquoi celui qui cherche à passer pour tel, cache avec soin ce mobile, et s'étudie à dissimuler son vif désir de la gloire. On sent que cette disposition n'est pas aussi intimement liée à la vertu pure, que la bonté, puisqu'à son exemple elle ne saurait se déterminer immédiatement par la beauté des actions, et qu'elle n'obéit qu'à l'espoir de se concilier une approbation étrangère. Je puis donc, quand ce sentiment de l'honneur ne pêche pas contre la délicatesse, l'appeler *semblable à la vertu*, et ce qui en résulte aura, à nos yeux, l'*éclat de la vertu.*

Comparons à présent les différents naturels des hommes, en tant que l'une de ces trois espèces de sentiments y domine et forme leur caractère moral : nous trouverons que chacun d'eux est lié avec un des tempéraments, ainsi qu'on est dans l'usage de les classer eux-mêmes, et de telle manière que l'absence de tout sentiment

moral deviendrait le partage du *phlegmatique;* non pas que la marque distinctive de ces divers naturels consiste uniquement dans des oppositions physiques (car nous ne voulons pas examiner, dans ce traité, des sentiments plus grossiers, tels que celui de l'intérêt personnel et de la volupté vulgaire, etc., penchants qui reçoivent leur appréciation spéciale dans les écrits des moralistes), mais parce que les tendances morales, dont nous avons parlé, s'accordent mieux avec les autres tempéraments, et que, réellement, elles s'y trouvent plus souvent réunies.

Un sentiment profond pour la beauté et la dignité de la nature humaine, une résolution ferme, une force d'ame pour y rapporter toutes nos actions, comme à un principe universel, sont sérieux, et concordent mal avec un enjouement léger, ou la mobilité d'un étourdi. Ces qualités se rapprochent même de la mélancolie, sentiment tendre et noble, destiné à se nourrir de cette douce terreur, qui refroidirait les cœurs étroits, et qui est loin d'abattre l'ame, lorsque d'un œil ferme elle contemple les périls vers lesquels elle va marcher, jouissant déja, en esprit, de la victoire difficile, mais glorieuse, remportée par la vertu sur elle-même! Le vrai

mérite, c'est-à-dire, celui qui prend sa source dans un grand respect des principes, renferme en soi quelque chose de propre à le mettre, par préférence, en harmonie avec l'humeur *mélancolique*, prise dans un sens adouci.

La bonté, cette beauté, cette délicate irritabilité du cœur, cette faculté d'être ému, suivant les occasions qui se présentent dans des cas particuliers, par la pitié ou la bienveillance, est très-susceptible de se laisser aller à la mutabilité des conjonctures. Dès que l'émotion de l'ame ne repose pas sur un principe général, elle se prête facilement à toutes les formes, suivant qu'elle y est déterminée par les causes accidentelles dont elle subit l'impression. Lorsque cette tendance se porte vers le BEAU, elle semble s'allier plus naturellement avec la constitution qu'on appelle *sanguine*, et qui est reconnue pour légère et adonnée aux plaisirs. Nous aurons à chercher, dans ce tempérament, les aimables qualités, que nous avons nommées *vertus adoptives*.

Le sentiment de l'*honneur*, dans son exaltation, est presque toujours regardé comme un signe prononcé de complexion colérique ou *bilieuse*. Pour peindre un tel caractère, il ne serait pas inutile d'examiner, avec quelque

soin, les suites naturelles du sentiment délicat qui lui est affecté, sentiment enclin vers le faste et les succès d'opinion.

Il n'existe aucun homme, dans lequel on ne rencontre quelque trace des sentiments qui forment le bel apanage de notre nature : leur absence absolue, connue sous le nom d'insensibilité, serait la déplorable dotation du tempérament phlegmatique, que l'on regarde même, en général, comme privé des penchants les moins épurés, tels que l'amour de l'argent et la recherche d'une volupté grossière. En tout cas, nous lui abandonnerions ce triste cortége, avec toutes les autres inclinations de la même famille, sans en faire le recensement, qui n'appartient point au plan de notre ouvrage.

Examinons maintenant de plus près les sentiments du SUBLIME et du BEAU, principalement dans leurs rapports moraux, avec la classification des divers tempéraments, telle que nous venons de l'admettre.

L'homme dont le sentiment rentre dans le *mélancolique*, ne reçoit pas cette dénomination, parce qu'éloigné des joies de la vie, il se livre à une sombre tristesse, mais parce que ses sentiments, dussent-ils s'agrandir jusqu'à un certain degré, ou obéir à toute autre nou-

velle influence, le reporteraient encore vers cette disposition. Il a, par dessus tout, *un sentiment pour le* SUBLIME. La beauté même qu'il sent également avec force, ne doit pas seulement le charmer : elle ne fera rien moins que l'émouvoir et le ravir, surtout quand elle sera d'une nature à le conduire à l'admiration. La jouissance des plaisirs, pour être plus sérieuse chez lui, ne laissera pas d'être intime et profonde. Les fortes émotions du SUBLIME ont quelque chose de mieux approprié à son ame, que le vif attrait du BEAU; il trouvera son bien-être plutôt dans le contentement que dans l'allégresse; et, par cela même qu'il est constant, il voudra subordonner tous ses sentiments aux principes. Ceux-ci seront d'autant moins exposés aux vicissitudes que la base, sur laquelle il les a fondés, est large et solide. Une grande idée domine et embrasse chez lui toutes les autres. Comme elle commande aux dispositions secondaires, qui reçoivent d'elle leur frein, elle s'accroît et se fortifie aussi par elles à son tour. Les principes particuliers de nos inclinations, dès l'instant où ils cesseraient de dériver de ce principe supérieur, seraient sujets à une multitude d'exceptions et de changements dangereux; le vif et spirituel

Alceste dit : « Je chéris et j'estime ma femme, « car elle est belle, caressante et sensée. » Ne pourrait-il pas arriver que, si la maladie venait à altérer les traits charmants de cette jeune épouse, si ses graces la délaissaient, si l'âge la rendait chagrine, et que l'enchantement de la première séduction fût évanoui, Alceste cessât de trouver sa femme aussi sensée et aussi aimable que toute autre? Dès que la cause du prestige est disparue, que deviendra l'inclination qui lui dut sa naissance? Prenez, au contraire, le sage et bienveillant Adraste, dont la réflexion l'a conduit à se dire : « J'aimerai et « je respecterai cette personne, parce qu'elle « est ma femme. » Ce sentiment est d'une grande ame; il puise, dans sa noblesse même, une garantie de sa durée; les attraits du moment présent peuvent s'éclipser chez celle qui en est l'objet : elle n'en sera pas moins *sa femme*, et toujours digne de ses hommages, ne fût-ce qu'à ce titre; car le principe élevé reste, sans jamais obéir à l'inconstance, par laquelle sont gouvernées les choses extérieures de la vie.

Telle est la nature des principes, comparés aux émotions passagères d'un cœur qu'elles soumettent à l'empire des positions accidentelles; et tel est l'homme qui s'est fait des rè-

gles de vertu, en opposition avec celui qui se contente de se laisser aller au cours de ses mouvements bons et aimables. Ne le verrons-nous pas encore monter à une plus grande hauteur dans notre pensée, lorsqu'il se tiendra à peu près le langage suivant : « Je viendrai « au secours de tel homme, non parce que je « crois trouver en lui une conformité de sen- « timents; non parce qu'il me semble naturel- « lement porté à devenir mon ami, et à payer « mon bienfait d'une douce reconnaissance; « mais uniquement, parce qu'il souffre. Il suf- « fit : ce n'est pas ici le moment de raisonner et « de s'arrêter à des questions; *c'est un homme,* « et tout ce qui arrive aux hommes a un droit « égal à mon intérêt. » Il conforme alors sa conduite à la règle la plus belle qui existe, celle d'une immense et universelle bienveillance pour la nature humaine; et il devient sublime au plus haut degré, autant à raison de l'invariabilité du principe qui le dirige, que par la belle application qu'il en fait.

Je poursuis mes observations. L'homme d'une constitution *mélancolique*, peu inquiet du jugement des autres et de ce qu'ils tiennent pour vrai et juste, s'en rapporte à ses propres notions dans l'estime des objets. Comme les causes

motrices de son opinion participent, chez lui, de la nature des principes, il serait extrêmement difficile de l'amener à se rendre à d'autres influences. Vous verrez alors sa constance dégénérer en entêtement, ou prendre les caractères de l'opiniâtreté. La mobilité des mœurs et les variations de la mode excitent rarement son attention et presque toujours son mépris. L'amitié, en ce qu'elle contient en elle-même quelque chose de sublime, sera faite pour son sentiment. S'il lui arrive d'avoir à regretter un ami léger dans ses goûts, ce n'est pas par lui qu'aura commencé le refroidissement, et il ne s'en détachera que long-temps après l'avoir perdu. Les traces d'une amitié éteinte sont encore respectables à ses yeux. Plein d'admiration pour la beauté de la parole, quand elle s'échappe d'une bouche vertueuse et éloquente, il trouve sublime un silence plein de pensées; maître de son secret, il n'est jamais le dépositaire infidèle de celui des autres; rempli du noble sentiment de la dignité humaine, la vérité se présentera devant lui sous un aspect sublime, le mensonge ou la simple dissimulation sous des traits hideux; et comme il a acquis le droit de s'estimer lui-même, il verra, dans chaque être de son espèce, une créature

qui, aux mêmes titres, réclame la même considération. Antipathique à toute basse subjection, son sein généreux se gonfle et respire pour la liberté : c'est ainsi que les chaînes dorées de la cour lui peseraient autant que celles de fer dont on surcharge les membres d'un malheureux forçat. L'esprit de justice ne le délaissera jamais : sévère pour autrui, il ne sera pas indulgent pour lui-même, et, plus d'une fois, il vous semblera aussi mécontent de sa propre personne, que de celle des individus avec lesquels il aura eu le malheur d'être en contact.

Dès que ce caractère pêche par excès, la gravité y dégénère en tristesse, la piété en fanatisme, et l'amour chaud de la liberté s'élance par de là l'enthousiasme. Dans sa haine de l'injustice, dans l'irritation que lui cause une injure, il nourrira un désir implacable de vengeance. D'autant plus dangereux qu'il brave le péril, et que le mépris de la mort erre sans cesse sur ses lèvres, sous les formes d'un dédaigneux sourire, il tourne son sentiment contre l'objet de ses recherches primitives, et à moins qu'il ne soit arrêté par une raison très-forte, il tombe dans le bizarre, s'abandonne aux inspirations, accueille les apparitions fan-

tastiques, et se laisse emporter au trouble de ses esprits. Mais, si son intelligence est d'une faible mesure, elle n'admet que la partie la plus misérable de ce délire, tels que les songes prophétiques de l'avenir, les intersignes, les pressentiments et les miracles. En deux mots, vous aurez à gémir sur un fantasque ou sur un visionnaire.

L'homme d'une constitution *sanguine* est entraîné irrésistiblement vers le BEAU. Ses joies sont toujours riantes et vives. Dès que sa gaieté l'abandonne, c'est qu'il souffre; car il est rare, et presque impossible qu'il se renferme dans un contentement silencieux. Sensible aux charmes de la variété, il aime le changement. Comme il lui faut du plaisir, en lui, autour de lui, il est naturellement porté à le provoquer chez les autres, et par là à se maintenir dans une sympathie morale, qui répand une grande douceur sur son commerce; ainsi, le verrez-vous joyeux du contentement de ceux qui l'approchent, et triste de leurs peines. Sans refuser une vraie beauté à ce sentiment moral, nous sommes forcé de reconnaître que, n'émanant pas d'un principe fixe, il est sujet à devenir le jouet des impressions du moment. Tout aura action sur lui. Ami de tout le monde,

il risque de ne l'être de personne, malgré sa bienveillance naturelle. Incapable de déguisement, il ne manquera pas aujourd'hui à votre bonheur pour l'accroître; mais si vous tombez malade ou si le sort vous frappe, quelque sincère que soit la douleur qu'il ressentira de vos souffrances, il s'éloignera doucement, comme ayant peine à respirer dans un élément avec lequel son humeur n'est pas en rapport, décidé qu'il est pourtant à vous revenir dans des jours éclairés d'un plus brillant soleil. Gardez-vous de l'asseoir sur un tribunal : une larme ne coulerait pas vainement sur sa main, et la loi à ses yeux aurait plus souvent tort que le coupable. Il vous serait également difficile de l'agréger au saint calendrier, puisque incapable d'une méchanceté complète, il l'est aussi d'une bonté absolue; dans ses folies, dans ses vices même, vous découvrirez, sans peine, plus de complaisance que d'inclination au mal : dans sa générosité et dans ses attachements, vous le trouverez encore calculateur très-inexact de ses dettes; car généralement il accorde beaucoup plus à la bonté qu'il ne rend à la justice. Au reste, il ne se traite pas trop sévèrement dans sa propre pensée, et en cela, d'accord avec lui, vous seriez obligé de lui refuser votre estime,

que vous ne sauriez trop comment vous défendre de lui accorder votre amitié.

La dernière dégénération de ce caractère le jette dans le frivole. Du plaisant, qu'il côtoie sans cesse, il est bien près d'échouer sur le ridicule. Si l'âge ne tempère pas la vivacité de l'être qui y est enclin, si son jugement n'acquiert pas quelque maturité, je ne répondrais pas qu'il ne devînt un vieux *fat*.

Le tempérament indiqué par la dénomination de *colérique*, ou *bilieux*, a un sentiment dominant pour cette sorte de SUBLIME, qui se tire du grandiose ou du *magnifique*. Ce qui donne lieu chez nous à cette impression, n'est, pour parler exactement, que l'éclat de la sublimité elle-même, ou une couleur très-tranchante et très-décidée, propre à voiler l'intérieur de la chose ou de la personne, qui souvent, faute d'une valeur réelle, n'a que le mérite d'une fastueuse apparence. Tel édifice recouvert d'un enduit figuratif de sculptures, en trompant l'œil, plaît autant que s'il était en réalité ce qu'il semble être; ses pilastres collés aux parois de la muraille, ses corniches appliquées au comble, manquent vainement d'une solidité réelle; l'imagination abusée se prête au mensonge : ainsi brillent les vertus factices, véri-

table clinquant de sagesse, et mérite en peinture.

Le *bilieux* soigne son propre mérite, celui des choses qui lui appartiennent et de ses actions, sous le rapport du lustre et de l'apparence qui doivent frapper les regards. Quant à ce qui concerne la propriété de la chose, ou les motifs d'appréciation réelle que le sujet renferme en lui-même, il reste froid. Aucun sentiment de bienveillance ne dégourdira son cœur; aucune émotion de respect ne le portera à s'incliner devant une noble supériorité. Lui-même, il ne s'estimera heureux qu'autant qu'il plaise aux autres de le regarder comme tel. Tout est calcul chez lui : il prendra tous les points de vue, pour juger son maintien et l'effet qu'il en attend, d'après les diverses positions des spectateurs; car il se soucie fort peu de ce qu'il est, mais beaucoup de ce qu'il doit paraître. C'est pourquoi il sent la haute importance, dont il est pour lui de mettre à sa juste valeur l'impression qu'il va produire sur les esprits. Sous l'égide de cette prudente circonspection, comme il n'a besoin que de sang-froid pour se conduire, et qu'il ne se laissera jamais aveugler par l'amour, par la compassion et la sympathie, doux lien des cœurs, il se préservera aussi de beaucoup de folies et d'accidents fâ-

cheux, familiers à l'homme sanguin, qui se laisse souvent abuser, par son sentiment immédiat. Voilà pourquoi l'être, dont nous nous occupons présentement, paraît communément meilleur qu'il ne l'est en effet. Sa bienveillance n'est que de la politesse, son respect qu'une déférence cérémonieuse, et son amour qu'une flatterie étudiée. Toujours plein de lui-même, quand il prend le maintien d'un amant ou d'un ami, il n'est jamais ni l'un, ni l'autre. Voulant mettre à profit le secours des modes, il n'en obtiendra qu'un demi-succès, faute du naturel et de l'aisance nécessaire pour les adapter à son usage. Sa roideur et sa gaucherie le trahiront incessament. Toutefois, il aura sur l'homme sanguin, presque toujours maîtrisé par des impressions occasionelles, l'avantage de se laisser guider par des principes. Ceux-ci n'étant pas ceux de la vertu, mais appartenant à l'honneur, il en résultera que sa vie sera plus dépendante de l'opinion que du sentiment pur, par lequel se déterminent la beauté et le mérite des actions des hommes; mais aussi, comme sa conduite, dont la source reste cachée, est d'ailleurs d'une utilité presque aussi générale que la vertu elle-même, il obtiendra, auprès du vulgaire, la considération ac-

cordée à des services plus désintéressés. Son rôle lui impose, à la vérité, l'obligation de se tenir en garde contre les yeux qui en pourraient pénétrer l'artifice; car il n'ignore pas que la découverte d'un désir effréné de réputation, seul mobile de sa vie, renverserait à l'instant tout cet échafaudage d'honneur si péniblement élevé. Ainsi, dissimulé par habitude, hypocrite en matière de religion, flatteur dans le commerce du monde, passant d'un parti politique à l'autre, suivant leurs succès, il se fera volontiers l'esclave titulaire des grands pour leur payer son droit d'oppression sur les petits. La franchise, cette belle et noble sincérité, qui porte le cachet de la nature et non celui de l'art [car la franchise ne s'apprend pas (1)], lui est totalement étrangère.

Par suite, quand ce sentiment touche à sa dégénération, son éclat devient dur et tranchant d'une manière très-désagréable, et

---

(1) Un mot très-heureux de M. le prince de Talleyrand, semblerait insinuer le contraire; mais comme, dans le sens de cet homme d'État, il s'agissait seulement de la franchise survenue à un ministre, nous pensons bien que celle-là pourrait s'*apprendre*.

(*Note de l'Éditeur*).

presque offensive (1). Son style tombera dans le *galimatias*, comme sa parure dans la *charge*, sorte de folie, qui est au *magnifique* ce que le bizarre ou les chimères sont au SUBLIME d'une noble sévérité. Sur le simple soupçon du plus léger tort à son égard, il vous traînera au tribunal ou vous appellera en champ clos. Vous ne l'aurez pas vu deux fois, qu'il ne fasse sonner devant vous son rang, son titre, et le nom de ses ancêtres. S'il se bornait à se nourrir de vanité et à se livrer à une recherche ardente de l'*honneur*, s'il lui suffisait d'attirer sur lui à grands frais les regards, peut-être le trouveriez-vous quelquefois supportable; mais, dès qu'il a le malheur, comme il arrive souvent, d'unir des prétentions élevées à une nullité totale de moyens, il joue le rôle dont il voudrait le plus se défendre, c'est-à-dire qu'il n'est qu'un *extravagant*.

Comme il ne s'échappe, de la constitution *phlegmatique*, aucun trait qui puisse indiquer une tendance vers le BEAU et le SUBLIME, du moins dans un degré qui mérite de fixer l'at-

(1) Ne serait-ce pas là le caractère du cardinal de Richelieu peint de main de maître, surtout si l'on rapproche les différents traits dont Kant a fait usage pour crayonner le tempérament bilieux? (*L'Éditeur*).

tention, ce tempérament ne tiendra aucune place dans l'enchaînement de nos remarques.

Quelle que soit la nature des sentiments délicats, dont nous nous sommes occupé jusqu'à présent, qu'ils nous approchent du SUBLIME ou du BEAU, ils partagent toujours le sort commun aux choses humaines, en ce qu'ils sont sujets tantôt à être mal appréciés, tantôt à se transformer en objets de peu d'importance et quelquefois de mépris, pour quiconque n'en a pas reçu le germe précieux en partage.

Un homme porté, par sa nature, vers une application tranquille, dont l'intérêt est le seul but, manque d'organes pour sentir ce qu'il y a de noble dans de beaux vers, et dans les actes héroïques qu'ils retracent à nos yeux. Il quittera Grandisson pour Robinson, et Caton ne lui semblera qu'un fou entêté. Par l'effet d'une cause semblable, il arrivera que des caractères plus sérieux, dans ce qui fait le charme de quelques personnes, ne verront que de la frivolité, et taxeront de fadeur l'aimable naïveté d'une action pastorale.

Là où le sentiment délicat, qui est propre à nous mettre en rapport avec les choses élevées, n'aura été départi que dans une certaine mesure, vous verrez aussi naître des degrés

divers dans les jouissances dont il sera la source, et dans l'expression qui servira à les rendre. De la sorte, le même objet jugé, par l'un, noble et d'une belle convenance de proportions, sera, pour l'autre, grand à la vérité, mais gigantesque et bizarre. Les occasions que les produits matériels de l'art et de la nature nous fournissent tous les jours d'observer le goût d'autrui, peuvent nous servir à déterminer, d'une manière assez probable, quel serait son sentiment, appelé à de plus hautes vues, dans le vaste domaine du cœur et de la pensée. Ainsi, je soupçonnerai fort que les prestiges du style et les enchantements de l'amour resteront à jamais ignorés de l'être pour lequel une belle musique ne serait qu'une source d'ennui.

Il existe un certain esprit des petites choses (esprit des bagatelles), qui ne laisse pas d'être accompagné d'un sentiment délicat; mais nous pensons qu'il est absolument réfractaire au SUBLIME. C'est le goût de tout ce qui est fait avec beaucoup d'art et de recherche, de ces vers qui se lisent à rebours, des énigmes, des logogryphes, des chaînes à puces, des montres en bagues; c'est le goût de tout ce qui est compassé et ordonné d'une manière pénible, sans laisser entrevoir un but réel d'utilité; des

livres proprement et symétriquement alignés sur les longues tablettes d'une bibliothèque, où, chaque matin, une tête vuide les contemple, dans une immobile extase, et se réjouit; d'un appartement sans cesse lavé et frotté, où les meubles tiennent leur place comme des instruments dans un étui de mathématiques, et où un maître inhospitalier s'offre à vous avec un front austère; c'est le goût, enfin, des choses rares, mais dépourvues de toute valeur intrinsèque. La lampe d'Epictète, un soulier du roi Charles XII, appartiennent en quelque sorte à la science numismatique : cependant on serait autorisé à craindre que les personnes qui se passionnent pour ce genre de possession ne fussent, dans leurs études, minutieuses et visionnaires, et dans la morale, dépourvues de tout sentiment pour ce qui est beau et noble en soi-même.

On commet assez souvent le tort (et il est presque toujours réciproque) d'accuser autrui de ne pas se montrer assez sensible au mérite qui nous touche ou à la beauté qui nous charme, sans songer que cette différence, dans les aperçus, dépend moins de l'intelligence avec laquelle nous procédons à nos examens, que de la disposition intérieure dont nos percep-

tions ont à subir l'influence. Cependant les facultés de l'ame ont une telle connexité, qu'il est permis de juger de la capacité des talents par la manière dont le sentiment se manifeste; car c'est envain que les dons de l'entendement auraient été prodigués à l'homme, chez lequel n'existerait pas une force irrésistible d'impulsion vers ce qui, étant vraiment NOBLE et BEAU, peut seul donner un digne exercice à ces facultés (1).

On est malheureusement convenu de n'appeler UTILE que ce qui satisfait à des besoins grossiers, ce qui nous assure un superflu de moyens alimentaires, ou ce qui, après avoir constitué, chez nous, le luxe de la parure et

---

(1) Voilà pourquoi une certaine délicatesse de sentiment a toujours été regardée comme un mérite. Qu'un homme, après un repas copieux, puisse dormir d'un sommeil profond, on se gardera de lui en savoir gré, et l'on se bornera à reconnaître, dans sa robuste constitution, une grande énergie digestive. Qu'un autre au contraire dérobe aux heures de ses repas un temps consacré à entendre une douce mélodie, ou à parcourir un musée riche en statues et en tableaux; qu'il se borne à chercher une simple distraction dans une lecture agréable, n'eût-il sous les yeux que des bagatelles poétiques, il passera pour un homme plus délicat que le précédent, et, sans contredit, on s'en formera une opinion beaucoup plus avantageuse.

des appartements, nous permet de nous livrer à des prodigalités, et d'appeler des étrangers à une table somptueuse; je ne vois pas pourquoi tout ce qui est désiré par mon sentiment le plus vif et le plus délicat ne serait pas mis également au nombre des choses utiles. Il faut toutefois reconnaître qu'il est impossible de raisonner sur ce sentiment avec l'être qu'un intérêt personnel et présent domine. A coup sûr un tel homme attachera plus de prix à la poule de la ferme qu'au joli perroquet du château; il fera plus de cas d'une marmite que d'un vase de porcelaine de Saxe ou de Sèvres; toutes les têtes savantes de l'Europe réunies ne balanceraient pas à ses yeux le mérite d'un laboureur; et il serait fort d'avis que l'on ajournât l'étude du planisphère, jusqu'au moment où l'on aura tiré un meilleur parti de la charrue. Ne serait-ce pas une vraie folie que d'entrer dans de telles discussions, où chacun se présentant avec une diversité aussi caractéristique de sentiments, l'accord des opinions devient impossible?

Cependant il n'est pas d'homme, si dépourvu d'un goût fin et délicat qu'on le suppose, qui ne s'aperçoive de l'importance donnée généralement à ces agréments de la vie, dont ils ne

semblent que la superfluité. Ils tiennent une telle place dans nos soins journaliers, ils sont tellement le charme de toute existence, que si on s'avisait de les en retrancher, presque tous nos efforts seraient sans but et sans motifs. On aurait même quelque peine à rencontrer un homme assez grossier pour ne pas sentir qu'une action morale, au moins dans autrui, nous émeut d'autant plus, qu'elle est dégagée d'un motif matériel et qu'un noble élan s'y fait reconnaître.

Quand j'observe alternativement les côtés nobles et les côtés faibles et imparfaits de mes semblables, je m'en veux à moi-même de ne pouvoir saisir le juste point de vue, d'où m'apparaîtrait, dans son ensemble, ce grand tableau de la nature humaine, destiné à produire un vif intérêt, par la seule expression de sa physionomie générale; car je m'accommode volontiers de ce que le même caractère de noblesse ne domine pas dans toutes ces figures, autant qu'il appartiendrait peut-être au plan primitif; et, malgré quelques traits grotesques, l'effet des masses n'en serait pas moins imposant, s'il était permis à notre vue trop bornée d'embrasser toutes leurs proportions.

Réduit à leur donner un coup d'œil rapide

et borné, je crois pouvoir hasarder les remarques suivantes. Le nombre des hommes, dont la conduite se détermine par des principes, est peu considérable, et c'est un bien, parce qu'il n'est que trop facile de s'égarer dans ces principes, et que les conséquences qui en résultent s'étendent d'autant plus loin, que l'application est plus générale, et que le caractère qui se charge de celle-ci est plus opiniâtre.

Il est bien plus ordinaire, dans la vie, d'obéir à une simple impulsion de bonté, ce qui n'est pas moins admirable qu'utile au grand système, quoiqu'on ne puisse guère en tenir compte aux personnes placées sous cette influence; car les instincts vertueux ne sont pas toujours exempts de torts; mais l'un dans l'autre, ils atteignent le but de conservation de la nature; en quoi, ils pourraient fort bien être assimilés à ces instincts aveugles, chargés par la Providence de maintenir la régularité de toute création matérielle et organique.

Ceux-là sont incontestablement les plus nombreux qui, arrêtant un regard fixe sur leur chère individualité, y voient le point central où doivent aboutir tous leurs efforts. Ils font tout rouler dans l'orbite de l'intérêt personnel; c'est leur axe unique : nous n'aurons garde

de nous plaindre de cette disposition, d'autant plus avantageuse pour l'ensemble, que de tels êtres réunissent toujours l'activité à la méthode et à la prudence. S'il n'entre pas dans leurs vues de concourir au bien général, ils n'en donnent pas moins de la solidité à la masse; leur travail constant rapproche sans cesse les éléments d'un bonheur auquel d'autres participent, et on leur doit, en quelque sorte, les matériaux bruts d'un édifice, sur lequel une main plus habile, plus délicate et plus généreuse, répandra le charme propre à le convertir en un tout harmonique.

Enfin la passion de l'*honneur*, qui anime le cœur de tous les hommes, y exerce son empire dans des degrés et pour des motifs différents : mais de cette diversité même naît un accord merveilleux et une beauté particulière; car, quoiqu'il y ait quelque chose de peu réfléchi dans le désir de la considération, quoiqu'il puisse même être taxé de folie, comme impulsion auxiliaire, il ne laisse pas d'être très-utile. Ainsi, pendant que chaque homme agit sur ce grand théâtre, en conformité de ses passions dominantes, il cède en même temps à un mobile secret, qui le pousse à chercher, en dehors de soi, un point d'observation, d'où

il puisse examiner sa propre conduite, apprécier ses apparences les plus fugitives, et juger de l'impression qu'elle produira sur le spectateur. C'est ainsi que les divers groupes se réunissent dans un tableau d'un effet admirable, où l'unité règne au sein de la variété, et dans l'ensemble duquel éclatent, à la fois, la beauté et la dignité de la nature humaine.

FIN DU CHAPITRE SECOND,

DES CONSIDÉRATIONS DE KANT, SUR LE SENTIMENT DU SUBLIME ET DU BEAU, PAR RAPPORT A NOS QUALITÉS NATURELLES ET ACQUISES.

CHAPITRE TROISIÈME.

Considérations sur le sentiment du SUBLIME et du BEAU, d'Emmanuel KANT.

De la différence du SUBLIME et du BEAU dans le rapport des sexes.

CELUI qui le premier comprit toutes les femmes sous la dénomination générique de BEAU SEXE, n'eut peut-être pas une autre intention que de leur adresser un compliment flatteur : mais, en cela, il a rencontré plus juste qu'il ne semble l'avoir cru lui-même. Car, sans remarquer que leur figure a beaucoup plus de finesse, que leurs traits sont plus doux et plus délicats, que leur physionomie, dans l'expression des passions aimables, renferme plus de graces, que leur plaisanterie frappe mieux au but, que

leur affabilité est plus engageante ; sans oublier non plus de faire entrer en ligne de compte cette force magique avec laquelle elles maîtrisent, à leur profit, nos propres penchants, nous sommes forcés de reconnaître qu'il existe, dans la nature de ce sexe, des traits particuliers qui le séparent évidemment du nôtre, et qui tendent, d'une manière toute spéciale, à lui assigner LE BEAU pour marque distinctive.

D'un autre côté, nous pourrions fort bien revendiquer la dénomination de SEXE NOBLE, si le premier devoir d'un noble caractère n'était pas de repousser tous les titres d'honneur, et s'il n'était pas plus grand, de sa part, d'en donner que d'en recevoir. Nous sommes loin toutefois de prétendre que la femme manque de qualités nobles, ou que la beauté soit un mérite absolument étranger à l'homme : bien au contraire, on nous semble fondé à soutenir que les deux sexes participent de ce double caractère, mais dans une telle proportion, que tous les autres avantages de la femme concourent à nous offrir celui du BEAU, qui est le point culminant de sa nature, tandis que le SUBLIME, comme premier attribut de la nôtre, doit dominer visiblement toutes nos qualités viriles. C'est sur quoi ont à porter tous les jugements,

soit de blâme, soit d'éloge, qui atteignent l'un et l'autre seve. Ainsi toute bonne éducation dirigée par ce principe tendra constamment à conduire l'élève à sa véritable perfection morale, par la possession des qualités qui lui sont propres, si l'on ne veut pas effacer, dans les deux moitiés de l'espèce humaine, cette aimable et noble différence à laquelle elles étaient destinées. Car on ne saurait trop se dire qu'on a ici des ÊTRES HUMAINS sous les yeux; mais que ces êtres ne sont pas du même genre, bien qu'ils appartiennent à la même espèce.

La femme a un sentiment inné et d'une grande puissance d'incitation vers tout ce qui est beau, élégant et soigné. Déja, dès l'enfance, elle aime à se parer, et son étude, en cela, ne manque pas d'une sorte de recherche. Sa propreté va jusqu'à la délicatesse, et le dégoût en suivrait immédiatement l'oubli. La plaisanterie lui plaît; des bagatelles mêmes ont le don de l'attacher, pour peu que celles-ci provoquent sa gaieté ou son sourire; elle prend, de très-bonne heure, des manières à la fois douces et timides et qui sont tout-à-fait à elle; habile à se donner un air fin, elle se montre maîtresse d'elle-même, dans un âge où les jeunes gens sont ordinairement grossiers, indomptés et

livrés à un embarras maladroit. Sensible aux peines d'autrui, son cœur est accessible à toutes les douces sympathies; LE BEAU, devant elle, prendra le pas sur l'utile : aussi fera-t-elle volontiers des épargnes sur son entretien, pour les consacrer à des dépenses d'éclat et de parure. Blessée de la plus légère offense, elle n'oubliera pas davantage la moindre marque d'estime ou d'attention, dont elle sera l'objet. Véritable point intermédiaire entre la beauté et la noblesse, ce sexe contribue encore à donner au nôtre toute sa valeur.

J'espère qu'on me dispensera du dénombrement des qualités viriles, en tant qu'elles sont parallèles à celles-là. Pour peu qu'on se représente en esprit les unes et les autres, la comparaison en est facile. Le beau sexe a bien autant d'esprit que le sexe masculin; mais nous le qualifierons de *bel esprit*, tandis que le nôtre est un *esprit profond*, expression, selon moi, équivalente au SUBLIME.

Le propre de la BEAUTÉ est d'opérer en tout avec aisance; la trace du travail doit échapper dans ses actions libres, faciles et dégagées de contrainte : une autre loi régit le SUBLIME; c'est par de grands efforts et des difficultés vaincues qu'il aura droit à notre admiration. Si la

profondeur de méditation et une attention long-temps soutenue sont nobles, elles sont également pénibles, et conviennent peu à une personne, chez laquelle des graces, qui n'ont rien à déméler avec l'art, doivent uniquement révéler la présence d'une belle nature.

Une érudition d'emprunt et des subtilités d'école, quel que fût le succès des femmes qui se présenteraient dans cette carrière, leur enleveraient bientôt les avantages propres à leur sexe, et ne leur promettraient, pour indemnité, qu'une froide admiration, sans leur laisser même les charmes avec lesquels elles captivent le nôtre. Une femme, qui a la tête pleine de grec, comme madame Dacier, ou qui soutient des discussions savantes sur la mécanique, comme madame la marquise du Chatelet, pourrait très-bien ajuster à son menton le signe caractéristique du mérite viril auquel elle aspire. Le *bel esprit*, satisfait de s'exercer sur des sujets qui tiennent à un sentiment délicat, abandonne aux esprits laborieux et profonds les spéculations graves et les connaissances dont l'utilité la mieux constatée ne saurait dérober la sècheresse. Ainsi l'étude de la géométrie sera de droit interdite aux femmes; elles n'apprendront de la cause suffisante et des mo-

nades, que ce qu'il en faut pour sentir le sel répandu, avec assez peu de goût, sur ces matières, par les critiques superficiels du moment présent. Nos belles pourront laisser en paix Descartes imprimer un mouvement circulaire à ses tourbillons, dût le gentil Fontenelle s'offrir pour être leur *cicérone* au milieu des étoiles mobiles. J'irai même jusqu'à prétendre que, quand elles ne sauraient rien de tout ce que le Comte Algarotti s'est donné la peine d'écrire sur les forces attractives de la matière, en conformité de la théorie de Newton, leurs attraits ne perdraient pas un atome de leur puissance. Je leur conseillerais encore volontiers de lire l'histoire, sans s'inquiéter de la tactique des batailles et de chercher les villes sur une carte de géographie, sans en évaluer les fortifications; car l'odeur de la poudre à canon leur irait aussi mal, que celle du musc à nos adonis.

On serait tenté de croire qu'en inspirant aux femmes ce mauvais goût, les hommes auraient voulu leur jouer un méchant tour : car, avec la conviction acquise de leur propre faiblesse, en présence de la beauté, et sachant trop qu'un regard malin portera plus de trouble dans leur esprit, que la question la plus épineuse, ils semblent n'avoir conduit le sexe à de pareilles

études, que pour reconquérir d'une part une supériorité prête à leur échapper, et de l'autre, pour flatter, avec une feinte générosité, un genre d'amour-propre auquel les vrais succès seront toujours interdits. Le premier objet des études des femmes est l'homme en particulier et la nature humaine; leur philosophie n'est pas de raisonner, mais de sentir. Cette vérité ne saurait être perdue de vue par quiconque aura à cœur de perfectionner leur beau naturel. Ce n'est pas tant leur mémoire qu'il faut soigner que leur sentiment moral, et celui-ci encore se cultivera moins par les généralités offertes à leur attention, que par les actes particuliers sur lesquels on appellera leur jugement. Les exemples empruntés de l'antiquité, pour leur apprendre quelle fut l'influence de leur propre sexe dans les affaires des nations; les coutumes et les usages auxquels il fut soumis par le nôtre, dans différentes contrées; le caractère de tous les deux, quand ces remarques fournissent l'occasion d'en déterminer les traits principaux; enfin la variété des plaisirs dont jouit, sous diverses zones, l'espèce humaine: tels sont les éléments dont doivent se composer toute leur histoire et toute leur chronologie.

Il n'est qu'une manière de rendre agréable à des femmes la vue d'une carte de géographie ou d'une mappemonde. C'est, lorsqu'on la met sous leurs yeux, de leur donner, en même temps, une idée du caractère des peuples qui habitent les principales parties du globe, d'en retracer fidèlement les goûts et les mœurs, surtout sous le rapport de la situation respective des deux sexes, en y joignant des notions précises sur les climats, et les degrés de liberté et de servitude qui en sont le partage. Les divisions particulières de ces pays, leur industrie, leurs forces, et les noms de leurs princes, seront ce qui les occupera le moins; et, de l'admirable mécanisme de l'univers, il ne leur importe guère de connaître que ce qui leur rendra plus touchant le charme d'une belle soirée, lorsque, se promenant sous un ciel étoilé, elles auront compris, d'une manière ou d'autre, l'existence des milliers de mondes dont il fourmille, et par conséquent celle des belles créatures qui doivent en peupler les solitudes.

Le sentiment pour les arts d'imitation et d'expression, et surtout pour la musique, épure et élève les goûts de ce sexe, non par le mérite de la difficulté vaincue, mais comme donnant lieu à des émotions faites pour agrandir l'ame,

dont les arts mettent alors en mouvement toutes les facultés morales et sensibles. Loin des femmes une instruction froide et spéculative! Toujours des sentiments, toujours des impressions, et par privilége, de celles-là qui s'adressent aux intérêts les plus puissants de leur situation dans la vie sociale et domestique! c'est là ce qui rend si rares les bonnes éducations en ce genre. Pour atteindre à la perfection, elles exigent, de la part de ceux qui les entreprennent, des talents, de l'expérience, et par-dessus tout, un cœur où le sentiment déborde. Une femme pourra se passer de toute autre instruction, au moins y suppléer elle-même, ce qui est attesté par d'assez nombreux exemples (1).

La vertu des femmes doit être BELLE (2): celle des hommes doit être NOBLE; elles s'abstiendront du mal, non comme d'une injustice,

---

(1) Nous pourrions citer, chez nous, pour preuve de cette vérité, la plupart de nos femmes célèbres par leurs connaissances, notamment mesdames Dacier, La Fayette, Maintenon, Sévigné, Rolland, etc.

(*Note de l'Éditeur*).

(2) Dans la sévérité de notre jugement, nous l'avons plus haut nommée *vertu adoptive:* ici, souhaitant la qualifier d'une manière plus favorable, nous l'appellerons, dans un sens général, *belle vertu.*

mais comme d'une chose abjecte et hideuse; le bien lui-même n'obtiendra leur suffrage que par son aspect de beauté. Les mots de devoir et de nécessité répugnent à leur oreille; impatientes du joug, blessées de la moindre contrainte, elles ne font que ce qui leur plaît : il y aurait donc un grand art à disposer, autour d'elles, les choses de manière que ce qui est bien fût seul en possession de leur plaire. Elles m'ont toujours paru peu susceptibles d'ériger leur conduite en principes et je ne crois pas qu'elles puissent s'offenser de cette déclaration, puisqu'il est fort peu d'hommes qui se gouvernent par des principes. Aussi la Providence les en a-t-elle dédommagées, en remplissant leur sein de sentiments bons, tendres, bienveillants, au secours desquels vient encore l'esprit des convenances les plus délicates. Mais qu'on se garde de leur demander des sacrifices trop généreux ou un trop grand empire sur elles-mêmes! Il serait d'une extrême imprudence à un homme d'apprendre à son épouse qu'il a engagé une partie de sa fortune pour un ami malheureux ; à quoi bon irait-il enchaîner ou attrister l'aimable vivacité de sa compagne, par la confidence indiscrète d'un secret, dont il doit être le seul dépositaire?

Les femmes ont des défauts, il faut en convenir : et pourtant plusieurs de ces défauts ont un *beau* côté. Il est permis à une offense ou à un malheur de plonger leur ame dans le chagrin : l'homme ne doit jamais verser que des larmes magnanimes. Celles qu'il donnerait à la perte de sa fortune, ou à des souffrances accidentelles, exciteraient un juste mépris. Quant à la vanité, dont on intente si fréquemment le reproche aux femmes, voulût-on la traiter avec rigueur, elle serait encore un *beau défaut*, puisque, sans parler du désappointement qu'éprouveraient les hommes trop empressés à les aduler, si elles repoussaient constamment ce langage, le plaisir, qu'elles y trouvent, anime presque toujours leurs charmes. Elles doivent à cette disposition de donner plus de développement à leurs graces, de paraître dans tout l'éclat de leur beauté, de la relever à propos par le bon goût de leur parure et de joindre à cette douce séduction les agréments d'un esprit cultivé. Il n'y a rien là, dont puisse murmurer la sagesse. Au contraire, cette manière d'agir est si aimable en soi, lorsque le tact la dirige et qu'il s'y joint un ton de décence, que la censure la plus austère est à l'instant désarmée.

Une femme qui n'a pas la sagesse de régler

ce penchant, s'appelle une *folle*, épithète qui, appliquée en ce sens, ne renferme pas une improbation aussi formelle que si elle s'adressait à un homme, tellement même qu'il n'est pas rare de la voir se transformer en expression amicale et flatteuse. Mais de ce que la *vanité*, dont il s'agit présentement, ait quelques droits à l'excuse, chez les femmes, on ne saurait en rien conclure en faveur de l'*orgueil*, qui prend, dans ce sexe, un caractère de difformité, tout aussi bien que dans l'autre. En effet ce vice, toujours accueilli par la haine, et signe le moins équivoque d'une faiblesse d'esprit, est en contraste évident avec les qualités d'un être destiné à nous charmer par le naïf abandon de sa grace modeste; il conduit une jeune personne à vouloir charmer exclusivement et sans vues ultérieures: position difficile, dans laquelle elle sera jugée avec d'autant plus de sévérité que, se croyant certaine de la considération de tout ce qui l'approche, elle appelle le blâme le plus rigoureux sur ses moindres défauts. La découverte de ceux-ci devient même une véritable bonne fortune, dont chacun se réjouit de prendre sa part; et la qualification de *folle* lui est alors confirmée, sans l'indulgence attachée à sa première acception. La

vanité et l'orgueil ne veulent pas être confondues : l'une, en aspirant aux suffrages, honore en quelque façon, le spectateur près duquel elle prend la peine de les mériter; l'autre, ne daignant pas faire un effort pour les acquérir, semble déja s'en proclamer le maître, et, par conséquent, ils lui échappent.

Si quelques grains de *vanité* ne nuisent en rien à une femme auprès des hommes, il faut avouer pourtant qu'il n'en faut pas davantage pour diviser, entre elles, les femmes naturellement clairvoyantes. Les prétentions de l'une, comme attaquant celles des autres, trouveront toujours un tribunal peu bienveillant, prêt à les juger, et, dans cette lutte d'attraits, que met en mouvement un égal désir de conquête, les amitiés disparaissent ou se réduisent à une trompeuse apparence.

Il n'est rien de si opposé à ce qui fait parler en nous le sentiment du BEAU, que ce qui provoque le dégoût ou la répugnance, de même que rien n'exclut davantage le SUBLIME que le *ridicule :* ainsi traiter un homme de *fou*, trouver une femme *repoussante*, et le dire, c'est mériter toute leur haine. Le *Spectateur anglais* prétend qu'on ne saurait offenser plus sensiblement un homme qu'en l'appelant *men-*

teur, et qu'il n'est rien de plus injurieux pour une femme que le reproche de manquer à la chasteté. Je laisse à une morale sévère le soin d'apprécier cette opinion. Il ne s'agit pas de savoir ici ce qui est le plus répréhensible, mais ce qui est ressenti de la manière la plus vive, et je demande à chacun de mes lecteurs des deux sexes, si en se plaçant dans un cas semblable, ils ne seraient pas d'un autre avis. Ninon de Lenclos n'avait certes aucune prétention à la chasteté, et elle eût bien moins pardonné à l'un de ses amants de la traiter avec légèreté sous le rapport de ses charmes; quant à Monaldeschi, on sait de quel prix il paya une parole offensante de ce genre, qui lui échappa sur le compte d'une princesse, peu jalouse toutefois de se donner les airs d'une Lucrèce : il sera toujours désolant pour une femme, de penser qu'il ne dépend plus d'elle de suivre un penchant doux, mais blâmable, puisque dès lors un changement de direction, de sa part, ne serait regardé que comme une vertu fort équivoque.

Afin d'éloigner, autant qu'il est possible, de ce qui pourrait exciter ce sentiment peu flatteur, la propreté, qui, d'ailleurs, convient parfaitement aux hommes, doit prendre place parmi les pre-

mières vertus du beau sexe. Il est rare que, chez lui, elle puisse être taxée d'excès, tandis qu'en passant dans un homme une juste mesure, elle l'expose toujours au ridicule.

La pudeur est un charmant secret de la nature, dont elle use pour mettre un frein à un besoin impérieux, quelquefois indomptable, et qui, sans cesse provoqué par le cri de l'instinct, n'est pas, pour cela, opposé à nos qualités morales, lors même qu'il entre en lutte avec elles; raison de plus pour rendre la pudeur nécessaire, comme supplément de principes; car le penchant qu'elle est destinée à combattre est, de tous les sophistes, le plus habile et le plus fécond en subtilités complaisantes et captieuses. Elle sert encore à jeter un voile mystérieux sur les intentions finales de la nature, dans la crainte qu'une trop grande connaissance de celles-ci ne nous rendît indifférents au but qu'elle se propose, et ne refroidît trop un désir sur lequel reposent les attachements les plus vifs et les plus délicats de l'espèce humaine. Cette qualité entre donc, d'une manière toute particulière, dans le domaine du beau sexe, et lui sied parfaitement. Aussi, serait-on fondé à voir une impertinence grossière et rustique dans cette affec-

tation avec laquelle certains êtres se plaisent à embarrasser ou à chagriner la tendre modestie des femmes, par des plaisanteries de mauvais ton, qui tiennent de l'*obscénité*.

Comme le besoin qui nous entraîne vers les femmes sera toujours la cause des charmes que nous leur trouverons (secret sur lequel l'imagination pourra s'exercer aussi long-temps qu'il lui plaira); comme, en leur qualité même de femmes, elles ne cesseront d'être l'agréable sujet de toute conversation entre des personnes de mœurs douces, voilà sans doute pourquoi des hommes, d'ailleurs de bonne société, se permettent, outre mesure, avec elles des plaisanteries, parfois légères, et des allusions un peu vives, qui leur méritent le titre de gens *malins*, et qui attirent celui de *prudes* aux femmes, trop soigneuses de repousser, avec un air glacial, cette innocente gaieté. J'ai dû traiter, en passant, cet article, en ce qu'il concerne généralement des personnes qui se piquent d'être bien élevées, et parce que d'ailleurs on ne laisse pas d'y dépenser beaucoup d'esprit. Quant à la manière de l'envisager sous des rapports de morale, j'ai déja dit qu'elle n'appartenait pas à cet aperçu, où je me propose uniquement d'observer et de définir la

nature des objets visibles, préparés à exciter, en nous, le sentiment du BEAU.

Les qualités nobles de ce sexe attachant qui, cependant, ne doivent jamais altérer, en lui, l'empreinte plus douce de la beauté, ne sauraient s'annoncer mieux que par la modestie, sorte de simplicité et de digne naïveté à laquelle se reconnaissent les grands caractères. Sous le voile de celle-ci, se laisse entrevoir une bienveillance aimable et un respect senti pour les autres, accompagnés d'une noble confiance et d'une juste estime de soi-même, premier degré de l'ame vers le SUBLIME. En même temps que cet heureux accord nous séduit par un charme touchant et commande la considération, il protége, contre la censure et l'envie, toutes les autres qualités, qui tirent leur principal mérite de leur éclat. De tels êtres auront un cœur fait pour l'amitié, heureuse disposition, dont on doit savoir d'autant plus de gré aux femmes que, se rencontrant rarement chez elles, elle les embellirait toujours d'une grace indéfinissable.

Comme notre projet est de mettre le lecteur à portée de remarquer et d'apprécier des sentiments, il lui sera sans doute agréable de connaître, autant que possible, la différence des

impressions produites sur les hommes, par les traits du visage et le physique des femmes. Ce délicieux enchantement repose au fond sur la différence des sexes; sa force est dans le penchant qui les attire l'un vers l'autre; car la nature n'est jamais détournée de son grand dessein. Tous les attraits qu'on serait tenté de rapporter à des causes plus élevées, toutes les délicatesses qui viennent s'y joindre, quelque éloignées qu'elles semblent de cette idée primitive, n'en sont que d'agréables accessoires, et puisent, en dernier résultat, leur influence à la même source.

Un goût vif et robuste, déterminé chez certains êtres par ce seul penchant, laissera peu de prise au charme du maintien, à la beauté des yeux, et aux autres attraits d'une femme. Ne voyant en elle que son sexe, ils traiteront le plus souvent la délicatesse des autres de vaine et puérile recherche.

La sensualité très-matérielle d'un tel goût ne doit pas nous porter à le trop mépriser. C'est ainsi que l'immense majorité des hommes obéit à la grande volonté de la nature; c'est de cette manière, la plus simple et la moins équivoque (1), que les vues d'un ordre général s'ac-

(1) Toutes les choses de ce bas monde ayant malheu-

complissent par la conclusion d'une foule de mariages assortis dans la classe la plus laborieuse de la société. Du moment qu'un homme n'a pas la tête pleine d'airs enchanteurs, de regards languissants, de tournures élégantes, et qu'il ne s'en fait pas même une idée, il devient d'autant plus attentif aux vertus domestiques, à tout ce qui peut assurer le bonheur d'un ménage, et, peut-être même, à la dot.

Quant aux sentiments plus délicats qui nous portent à établir une différence entre les charmes extérieurs du beau sexe, ils se lient à ce que renferme de plus ou de moins moral l'expression de physionomie d'une femme. Celle qui a reçu en partage les agréments les moins flatteurs se bornera au titre de jolie. Des formes d'une heureuse proportion, des traits en parfait accord, un teint et des yeux dont la couleur forme un doux contraste, pareils à ces fleurs qui opposent avec grace leurs nuances dans un bouquet, n'excitent souvent qu'une approba-

---

reusement leur mauvais côté, il est fâcheux que cette espèce de goût dégénère, plus facilement qu'un autre, en libertinage; car dès qu'une seconde personne a le pouvoir d'éteindre les feux qu'une première allume, il n'est guère de bornes que ne puisse franchir un penchant aussi peu délicat.

tion froide. Le visage lui-même, quelque régulier qu'il soit, s'il ne dit rien, ne trouvera pas le chemin du cœur; c'est à ce qu'il y a de moral dans l'expression des yeux et dans l'ensemble de la figure, qu'il appartient de réveiller le sentiment du SUBLIME ou celui du BEAU. La femme, dont les attraits particuliers à son sexe provoqueront ce premier sentiment, méritera le nom de BELLE, dans toute l'acception du mot; tandis que celle qui rappelle dans ses traits et les habitudes de sa physionomie, certaines propriétés d'une simple beauté de caractère, sera regardée seulement comme *agréable*, à moins que cette beauté, venant à briller chez elle dans un degré éminent, ne lui valût le titre de *charmante*. L'une, sous un extérieur de noblesse calme et reposée, et dans ses regards modestes, laisse percer l'élévation de son ame; en même-temps qu'un sentiment tendre et un cœur plein de bienveillance viennent se réfléchir sur sa figure, elle captive la volonté de l'homme, dont elle a déja conquis l'estime : l'autre décèle, dans ses yeux riants, la vivacité d'un esprit qu'anime souvent un peu de malice, et qui, parfois, a recours à la ruse des dédains simulés; elle attire, pendant que la première touche, et

le sentiment d'amour qu'elle est susceptible de prendre et d'inspirer aux autres, est aussi fugitif que le charme qui le fait naître, tandis que les attachements de la précédente, avec moins d'ivresse, auront toute la durée des qualités solides, sur lesquelles ils s'appuient.

J'aurai la discrétion de ne pas pousser plus loin cette analyse, sachant trop que, dans les discusions de cette nature, un auteur passe toujours pour avoir décrit ses propres penchants. Toutefois j'ajouterai que la préférence de plusieurs femmes pour la pâleur d'un teint, exempt d'ailleurs de tout soupçon de maladie, est très-facile à concevoir. Il n'est pas rare que cette sorte de carnation se rencontre avec un cœur tendre et un sentiment concentré, caractère qui appartient au SUBLIME, dont un visage frais et vermeil ne sera jamais l'annonce qu'alors seulement qu'il cessera d'indiquer un naturel vif et joyeux. Nous dirons encore qu'il est plus flatteur, pour le véritable amour-propre, de toucher et d'enchaîner que de séduire et d'attirer. Tous les jours vous rencontrerez des personnes fort jolies, mais sans expression morale, et dépourvues même de tout indice de sentiment : elles ne toucheront ni ne charmeront, si ce n'est ces êtres au *goût robuste*, qui ont eu

précédemment une place dans nos remarques, et auxquels il arrive quelquefois de se montrer, dans leurs choix, plus gourmets et plus difficiles. Il est malheureux que ces trop belles créatures, averties sans cesse de leurs avantages physiques, par le reflet de leurs glaces, faute d'aptitude à un sentiment plus délicat, finissent par échanger leur vanité contre une folle présomption. Il en arrive que, ne faisant naître autour d'elles aucun attachement, elles provoquent les seuls désirs du flatteur qui a des vues et qui prépare leur ruine.

J'en ai dit assez pour expliquer et rendre très-vraisemblable la différence de l'effet produit sur plusieurs hommes, par le physique de la même femme; encore oubliai-je de comprendre, dans cette impression, ce qui appartient uniquement au penchant naturel qui entraîne les deux sexes l'un vers l'autre, et ce qui, par conséquent, est susceptible de s'accorder avec cette idée particulière de volupté, dont se plaît à s'envelopper le sentiment de chaque individu. Car, autant qu'il a dépendu de moi, j'ai souhaité traiter ce sujet sans sortir des limites d'un goût délicat.

M. de Buffon était peut-être fondé à soupçonner, comme il l'a fait, que la figure et les

traits qui, dans l'homme, déterminent ses premiers désirs, alors que ses sens sont neufs, et que son cœur, en quelque sorte, est encore dans un état de virginité, servent à établir le type d'après lequel il recevra plus ou moins d'émotions de la présence des femmes, suivant que celles-ci s'éloigneront ou se rapprocheront de ce modèle primitif. Telle est, suivant lui, la cause déterminante d'un choix, là où le penchant abandonné à lui-même se montrerait beaucoup moins difficile; telle est même, à son avis, l'origine de ces caprices qui, en amour, appellent quelquefois notre attention, et qui semblent n'être que le produit d'une idée fantastique.

Revenant au goût épuré, je soutiens que le genre de beauté que nous exprimons en accordant à une femme une *jolie figure*, est assez généralement senti de la même manière. Les opinions diffèrent moins à cet égard qu'on n'est disposé à le croire. Les jeunes Circassiennes et Georgiennes furent regardées comme très-jolies, par tous les Européens qui portèrent leurs pas dans les pays dont elles sont originaires. Nul doute qu'en cela ils ne s'entendissent parfaitement avec les Turcs, les Arabes et les Perses, jaloux, depuis des siècles, d'améliorer

leur population par le mélange d'un aussi beau sang. On a même remarqué que la race persane s'est sensiblement perfectionnée par ce moyen. Il en est résulté une branche de commerce exécrable qu'exploitent fort avantageusement à leur profit les marchands de l'Inde, chargés de pourvoir les sérails asiatiques de ces belles créatures: ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, qu'en dépit de la mode et des caprices, par lesquels se gouvernent les diverses parties du monde, ce qui a été reconnu pour BEAU dans l'une, se présente avec le même avantage dans les autres.

Que si l'on comprenait dans les motifs du jugement à prononcer sur la beauté d'une figure, ce qui en constitue la partie morale ou l'expression, il est certain que le goût serait sujet à varier, chez les hommes, autant que le sentiment moral lui-même, avec lequel chacun procède à l'examen des diverses physionomies. Telles femmes, qui ne produisent pas d'effet sensible au premier abord, parce qu'elles ne sont pas *jolies* d'une manière très-décidée, si vous leur laissez le temps de se faire mieux connaître, finiront par conquérir des suffrages; et leur séduction sera d'autant moins douteuse, qu'elles sembleront, à chaque instant, s'em-

bellir : au contraire, une jolie figure qui montre, d'un coup, tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle peut être, ne tarde pas à voir son succès suivi d'indifférence; cette dernière ira toujours croissant, ce qui vient, sans doute, de ce que les attraits n'ayant un véritable droit de plaire que par leurs rapports avec des sentiments moraux, chaque nouvelle découverte, à laquelle ils donnent lieu, ouvre un champ favorable aux conjectures, tandis que les avantages qui, pour s'être trop mis en évidence, n'ont plus rien à ajouter à leur premier effet, refroidissent et éteignent même à la longue ce désir curieux, sans lequel l'amour manque bientôt d'aliments.

Au milieu de ces observations, se place d'elle-même la remarque suivante : le sentiment tout simple et absolument physique, par lequel les sexes s'attirent, conduit, à la vérité, de la manière la plus directe, au grand but de la nature. Par l'exacte exécution des volontés de celle-ci, il pourrait encore rendre l'individu heureux d'un bonheur innocent et sans artifice ; mais sa facilité et son universalité ont l'inconvénient de le faire dégénérer en libertinage : d'un autre côté, un goût très-épuré peut servir à renfermer dans de justes

bornes un penchant qu'il aurait dépouillé de ses affections grossières, et auquel il aurait ainsi donné un caractère de moralité et de bienséance; mais alors aussi n'est-il pas à craindre que, perdant de vue la grande fin de la nature, il ne sollicite et n'attende de celle-ci beaucoup plus qu'elle ne promet et qu'elle ne tient ordinairement? Il n'est que trop commun de voir les personnes livrées à ce goût délicat s'égarer dans leurs vaines recherches de bonheur.

Le premier de ces sentiments est grossier : excité par tous les objets, il trouvera partout à se satisfaire; le second est d'une nature chagrine : dans son humeur trop exigeante, il n'est occupé que d'un seul objet, chimère éclose d'un désir irréfléchi, et qu'il pare des qualités nobles et belles, rarement accordées à un seul être, et plus rarement encore mises au pouvoir de celui qui serait digne d'une telle possession. De là les délais apportés au lien conjugal; de là le refus de tout engagement, ou ce qui est plus déplorable encore, les regrets amers, suite inévitable d'un choix qui trompe l'espoir et qui se joue d'une attente trop flatteuse. Il en arrive souvent même comme du coq d'Ésope, assez malheureux pour trouver une perle, quand un grain d'orge lui eût bien mieux convenu.

Ici, nous ne saurions nous dispenser de dire qu'au milieu des illusions déja trop séduisantes dont s'entoure un tendre sentiment, ce n'est qu'avec beaucoup de réserve qu'on doit songer à le rafiner et à l'idéaliser, si l'on ne craint, en voulant même en accroître le charme, de se créer une source de peines et de chagrins. Pour peu que la chose me semblât possible, je proposerais volontiers aux ames nobles d'épurer, seulement en elles-mêmes, ce sentiment sous le rapport de leurs habitudes et des qualités qui leur sont propres, sans jamais porter la même exigence dans celles d'autrui, sans vouloir autre chose qu'une aimable et naturelle simplicité dans les jouissances qu'elles en attendent. Mais dans le cas où elles pourraient aller au-delà, rendraient-elles les autres heureux, seraient-elles heureuses elles-mêmes? Le plus sage, en toute supposition, est de ne jamais fonder de trop grandes espérances sur les joies de la vie et le mérite des créatures; car celui qui ne compte ici-bas que sur le médiocre, a non-seulement l'avantage de voir rarement l'évènement rester au-dessous de son attente, mais encore a-t-il à se féliciter quelquefois d'être tout surpris par des perfections qu'il eût peu soupçonnées.

L'âge enfin, cet ennemi de la beauté, ne cesse de faire la guerre à tous ces charmes; et successivement, quand l'ordre naturel n'est pas interverti, les qualités SUBLIMES et nobles doivent se substituer à celles qui ne sont que BELLES, afin qu'en perdant la prétention d'exciter l'amour, on s'assure d'autant plus des droits à l'estime.

A mon avis, dès le printems de l'âge, dès qu'elle a surtout atteint le point de perfection où brille sa beauté, une femme devrait s'attacher à en relever le mérite par cette touchante simplicité qui la prépare d'avance à la noblesse de son nouveau rôle. Alors, la prétention aux attraits commençant à s'affaiblir, la lecture et les soins de l'esprit, sans trop se laisser apercevoir, devraient lui succéder; et sous la direction de l'époux, les muses pourraient venir occuper la place insensiblement délaissée par les graces.

Nous n'omettrons pas de remarquer que la femme, quand l'heure de l'effrayante vieillesse a sonné pour elle, n'en appartient pas moins à son sexe. Si, cherchant trop à retenir alors une beauté qui lui échappe, elle donnait à ses regrets le caractère du désespoir, elle creuserait davantage sur son propre front l'odieuse

empreinte des ans; et leur ravage s'accroîtrait de son humeur chagrine et acariâtre.

Une personne d'un certain âge, qui aura le bon esprit de se mêler à la société avec un air de bonté et de douceur, dont l'affabilité tiendra également de la gaieté et de la raison, qui, sans prendre part aux plaisirs de la jeunesse, y donnera un assentiment plein d'une sage indulgence, et qui, en portant son attention sur tout, laissera transpirer le contentement que lui cause l'innocente joie dont elle semble moins la surveillante que la protectrice, une telle personne, dis-je, sera toujours plus aimable qu'un homme du même âge, et je ne sais, en vérité, si, à la différence du sentiment près, elle ne sera pas plus chérie qu'une jeune fille ! Il pourrait bien y avoir un peu de mysticité dans l'amour platonique, affiché par un ancien philosophe, quand il disait de l'objet de son penchant : « Les graces résident dans ses « rides, et mon ame semble se reposer sur mes « lèvres, quand elles approchent de sa bouche « flétrie. » Mais de telles prétentions sont déplacées à cette époque de la vie. Un vieillard amoureux touche à la démence; et les désirs d'une personne de l'autre sexe, avancée dans sa carrière, ne peuvent qu'inspirer du dé-

goût. Quand nous sommes assez maladroits pour nous montrer avec mauvaise grace, la faute n'en est jamais à la nature, mais à ceux qui font la sottise de la forcer.

Pour ne pas perdre mon texte de vue, je présenterai encore, dans ces pages, quelques considérations sur l'influence que les deux sexes peuvent exercer l'un sur l'autre en embellissant, ou en ennoblissant leur sentiment réciproque.

Les femmes ont un sentiment particulier pour le BEAU, par rapport à ce qui les regarde elles-mêmes, et pour le NOBLE, en tant qu'elles doivent le rencontrer dans l'homme. Celui-ci, au contraire, a un sentiment décidé pour le NOBLE, comme faisant partie de ses facultés propres, et pour le BEAU, comme devant le rencontrer chez la femme : d'où il suit que les vues de la nature tendent à ennoblir constamment l'homme par le simple effet de l'inclination dont il est l'objet, et à embellir la femme par l'action permanente du même mobile. Ainsi, une femme aura fort peu à s'inquiéter de ce qu'elle ne possède pas certaines qualités transcendantes, ou de ce qu'on ne lui confie pas le soin des affaires hardies et épineuses. Elle est BELLE ; elle charme ; c'est assez. En revanche, elle veut, dans l'homme, tous ces NOBLES dons

qui lui manquent, et l'élévation de son ame ne se manifeste qu'en ce qu'elle est digne d'en sentir la valeur. Sans cela, comment se ferait-il que tant d'hommes d'une figure bien ordinaire et quelquefois très-mal partagés de ce côté, malgré tout leur mérite moral, parvinssent à s'attacher des femmes si aimables et d'une grace si séduisante? L'homme, au contraire, est bien plus exigeant en ce qui concerne les charmes extérieurs de la femme : dans la finesse des traits de celle-ci, dans sa douce gaieté et son amabilité soutenue, il trouve un ample dédommagement de l'absence des talents qu'il est destiné à cultiver lui-même, et qui rentrent dans son apanage personnel. La vanité ou la mode pourra bien donner une fausse direction à ces penchants; elle transformera, plus d'une fois, un homme en petit-maître, et une femme en amazone et en pédante; mais la nature, soigneuse de son ouvrage, tendra toujours à le ramener à l'ordre primitif.

On peut juger, d'après ces aperçus, quelle puissante influence les sexes pourraient exercer l'un sur l'autre, et surtout combien elle serait propre à relever la dignité du sexe viril, si, s'abstenant d'instructions sèches à l'égard des femmes, on développait davantage en elles ce

sentiment moral, par lequel elles sont appelées à connaître de la noblesse de l'homme et des qualités les plus sublimes de notre nature! Supposez que cette éducation les préparât encore à regarder, d'un œil de mépris, les minauderies des jeunes damoiseaux; admettez pour dernière conséquence qu'elles ne consentissent à se donner qu'au vrai mérite, et vous jugerez de la force d'action d'un tel levier sur l'ordre social! Il est d'ailleurs certain que le pouvoir de leurs charmes y gagnerait beaucoup, puisqu'il est démontré que cet enchantement opère dans la proportion de la noblesse des ames qu'il se soumet, les autres trouvant dans la grossièreté de leurs éléments le triste privilége d'échapper à cette dépendance. C'est là, sans doute, ce qui déterminait le poète Simonide à répondre, quand on l'invitait à faire entendre les belles inspirations de sa muse aux habitants de la Thessalie : « Ces malheureux-là sont trop « épais, pour qu'un homme, comme moi, par- « vienne jamais à les tromper. »

Parmi les heureux effets du commerce du beau sexe, on a été autorisé à remarquer que les mœurs des hommes en deviennent plus douces, leurs manières plus élégantes et plus polies, et leur extérieur plus soigné; mais ceci

n'est qu'un accessoire (1), auquel nous ne devons pas attacher plus d'importance qu'il n'en mérite réellement : l'essentiel est que, dans le rapport des sexes, l'homme se perfectionne comme homme, et la femme comme femme ; c'est-à-dire que ce grand ressort de la nature, en agissant, sur tous les deux, dans le sens de leur destination respective, accroisse la NOBLESSE de l'un et la BEAUTÉ de l'autre. Ce but une fois atteint, l'homme, avec une légitime conscience de sa valeur, pourrait dire à sa compagne : « n'au-« rais-je pas le don de me faire aimer de vous, « je vous forcerais au moins à m'estimer. » Et sûre, à son tour, du pouvoir de ses charmes, la femme aurait le droit de lui répondre : « notre « sexe ne serait-il pas honoré de vous, ainsi qu'il « doit l'être, nous vous obligerions encore à

(1) Cette conquête de la civilisation, sur les mœurs, perd sensiblement de son prix, si l'on remarque que les hommes, qui ont été répandus de bonne heure et trop fréquemment dans les brillantes sociétés, où les femmes donnent le ton, deviennent assez généralement des êtres frivoles et d'ennuyeux personnages. Il est rare qu'on en fasse quelque cas dans un cercle d'hommes, où ils ne sauraient apporter le goût d'un entretien qui, pour être animé, n'en doit pas moins être solide, et où la conversation, à la fois enjouée et sérieuse, serait sans intérêt, si elle ne se recommandait par un but d'utilité.

« nous chérir. « Quand la conduite ne se règle pas sur ces principes, on voit des hommes chercher à *plaire*, en affectant des airs efféminés et quelquefois des femmes (mais beaucoup plus rarement) aspirer à la *considération* par un ton viril et des manières dégagées; mais on fait toujours très-mal ce que l'on fait contre l'ordre voulu par la nature.

J'aime à me représenter chaque couple bien uni, comme un seul être moral, gouverné et animé par la haute intelligence de l'homme et par le goût de la femme; car, sans prétendre que l'on puisse croire à celui-ci plus de pénétration fondée sur l'expérience, à celle-là plus de liberté et de justesse dans le sentiment, il me semble que, d'une part, il appartient à une ame noble de regarder comme le digne terme de ses efforts, le contentement de l'objet aimé, et que, d'un autre côté, il est d'une belle ame de répondre, à de telles intentions, par une aimable et tendre complaisance. Dans ces situations relatives tout débat de supériorité est déplacé, et là où il s'élève, il devient le signe le moins équivoque d'un goût peu délicat et d'une union mal assortie. Dès que le droit du commandement, contesté ou non, fait partie de l'entretien, les nœuds sont déja relâ-

chés. L'inclination ayant dû seule les former, ils ont cessé d'exister, aussitôt que le devoir a besoin de se faire entendre. Toute prétention de la femme à usurper un ton impérieux est extrêmement repoussante; y recourir, de la part de l'homme, n'est pas moins lâche que méprisable. Cependant telle est malheureusement la pente naturelle des choses, que cette délicatesse et cette fleur de sentiment, qui devraient continuer à embellir la vie conjugale, s'altèrent d'une manière insensible; brillantes de fraîcheur dans les premiers jours, elles finissent par s'effacer sous le contact de l'habitude et le froissement léger, mais sans cesse répété, des intérêts domestiques. Il faut qu'alors l'abandon de l'amitié leur succède; il serait pourtant à souhaiter qu'un reste précieux des anciennes amours défendît encore, contre l'indifférence ou la satiété, le plaisir même, dans lequel toute union a trouvé sa cause déterminante.

FIN DU TROISIÈME CHAPITRE,

DES CONSIDÉRATIONS DE KANT, SUR LE SENTIMENT DU SUBLIME ET DU BEAU, DANS LE RAPPORT DES SEXES.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Considérations de Kant, sur le sentiment du sublime et du beau.

Des caractères nationaux, dans leurs rapports avec le sentiment du sublime et du beau.

De tous les peuples de l'Europe (1), il me semble qu'il n'en est aucun chez lequel s'annonce

(1) Je n'ai pas la prétention d'offrir ici un tableau complet du caractère particulier des peuples : mon dessein se borne à saisir, chez eux, quelques-uns des traits par lesquels ils laissent percer leur sentiment pour le beau et le sublime. Il est convenable de n'exiger, dans cette rapide esquisse, qu'une justesse approximative; et encore notre crayon ne s'exercera-t-il que sur les individus faits pour ressortir de la classe ordinaire par un sentiment plus délicat; je ne doute pas que chaque nation ne soit riche de caractères où brille l'ensemble des plus nobles qualités : personne n'aura donc garde de s'offenser d'une critique

mieux le sentiment du BEAU que chez l'Italien et le Français ; quant au sentiment du SUBLIME, nous pensons qu'il réclame d'une manière plus décidée les Allemands, les Anglais, les Espagnols. Le goût pur et délicat par lequel la présence de tous deux se manifeste, est presque étranger à la Hollande.

Le BEAU est ravissant et nous touche, ou il est aimable et nous séduit : dans le premier cas, il tient du SUBLIME, et l'ame qui éprouve ce sentiment, en jouit avec une réflexion satisfaite et rêveuse; dans le second, elle se laisse entraîner à une joie plus expansive. De ces deux modes de sensation, l'un est propre aux Italiens, l'autre aux Français.

L'expression du SUBLIME a trois manières de se produire dans les caractères nationaux ; empreinte d'une certaine terreur, elle inclinera vers le gigantesque ; ou elle appartiendra au genre noble, ou elle entrera dans le domaine

---

qui, en s'adressant à une nation, ne saurait être si générale, qu'elle ne pût être renvoyée à une autre. Que ces différences, de peuple à peuple, soient accidentelles, qu'elles dépendent de certaines époques de leur histoire ou de la nature de leur gouvernement, ou qu'elles soient devenues des nécessités de leur climat, ce sont des questions que je ne chercherai pas à résoudre.

du magnifique. Dans le même ordre, et suivant qu'elle aura pris ces nuances, nous la rapporterons à l'Espagnol, à l'Anglais et au Français. Le goût qui a le magnifique pour principal caractère, renferme incontestablement moins d'originalité, et quoique l'esprit d'imitation n'exclue aucun autre sentiment, il faut avouer pourtant qu'il s'accommode bien mieux d'une nature de SUBLIME dirigée vers la pompe et l'éclat. Celui-ci, à bien dire, se composant du noble et du beau, chacun de ces éléments pris à part, comme d'une qualité moins entraînante, permet davantage à la pensée de se combiner avec des modèles qui lui donnent une heureuse impulsion.

L'Allemand nous paraîtra donc moins porté que le Français vers le BEAU proprement dit, et moins que l'Anglais vers le SUBLIME; mais la réunion adoucie de ces deux sentiments, après avoir mis plus d'accord dans chaque opération de son ame, le préservera des erreurs où pourrait le jeter leur surabondance.

Je me bornerai à donner un léger coup d'œil aux arts et aux sciences, dont le choix atteste, dans les nations, la tendance que nous avons attribuée à chacune. Le génie italien a excellé dans la musique, la peinture, la sculpture et

l'architecture; ces beaux arts sont également cultivés en France avec un goût délicat, mais avec un charme moins touchant. L'esprit, dans les productions poétiques ou oratoires, chez les Français, aspire plus au BEAU; en Angleterre, au SUBLIME. Une plaisanterie fine, le sel de la comédie, la satire piquante, le badinage amoureux, et un style qui coule avec grace, sont des fruits indigènes du premier terroir; le second a vu naître spontanément les pensées profondes, la muse tragique, l'épopée, et cet or en lingot, qui sort du laminoir français sous la forme de feuilles légères et fugitives.

En Allemagne, la raison se montre encore à travers la folie. Autrefois bruyant, l'esprit, après y avoir pris conseil de l'exemple, a été ramené, par le bon sens national, à une allure, moins vive, à la vérité, mais plus aimable que chez l'un des peuples précédents; moins hardie encore, mais plus noble que chez l'autre (1).

---

(1) Il n'y a au monde, que le *Dulcis amor patriæ*, dans lequel une prévention aussi partiale puisse trouver son excuse : KANT s'est présenté avec ce titre à nos yeux; aussi, avons-nous été désarmés, en le soumettant à notre *Examen philosophique*.

(*Note de l'Éditeur*).

La prédilection du Hollandais pour un ordre minutieux et pour un luxe accompagné d'embarras et d'inquiétudes, laisse soupçonner, chez lui, peu de disposition à ces mouvements libres et naturels du génie, dont la beauté viendrait s'éteindre dans les soins d'une craintive prévoyance.

Rien n'est plus contraire aux progrès des arts et des sciences qu'un goût extraordinaire et bizarre. En l'outrant, il corrompt la nature qui est le type de tout ce qui est BEAU et noble. C'est ce qui s'est toujours opposé à ce que les Espagnols se distinguassent dans cette carrière.

Les qualités morales pouvant devenir encore des signes caractéristiques du génie des peuples, nous allons, de ce point de vue, examiner ce que l'on doit accorder ou refuser, à chacun, dans sa tendance vers le BEAU et le SUBLIME (1).

---

(1) Il serait superflu de revenir ici sur ma précédente justification : la classe élevée de chaque nation renferme des êtres distingués, dont les nobles caractères brillent sous tous les rapports moraux. Si ma critique semblait s'adresser directement à quelqu'un, j'espère qu'il aura le bon esprit d'en rejeter, sur d'autres, les conséquences, en se rangeant dans l'exception.

L'Espagnol est grave, taciturne et véridique. Il est difficile d'apporter plus de probité qu'il ne le fait dans les relations commerciales; son ame, libre avec fierté, préfère les grandes aux belles actions. Peu disposé, de son naturel, aux mœurs douces et bienveillantes, souvent il se montre insensible, et tombe quelquefois dans le cruel. L'auto-da-fé se maintient chez lui, moins par l'influence des idées que par celle du goût national, enclin vers tout ce qui est bizarre et romanesque. Le bûcher, qu'une piété mensongère va bientôt allumer, et vers lequel on traîne des malheureux couverts des signes diaboliques du san-benito, dans son détestable appareil, frappe ses esprits d'un effroi mêlé de respect. On ne saurait dire qu'il soit plus magnanime ou plus disposé à l'amour que tout autre peuple : mais il l'est d'une autre manière, et celle-ci sort de toutes les règles reçues. Abandonner sa charrue et aller se promener, le long de son champ, avec un manteau et une rapière au côté, jusqu'à ce que, dans cet accoutrement, on ait été aperçu du voyageur; courir à tous les combats de taureaux, où assistent, sans voiles, les beautés du pays; y indiquer la souveraine de ses pensées, par un salut particulier; s'élancer, ensuite, dans l'a-

rêne pour y lutter, sous ses yeux, contre un animal féroce, me semblent des actions peu communes, et même peu conformes à la nature.

L'Italien participe du sentiment de l'Espagnol et de celui du Français, avec la différence qu'il incline plus vers le BEAU que le premier et plus vers le SUBLIME que le second. C'est sur ces données, du moins je le pense, qu'il est permis d'établir les autres traits de sa physionomie morale.

Il existe dans le Français un goût dominant pour le BEAU de mœurs. Gracieux, aimable et rempli d'attentions délicates, il met bientôt de la familiarité dans ses manières, et une aisance, qui appartient à lui seul, dans ses relations sociales. Ce terme usité, d'homme ou de femme de *bon ton*, ne saurait être bien compris que par ceux qui sont initiés à tous les mystères et à toutes les finesses de l'urbanité française. Le sentiment du SUBLIME, auquel cette nation est loin d'être étrangère, reste subordonné, chez elle, à celui du BEAU. Il a même besoin d'entrer en alliance avec ce dernier, pour avoir toute sa force. Jaloux de montrer de l'esprit, le Français ne se fera pas de scrupule de sacrifier un peu de vérité à une saillie; et en désespoir d'être spirituel, il ne laissera pas d'étonner par

des vues profondes (1), et d'entrer dans les sciences abstraites avec un succès égal à tout autre, par exemple, dans les mathématiques. Un bon mot n'a pas chez lui une valeur passagère, comme ailleurs. C'est un évènement important; on le raconte; on en tient registre; il n'est pas jusqu'aux livres qui ne soient chargés d'en conserver la mémoire.

Cette nation est essentiellement amie de la paix. Vexée par ses fermiers généraux, elle s'en venge par des satires ou des remontrances de parlement qui, après avoir donné une belle

---

(1) On ne saurait trop être sur ses gardes en lisant les écrits de morale, de métaphysique et de religion de ce peuple. Ils se couvrent presque toujours d'un coloris très-brillant, qui soutient peu l'épreuve d'un examen réfléchi. Le Français ose beaucoup dans ses expressions; mais, pour arriver à la vérité, il faut moins de hardiesse que de circonspection; quant à l'histoire, il la sèmera volontiers d'anecdotes auxquelles il ne manquera que de bons témoignages. (*Note de* Kant).

Malheureusement tout n'est pas mensonge dans ce reproche, qui pèse principalement sur le dernier siècle. Quelques-uns de nos plus célèbres écrivains ont péché contre la convenance philosophique et religieuse: il ne reste qu'à courber le dos sous la verge du professeur de Kœnigsberg.

(*Note de l'Éditeur*).

apparence de patriotisme aux pères du peuple (seul effet à peu près qu'on s'en propose et qu'on ait lieu d'en attendre), finissent par un exil glorieux et par des épigrammes en chansons.

Il n'est pas d'objet sur lequel les facultés intellectuelles et les divers talents de cette nation s'exercent plus que sur les femmes (1).

---

(1) Les femmes en France, donnent, en général, le ton à tous les cercles: il faut avouer qu'une société, sans femmes, serait passablement ennuyeuse, et au moins très-peu variée dans ses plaisirs; mais si, comme on le répète sans fin, on y doit le ton du BEAU aux femmes, elle devrait aussi recevoir des hommes celui du NOBLE, sans quoi il serait à craindre que les relations sociales ne devinssent bientôt fastidieuses. Rien en effet n'est si fade qu'une perpétuelle douceur. Dans les mœurs françaises, on ne s'enquiert pas si Monsieur est à la maison, mais *si Madame est chez elle?* Madame est à sa toilette; Madame a des *vapeurs* (sorte de caprices d'un genre élevé); enfin, Madame est le sujet de toutes les conversations; c'est sur elle que roulent les moindres projets. Qui croirait, pour cela, que les femmes sont honorées dans ce pays, se tromperait étrangement? N'attendez d'un homme qui traite tous les objets avec une égale légèreté et une égale importance, ni amour délicat, ni véritable estime. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas être l'auteur de cette maxime de Rousseau: « Qu'une femme n'est jamais autre chose qu'un grand enfant. » Mais le suisse pénétrant et philosophe écrivait en France; comme apologiste du beau sexe, sans doute il s'indigna que, dans une contrée où les femmes étaient enivrées de tant d'hommages, on les estimât si peu!

Tout s'y rapporte à ce sexe; ce n'est pas qu'il y soit plus aimé ou estimé que nulle autre part; mais c'est qu'il offre le moyen le plus usuel de produire, dans leur jour le plus favorable, les dons de l'esprit et les façons élégantes, auxquelles on attache tant de valeur en ce pays; car les personnes vaines, à quelque sexe qu'elles appartiennent, n'aimeront jamais qu'elles-mêmes: les autres, entre leurs mains, ne seront qu'un passe-temps sans conséquence. Cependant, comme les Français sont loin d'être dépourvus de qualités nobles, avec cette particularité que, pour entrer en exercice, elles doivent être animées par le sentiment du BEAU, l'influence des femmes nous semblerait bien propre à les diriger vers les plus grandes actions, pour peu que l'on prît soin d'encourager cette tendance naturelle du caractère national; sous ce rapport il est peut-être à regretter que les lis ne filent pas (1).

Le défaut dont l'esprit de ce peuple est le plus entâché, est la frivolité, ou, pour nous exprimer avec plus d'indulgence, la légèreté.

---

(1) Allusion à cette disposition de la loi salique qui ne laisse pas la couronne aux femmes de la maison régnante de France.

Il en sera de même de tout pays, où les choses les plus graves seront tournées en plaisanterie et où l'on s'appesantira gravement sur des bagatelles (1). Sous ses cheveux blanchis par l'âge, le Français fredonne encore des chansons joyeuses, et se montre empressé auprès des femmes. Quand je consigne ici de telles remarques, j'ai mes cautions et je les prends

---

(1) Cette teinte de notre ancien caractère, remarquée par KANT, s'efface de jour en jour, mais se laisse encore trop apercevoir. Certes, les intérêts débattus aujourd'hui dans la nation française sont d'une haute importance, et je n'y vois pas le plus petit mot pour rire. Un journal rédigé par des gens de lettres très-spirituels, et qui, en matière profonde, ont, presque tous, prouvé du talent, par sa légèreté, nous a fait beaucoup de mal et continue à en faire. J'avoue que je ne saurais être sans craintes pour une nation qui souffre d'être ainsi distraite, chaque matin, de sa douleur; qui, blessée dans ce qu'elle a de plus précieux, ne se couche pas en colère et ne se réveille pas irritée. Je serais fâché de mécontenter des hommes qui ont toute mon estime, parce que je connais leur patriotisme; mais, dussé-je passer pour un écrivain à paradoxes, je crois qu'ils se trompent sur l'effet de leur mordante gaîté. Celle-ci eût pu nous mener au but dans l'ancienne monarchie, où l'individu, frappé de ridicule par ses adversaires, expirait, sous le trait, dans son propre parti. Ici, il n'en est rien. Les gens auxquels on a affaire ont, depuis long-temps, sauté par-dessus le ridicule.

(*Note de l'Éditeur*).

dans la nation elle-même. Si j'avais à craindre quelque mécontentement, il me serait facile de le braver, en me retranchant derrière un Montesquieu et un d'Alembert.

Dans le début de ses liaisons, l'Anglais mettra de la froideur; celle-ci tiendra de l'indifférence envers l'étranger. Peu porté aux menues complaisances de la vie, dès qu'il s'est déclaré votre ami, il vous appartient tout entier et vous pouvez compter sur lui. Ne se donnant pas même la peine d'être spirituel, et n'attachant pas plus d'importance aux succès obtenus dans la société par la grace des manières, il y paraîtra calme et d'un sens rassis. Avec fort peu de talent pour l'imitation, il ne s'occupe guère de ce que l'on pense à ses côtés, mais beaucoup du soin de conformer sa conduite à ses goûts personnels. S'il n'approche pas des femmes avec toute l'amabilité française, en revanche il leur témoigne de l'estime et cette estime est sentie. Peut-être même la pousse-t-il trop loin, en leur laissant un excès de liberté dans l'union conjugale. Sa constance ira jusqu'à l'opiniâtreté; sa hardiesse deviendra téméraire, et son attachement aux principes finira par prendre tous les caractères du plus bizarre entêtement. Ainsi paraîtra-t-il souvent original, non que ce soit,

chez lui, un calcul de vanité, mais parce que, s'inquiétant peu du jugement d'autrui, il ne voit pas pourquoi un esprit d'imitation ou des motifs de pure complaisance, imposeraient la moindre gêne à son humeur ou à ses goûts. Avec cela, on ne saurait s'étonner que, généralement moins aimé que le Français, il jouisse de plus d'estime, dès qu'il est parvenu à se faire connaître (1).

Avec un sentiment mêlé de celui de l'Anglais et de celui du Français, l'Allemand se rapproche plus du premier par le fonds des choses, et sa ressemblance avec le dernier n'est guère qu'un produit de l'art et de l'imitation. Porté également au SUBLIME et au BEAU, quand il ne se distingue pas autant que le Français dans celui-ci, et qu'il ne s'élève pas à la même hauteur que l'Anglais dans l'autre, il surpasse tous les deux par la brillante réunion qu'il fait de ces nobles qualités. Plus aimable dans les relations sociales que l'Anglais, s'il ne s'y présente pas avec toute la vivacité d'esprit du Français, au

(1) Page à couvrir d'or par l'orgueil britannique! Nous renvoyons le lecteur à la première partie du Chap. IV de l'*Examen philosophique*. Nous espérons sur ce sujet, n'être accusé, ni de partialité, ni de prévention.

(*Note de l'Éditeur*).

moins s'y annonce-t-il avec plus de modestie et de jugement. En amour, comme en toute autre chose, son goût sera subordonné à la méthode, et son sentiment pour le BEAU et le SUBLIME, quelque prononcé qu'il soit, ne l'absorbera pas tellement, que les considérations plus froides de bienséance, et même de dignité et de faste, ne trouvent place dans sa tête. Aussi les distinctions de famille, les prérogatives du rang et l'éclat des titres joueront toujours un grand rôle dans ses affaires civiles et domestiques; celles de son cœur seront également soumises à cette influence: d'où il résulte que, plus que tout autre peuple, il fléchira le genou devant l'opinion, en quoi, et à notre grand regret, son caractère nous semble manquer de cette énergie qui, avec la conscience de ses moyens, le conduirait infailliblement à une belle originalité. Trop embarrassé de ce que penseront de lui les autres, il affaiblit, par cette condescendance, ses qualités morales; et celles-ci, par trop obséquieuses envers la mode et les usages, en reçoivent un air faux et emprunté.

Naturellement ami de l'ordre et du travail, le Hollandais toujours occupé du but utile de ses moindres entreprises, aura peu d'attraits pour le BEAU et le SUBLIME pris dans leur sens

le plus élevé. Un grand homme, chez lui, ne veut dire autre chose qu'un homme riche; citer ses amis, c'est parler de ses correspondants, et toute visite qui ne rapporte rien est réputée bientôt pour ennuyeuse. Dans son contraste parfait avec le Français et l'Anglais, le Batave nous semble en quelque sorte, un *Allemand fortement phlegmatisé.*

Essayons maintenant d'appliquer nos remarques à certains cas particuliers, par exemple, au sentiment de l'HONNEUR; nous verrons par quelles nuances cette épreuve fera passer chaque caractère national: chez le Français, l'honneur sera de la vanité; chez l'Espagnol de l'arrogance; chez l'Anglais de l'orgueil; chez l'Allemand, de la hauteur; et chez le Hollandais du vent ou de la bouffisure. Au premier coup d'œil, ces expressions ont un aspect de synonymie; mais la richesse de notre langue allemande donne à chacune quelque chose de positif et de déterminé. La *vanité* se met en quête des suffrages: obligée, par cela même, de se prêter aux mutations de la mode et aux caprices de l'opinion, elle est toujours accompagnée d'une certaine grace flatteuse. L'*Arrogance* basée sur les fausses notions d'une valeur idéale, foule aux pieds toute approbation

étrangère ; son ton est dur et insolent. L'*orgueil*, dans le sentiment d'un vrai mérite, peut trouver une sorte de justification (et c'est pourquoi l'on se permet de dire quelquefois, un NOBLE orgueil, épithète qui ne marchera jamais avec l'arrogance, dont le propre est de nourrir une estime de soi-même sans motifs et sans mesure). Le principal reproche qui puisse être dirigé contre l'orgueilleux est de se montrer froid et indifférent à l'égard d'autrui. La *hauteur* est un composé d'orgueil et de vanité (1). Elle demande moins à être approuvée qu'à recevoir des hommages. Aussi ne marche-t-elle jamais qu'accompagnée de titres, de décorations, de généalogies et d'un faste pompeux, faiblesse dont est principalement atteinte la nation allemande. Les mots : très-gracieux, très-favorable, très-haut, bien et très-noblement né, et tout le pathos du même genre, en surchargeant notre langage, le rendent lourd et embarrassé. Avec un tel attirail, il faut renoncer à

(1) La hauteur ne va pas toujours jusqu'à l'arrogance, dont le propre est de s'infatuer d'une idée fausse et exagérée de ses avantages personnels ; il est même possible qu'elle se contente de se mettre à sa vraie valeur : elle se trompe seulement sur les moyens de la faire connaître, et ce tort doit être imputé à un manque de tact et de goût.

cette belle simplicité que d'autres peuples peuvent donner à leur style comme à leurs paroles. La hauteur dans le caractère appellera toujours les manières *cérémonieuses* dans les relations sociales. L'homme *bouffi* est celui qui laisse sans cesse percer, dans sa conduite, le peu de cas qu'il fait des autres. Son ton ignoble et avantageux (1) s'éloigne d'autant plus d'un goût délicat, qu'il accuse un défaut complet d'esprit; car, certainement, ce n'est pas se traiter soi-même avec honneur, que de semer, autour de soi, un mépris insultant, pour recueillir ensuite la haine et la satire, qui en sont le commun salaire.

En amour, l'Anglais et l'Allemand, pourvus d'un assez bon estomac, ne manquent pas de délicatesse dans le goût, mais leur appétit est

---

(1) C'est sous cet aspect que se présentaient autrefois nos financiers. Par tous pays, les riches parvenus ont la même physionomie. Toutes ces nuances de sentiment sont très-difficiles à rendre dans une autre langue que celle qui a servi à en exprimer l'idée originale. KANT écrivait son traité en allemand; et, s'il lui était facile d'y créer des mots, cette facilité même ne peut manquer de faire le désespoir de ses traducteurs. Ce n'est pas la première fois qu'elle a produit, sur nous, cette impression.

(*Note de l'Éditeur*).

principalement sain et solide ; l'Italien, contemplatif, se nourrit de peu ; l'Espagnol se repaît de chimères, et le Français est friand et gourmet.

La religion sous les lois de laquelle existe la partie du monde que nous habitons, ne provient d'aucun choix particulier ; son origine est plus élevée et plus respectable : aussi ne chercherons-nous des indices des divers caractères nationaux que dans les seuls écarts du sentiment religieux et dans l'alliage purement humain qui en a amené la dégénération. Ces écarts me semblent pouvoir se caractériser convenablement par des expressions génériques qui formeraient la série suivante : CRÉDULITÉ, SUPERSTITION, FANATISME, INDIFFÉRENCE.

La crédulité est presque toujours le partage de la classe la plus ignorante d'un peuple, et dans laquelle il est rare qu'il se manifeste un sentiment délicat. Sans qu'elle soit déterminée par aucun motif d'une certaine élévation, celle-ci reçoit sa croyance, telle qu'on la lui fait. Pour la persuader, il ne faut que quelques paroles et quelque éclat extérieur. L'état présent de plusieurs peuplades entières du Nord confirme cette vérité. La crédulité, quand elle est accompagnée d'un goût pour le bizarre et le romanesque, conduit directement à la superstition ;

cette tendance des esprits, en effet, les dispose mieux que toute autre chose aux impressions du dehors (1); et de deux hommes, dont l'un serait ainsi préparé, tandis que l'autre aurait une tête plus froide et plus rassise, nul doute que le premier, fût-il mieux partagé sous les rapports de l'intelligence, ne soit entraîné à croire des actes surnaturels beaucoup plus facilement que le second, auquel son flegme servirait de préservatif contre de pareilles erreurs.

Le superstitieux se plaît à placer, entre lui et l'objet de son culte, des hommes puissants en œuvres et en paroles. Ces êtres intermédiaires se transforment bientôt, à ses yeux, en géants de sainteté qui commandent à la nature, dont les conjurations fortes ouvrent et ferment, à leur gré, les portes du Ténare, et qui, en foulant, avec nous, de leurs pieds,

---

(1) On a été, plus d'une fois, dans le cas de s'apercevoir que les Anglais, gens d'ailleurs fort sensés, se laissaient assez facilement prendre à des annonces faites avec assurance et effronterie. Cette crédulité, qui n'est pas de longue durée, n'a rien de surprenant : les caractères fermes, auxquels diverses particularités étranges, réalisées devant eux, ont appris les possibilités de la vie, passent aisément par-dessus des doutes scrupuleux où s'arrêtent des cerveaux plus faibles, mais défiants, et qui, de cette manière, échappent à l'erreur, sans grand mérite de leur part.

cette terre de pèlerinage, ne laissent pas de toucher le ciel de leur tête. Les préceptes de la saine raison trouveront toujours de grands obstacles à surmonter dans la Péninsule, non pas tant parce qu'il faudra en chasser l'ignorance, que parce qu'une bonne instruction y sera constamment en lutte avec un goût particulier, auquel le naturel semble vulgaire et qui ne croirait éprouver un sentiment sublime, si le sujet n'en était hors de mesure ou de proportions.

On dirait, du fanatisme, une pieuse hardiesse. Elle prend sa source dans une certaine fierté de caractère et une opinion présomptueuse de soi-même, par laquelle on est tout porté à se supposer des rapports avec la divinité. De là, à planer au-dessus de l'ordre accoutumé et des règles elles-mêmes, il ne faut qu'un élan. Le vol le plus téméraire sera bientôt hasardé. Le fanatique ne parle que d'inspirations immédiates et de vie contemplative, pendant que le superstitieux, prosterné devant les simulacres de personnages, grands faiseurs de miracles, se consume en vœux, place sa confiance dans les priviléges dont il investit des êtres qui lui sont en tout semblables, et leur commet aveuglément le soin de ses propres destinées.

Les dégénérations mêmes du sentiment religieux, ainsi que nous l'avons déja remarqué, montrent encore l'empreinte du caractère originel et primitif des peuples. C'est ainsi que l'on a dû rencontrer, au moins dans les temps anciens, des traces nombreuses de fanatisme (1) en Allemagne et en Angleterre, triste, mais toutefois noble excroissance du génie national. Quelque impétueux qu'ils soient dans le principe, de tels écarts sont beaucoup moins à craindre que le penchant à la superstition, parce que le propre de l'irritation des esprits, même en matière religieuse, est de s'amortir insensiblement et de les rendre à leur état habituel de repos, tandis que la superstition, après avoir enfoncé sourdement ses racines dans un naturel patient et opiniâtre, se trouve tout à coup saisie de l'ensemble de nos facultés morales. Ainsi l'homme, dépouillé totalement

---

(1) Il faut se garder de confondre le fanatisme avec l'enthousiasme. L'un croit agir sous l'influence immédiate et extraordinaire d'une nature supérieure qui le favorise; l'autre n'exprime qu'une situation de l'ame, ordinaire ou accidentelle; à quelque principe que tienne ce dernier état d'exaltation, qu'il vienne d'une vertu patriotique, ou qu'il naisse d'un sentiment d'amitié ou de religion, il n'y entre aucune idée d'une participation surnaturelle.

de confiance dans ses forces personnelles, devient un esclave acquis aux croyances pernicieuses, dont il n'osera plus secouer le joug.

Les caractères vains et légers, par eux-mêmes assez peu disposés au sentiment du SUBLIME, ne porteront dans leur religion, ni attendrissement, ni émotion forte. Ils se borneront à y voir une affaire de mode, qui les laissera froids et à laquelle ils vaqueront, comme à tout le reste, avec une sorte de grace facile et commode. Tels sont les principaux traits de l'*indifférence pratique*, vers laquelle l'esprit français nous semble généralement incliné. De cette tendance au persiflage qui ne respecte rien, il n'y a qu'un pas, et, bien examiné au fond, celui-ci diffère peu d'un renoncement absolu.

Si nous donnons un coup d'œil rapide aux autres parties du globe, nous y distinguerons l'Arabe placé, par ses nobles qualités, en tête des hommes de l'Orient, quoique son naturel l'entraîne vers les idées bizarres et merveilleuses. Vous le trouverez hospitalier, généreux et sincère; mais ses récits, son histoire, surtout sa manière de sentir, sont empreints d'un cachet particulier. L'extraordinaire s'y mêle sans cesse; son imagination enflammée comme le soleil de son climat, lui représente les objets sous des

formes grandioses, et l'établissement même de son culte ne fut, à bien dire, qu'un grand évènement romanesque.

Si les Arabes sont, à plusieurs égards, les Espagnols des pays orientaux, les Persans sont les Français de l'Asie. Remarquables par la politesse de leurs manières, par un goût délicat et des idées auxquelles ils savent appliquer un coloris très-poétique, ces derniers ne se piquent pas d'être de fort rigoureux observateurs de l'islamisme; leur croyance, mitigée par l'enjouement naturel de leur esprit, leur permet une interprétation peu sévère du Coran.

Les Japonais pourront passer pour les Anglais de cet hémisphère, quand on ne fera porter le parallèle que sur le courage, le mépris de la mort et la constance, qui nous semblent communs aux deux peuples. La troisième de ces vertus dégénère, au Japon, en opiniâtreté farouche; du reste, le sentiment ne s'annonce pas pour y avoir beaucoup de délicatesse.

De toutes les folies humaines, celles des Indiens sont peut-être les plus bizarres. Leur religion ne consiste qu'en misères plus affligeantes les unes que les autres. Des idoles à face monstrueuse, l'inestimable dent du grand singe Hanumann, les tourments volontaires auxquels se

condamnent les bonzes, les peines que s'infligent les faquirs, espèce de moines mendiants, tout, dans cette contrée, se ressent d'une égale dépravation du goût et du sentiment religieux. Le sacrifice que les femmes y font de leur personne sur le bûcher qui va les consumer, après avoir dévoré le corps de leurs maris, accuse la plus odieuse démence.

Y a-t-il rien de plus sot et de plus fastidieux que les éternels compliments des Chinois? Leurs peintures, sans reliefs, ne sont que des caprices, où leur esprit se joue, en simulant des êtres impossibles, ou qui au moins n'ont pas leurs analogues dans la nature. Il est telle extravagance dont ils ne sauraient se détacher, parce qu'elle est liée à des usages fort anciens (1). Aucun peuple ne paie, au respect des temps passés, un plus fâcheux tribut.

Les nègres de la côte d'Afrique ne tiennent de leur origine aucun sentiment qui s'élève au-

(1) On est encore dans l'usage, à Pékin, de faire un grand bruit pendant la durée des éclipses de lune et de soleil, pour effrayer le dragon qui veut avaler ces corps célestes. Cette pratique absurde, qui date des temps les plus reculés de l'ignorance nationale, est maintenue, quoiqu'avec un peu plus d'instruction, on sache aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cet article.

dessus du frivole. Hume porte le défi à qui que ce soit, de lui nommer un seul noir qui ait montré des talents, et il soutient que, parmi des centaines de milliers d'esclaves enlevés aux rivages de leur patrie, et dont plusieurs ont recouvré leur liberté, il ne s'en est pas rencontré un seul qui ait produit quelque chose de grand dans les arts ou dans les sciences; à cette assertion, il oppose une foule de blancs, que leur naissance semblait retenir dans les derniers rangs de la société, et qui en sont sortis par la seule force de leurs qualités natives, tant est prononcée la différence entre ces deux espèces d'hommes! Elles ne s'éloignent pas moins, l'une de l'autre, sous le rapport des facultés morales que sous celui de leur couleur. Le culte des fétiches, auquel ces peuples sont adonnés, est une sorte d'idolâtrie si déplorable, qu'elle tombe vraiment au-dessous de ce dernier degré de ridicule, dont on ne se permettrait, pas même en idée, d'entacher la nature humaine. Pour eux, une plume d'oiseau, une corne de vache, une coquille, ou toute autre bagatelle aussi méprisable, deviennent des objets de vénération, et qu'on prend à témoin, sous la foi du serment, dès qu'ils ont été consacrés par quelques sottes paroles. Les noirs sont très-

vaniteux, mais à leur manière, c'est-à-dire, pour bien peu de chose; et si causeurs, que la crainte du châtiment peut seule mettre fin à leur bavardage.

Parmi tant de races qui n'ont pas encore eu le bonheur de participer aux bienfaits de la civilisation, celle de l'Amérique septentrionale, sans contredit, se présente avec le caractère le plus élevé. Le sentiment de l'honneur est tellement puissant chez ces peuples, que, sans autre projet que d'acquérir de la gloire dans des aventures toujours périlleuses, ils entreprennent des voyages de cent milles. Tombés aux mains de leurs plus cruels ennemis, ils veillent sur eux-mêmes, avec le soin le plus attentif, de peur que la force des tourments ne leur arrache quelque plainte ou quelque soupir étouffé, dont le vainqueur puisse se prévaloir contre la noblesse et la fermeté de leur ame. Le sauvage du Canada est, du reste, véridique et rempli de droiture; son amitié, susceptible d'une vive exaltation, se teint d'une couleur romanesque qui pourrait réveiller, quelquefois, le souvenir des beaux jours de l'antiquité fabuleuse. Fier à l'excès, il sait ce que vaut la liberté, et ne souffrirait, fût-ce même pour s'instruire, aucune des sujétions qui pa-

raîtraient y porter la plus légère atteinte. On serait tenté de croire qu'un Lycurgue aurait passé par là; et si un digne législateur se levait jamais au milieu des six tribus qui dépendent de cette nation, le Nouveau-Monde aurait, à son tour, sa république de Spartiates. L'entreprise des Argonautes diffère peu des expéditions guerrières des Canadiens, et Jason n'a d'autre avantage sur Alta-Kulla-Kulla, que l'honneur de porter un nom grec.

Le sentiment du BEAU, pris dans un sens moral, est à peu près étranger à ces sauvages; le généreux pardon d'une offense reçue, quelque noble qu'il soit en soi, à leurs yeux, loin de se montrer comme une vertu, ne semblerait qu'une méprisable lâcheté. La vaillance est leur plus grand mérite, et la vengeance leur plaisir le plus doux. Les autres naturels de cette partie du monde sont encore loin d'être aussi heureusement partagés sous le rapport des sentiments moraux, car une déplorable apathie est partout le caractère distinctif de cette branche de la famille humaine.

Après avoir observé les relations sexuelles dans cet hémisphère, nous rapportons, de cet examen, la conviction d'une BELLE vérité; c'est que l'Européen est le seul être de son

espèce qui ait trouvé le secret de parer d'autant de fleurs, l'inclination des sexes, l'un pour l'autre, et de mêler, avec autant d'adresse, à un attrait physique, un sentiment moral, dont l'effet est, non-seulement d'en accroître l'aimable séduction, mais de lui donner encore le charme touchant de la décence. Les peuples orientaux, sur ce point, commettent une grande erreur de goût. En se privant de l'idée du BEAU moral, qui peut s'allier si bien à ce penchant, ils enlèvent sûrement quelque chose au plaisir sensuel lui-même, et leurs harems ne sont plus pour eux que des sources d'ennui et d'inquiétudes. Parmi les folies qui doivent naissance à leur humeur jalouse, il faut compter, avant toute autre, la recherche d'un prétendu talisman, qui n'a de valeur qu'autant qu'on le brise, dont l'existence est chez nous l'objet d'un doute malin, et à la conservation duquel ils emploient des moyens faits pour réveiller, à la fois, le sentiment du dégoût et celui de l'outrage. Aussi les femmes sont-elles condamnées, dans ce pays, à une éternelle captivité, soit que, jeunes filles, elles appartiennent encore à la maison paternelle, soit qu'elles passent dans celle d'un époux cruel, inepte, et sans cesse armé de soupçons.

Chez des peuples noirs, quel autre traitement pourraient-elles attendre que celui qu'elles subissent, je veux dire, l'esclavage le plus rigoureux? La lâcheté est toujours cruelle envers la faiblesse; ainsi, chez nous, tel homme est un tyran dans sa cuisine, qui n'oserait vous regarder en face. Le père Labat raconte qu'un charpentier nègre, auquel il avait reproché la dureté de sa conduite envers sa femme, lui répondit : « Vous autres blancs, vous commencez « par trop lâcher la bride à vos femmes : et vous « vous plaignez ensuite qu'elles vous fassent « tourner la tête! » On serait presque tenté de croire que ce raisonnement mérite quelque réflexion; mais enfin ce coquin était noir de la tête aux pieds, preuve évidente que ce qu'il disait n'avait pas le sens commun (1).

Il n'est aucune peuplade de sauvages, chez

---

(1) J'ai quelque regret de voir le grave professeur de Kœnigsberg traiter avec cette légèreté un être de notre espèce. Ici, la plaisanterie est déja beaucoup : le mépris serait de trop. Dans ce traité, où il y a tant de choses remarquables, l'un des deux est une tache, à mon avis. KANT croyait sans doute devoir un sacrifice au mauvais goût germanique, et c'est, sur cette page, qu'il aura offert l'holocauste.

(*Note de l'Éditeur*).

laquelle le sexe jouisse d'un sort plus doux qu'au Canada. Peut-être même la considération dont il y est en possession, aurait-elle quelque chose d'extraordinaire dans notre Europe policée. Ce n'est pas qu'on y adresse des compliments révérencieux et de très-humbles hommages aux femmes. Non; mais, à parler exactement, elles ordonnent. Après avoir délibéré entre elles, sur les objets les plus importants du gouvernement de la nation, sur la paix et la guerre, elles envoient leurs députés au conseil des hommes, où leur voix est presque toujours prépondérante. Il est vrai que, chargées seules des soins domestiques, elles partagent encore toutes les fatigues de leurs époux.

Si, enfin, nous consultons les feuilles auxquelles a été confié le dépôt de l'histoire, nous y voyons constamment les hommes, comme autant de protées, prendre des formes diverses. L'antiquité grecque et romaine nous offre les traces certaines d'un goût pur pour le BEAU et d'un grand sentiment pour le SUBLIME dans la poésie, dans la statuaire, dans l'architecture, dans la législation et même dans les mœurs. La domination des empereurs romains substitua la magnificence à la belle et noble simplicité des âges précédents. Un faux éclat de-

vint partout la suite de cette révolution, comme l'attestent les débris des arts et de l'éloquence, et même l'histoire des mœurs. Insensiblement, ce reste précieux d'un goût éclairé s'éteignit sous les ruines de l'état. Les barbares, survenant de leur côté, après s'être saisis du pouvoir, furent les fondateurs de ce goût gothique, corrompu lui-même, à sa source, par les absurdités qui le surchargèrent. Celles-ci ne se montrent pas seulement dans les monuments de l'époque, mais encore dans les sciences et dans les usages, par lesquels se gouvernent les nations. Le sentiment dégénéré et l'art, jetés dans une fausse direction, changèrent souvent de formes, sans retourner à l'antique simplicité de la nature. Ils n'échappaient aux excès que pour tomber du gigantesque dans le ridicule. Tous les efforts du génie, jaloux d'atteindre au SUBLIME, n'aboutirent qu'à des bizarreries ou à des monstruosités. Celles-ci entrèrent dans la religion et dans les mœurs, et de ce double mélange résulta un genre bâtard, désavoué par la raison. On vit des moines, portant l'évangile dans une main et la bannière des batailles dans l'autre, guider des troupeaux entiers de victimes abusées, vers les champs étrangers, où elles devaient laisser leur dépouille, et où elles

se flattaient dévotement de trouver une sépulture plus sainte; on vit des guerriers armés pour la violence, sanctifier, par des vœux solennels, les crimes qu'ils s'engageaient à commettre. A la suite de ces cruelles bizarreries, parut une sorte de héros fantasques et romanesques qui, sous le titre de chevaliers, se mirent en quête d'aventures, de tournois, de duels et d'enchantements, dont ils prétendaient devenir les héros. Alors mille extravagances firent une irruption dans la morale, dans le culte et dans les sciences; car il est remarquable que jamais le goût ne se corrompt dans certaines parties du système social, parussent-elles sans conséquence, que tout ce qui tient au sentiment le plus délicat ne soit condamné à la même dépravation. Les vœux des cloîtres transformèrent une foule d'hommes utiles, en compagnies innombrables de fainéants actifs, occupés laborieusement, dans leurs habitudes étroites et minutieuses, à entasser ces pauvretés de l'école, qui inondèrent la face de l'Europe. Enfin, après que, par une sorte d'heureuse palingénésie, le génie humain s'est relevé du milieu de ces débris, il nous est doux d'assister à la renaissance d'un goût véritable pour le NOBLE et le BEAU dans les mœurs comme dans

les arts et dans les sciences. Le dernier souhait du sage sera que cette noble simplicité, à laquelle nous avons été rendus, ne recule pas insensiblement devant un faux éclat, toujours prompt à nous séduire; il demandera encore qu'on cherche, loin d'une routine surannée, le secret trop long-temps inconnu de cette éducation, par laquelle le sentiment moral, recevant, de bonne heure, ses développements dans le sein de chaque jeune citoyen du monde, puisse les conduire tous à cette belle et délicate activité, qui ne se contente pas de juger, autour de nous, les objets d'un plaisir oiseux et fugitif.

FIN.

TABLE.

PAGES.

AVIS sommaire sur cet ouvrage..... v

Préface de l'Éditeur principal..... xi

EXAMEN PHILOSOPHIQUE des Considérations, d'Emmanuel KANT, sur le sentiment du SUBLIME et du BEAU, par M. KÉRATRY :

Chap. Ier, où il est traité des différents sujets propres à faire naître le sentiment du SUBLIME et du BEAU..... 1

Chap. II, où est examinée la propriété du SUBLIME et du BEAU, principalement dans l'homme..... 27

SUITE du Chap. II. Rapports du SUBLIME et du BEAU, avec les divers tempéraments..... 71

Chap. III, où est examinée la différence d'aptitude au sentiment du SUBLIME et du BEAU, dans le rapport des sexes, et principalement dans la femme..... 109

SUITE du Chap. III, où il est traité du mariage, des premières inclinations, de l'amélioration physique de l'espèce humaine en Turquie. — Sages conseils de KANT..... 154

Chap. IV, où il est traité des caractères des nations, sous le rapport de leur aptitude à recevoir le sentiment du

566032

Pages.

Sublime et du Beau. — Des Français et des Anglais.— Des Allemands.—Des Espagnols.—Des Italiens, etc... 180

Suite du Chap. IV, du Sublime et du Beau, dans les religions. — État de l'Europe, par rapport à tous les deux dans cette partie du système social..... 229

Considérations d'Emmanuel Kant, sur le sentiment du Sublime et du Beau :

Pages.

Chap. Ier, des sujets propres à faire naître le sentiment du Sublime et du Beau..... 258

Chap. II, de la propriété du Sublime et du Beau, principalement dans l'homme..... 267

Chap. III, de la différence du Sublime et du Beau, dans le rapport réciproque des sexes..... 311

Chap. IV, des caractères des nations, en tant qu'ils consistent dans un sentiment différent du Sublime et du Beau..... 346

FIN DE LA TABLE.

N 64 .K2 K4 SMC

Examen philosophique
des considerations
sur le sentiment....
47222295